

Ron Unz

LA PRAVDA AMÉRICAINE
HISTOIRE
ET
SECONDE GUERRE MONDIALE

АМЕРИКАН

Пролетарии всех стран, соединяйтесь!



Газета основана
5 мая 1912 года
В.И.ЛЕНИКИМ

КОММУНИСТИЧЕСКАЯ ПАРТИЯ РОССИЙСКОЙ ФЕДЕРАЦИИ

№141 (29483)

27 сентября 2013 года

Цена свободная

Pravda américaine : Histoire et seconde guerre mondiale

Ron UNZ

20 janvier 2025

Version : 20200419

Traduction française : 2019 par l'équipe du Saker francophone

<https://lesakerfrancophone.fr>

Version anglaise : [Our american pravda](#)



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la [Licence Creative Commons Attribution — Pas d'Utilisation Commerciale — Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.](#)

Table des matières

Table des matières	3
1 Alexander Cockburn et les espions britanniques	6
2 Comment Hitler a sauvé les Alliés	18
3 Quand Staline a failli conquérir l'Europe	49
4 Les secrets du renseignement militaire	66
5 Le général Patton s'est-il fait assassiner ?	114
6 Après-guerre française, après-guerre allemande	124
7 Comprendre la seconde guerre mondiale	150
8 Le projet étasunien d'une frappe nucléaire préventive contre la Russie au début des années 1960	234

L'auteur et le concept de la Pravda Américaine

Ron Keeva Unz est un homme d'affaire qui connaît la réussite aux États-Unis : il fonda une société spécialisée en informatique financière, qu'il vendit ensuite au fameux groupe financier *Moody's*. Il s'est présenté aux primaires républicaines pour les élections pour le poste de Gouverneur de Californie [en 1994](#), mais n'a pas gagné.



Né en 1961, juif non pratiquant d'ascendance ukrainienne, il a publié une série d'articles, [American Pravda](#), dont certains sont très critiques sur certaines élites juives, tentant de réhabiliter l'histoire du siècle dernier. [Comme le dit Paul Craig Roberts](#), c'est

très courageux et cela pourrait permettre de briser certains tabous qui enferment une partie de la population juive dans une nasse idéologico-religieuse, risquant une fois encore d'en faire la victime indirecte des agissements de ces mêmes élites.

Chacun connaît, ou se souvient, de la Pravda, le journal de propagande du parti communiste en Russie Soviétique, qu'il fallait lire si l'on ne voulait pas être bien informé. Le journal était connu de tous comme empli de platitudes à la gloire du parti, et d'abstractions vis à vis de la réalité.

Ce recueil fait donc l'analogie entre cette situation, qu'ont bien connue les Russes et autres peuples d'Europe de l'Est, avec l'état actuel de la presse occidentale. Ron Unz, très bien informé, s'appuie sur des informations qu'il peut systématiquement sourcer, et qui se révèlent souvent très fiables, pour démontrer les récits narratifs de notre temps et de notre lieu. Bien que son focus soit très étasunien, on peut sans doute transposer une bonne partie de ses critiques à nos médias dominants français ou occidentaux.

Comme le dit Ron Unz, le plus difficile pour percer un mur épais est de pratiquer la première ouverture. Certains sujets qu'il aborde sont *énormes* et *inimaginables* pour le lecteur habitué au discours et à la « *bulle* » mainstream. On espère que la présente distribution contribuera à ce que des lecteurs francophones accepteront de lire les arguments très forts qu'il présente, de les vérifier, de les analyser, afin de se faire leur propre opinion sur toute ou partie de ces sujets.

Le présent ouvrage est une compilation d'articles. Il ne faut pas chercher un sens à l'ordre dans lequel ils sont présentés ; en revanche ils s'éclairent et se complètent souvent les uns et les autres.

Chapitre 1

Alexander Cockburn et les espions britanniques

Ce chapitre constitue une retranscription de l'article [Alexander Cockburn et les espions britanniques](#)

Par [Ron Unz](#) – Le 29 août 2016 – Source [Unz Review](#)

Il y a une dizaine d'années, je m'étais lié d'amitié avec feu Alexander Cockburn, l'un des premiers journalistes radicaux américains et fondateur de Counterpunch, un webzine de gauche de premier plan. Face à la quasi-totalité des grands médias américains qui n'ont de cesse d'encourager la folie totale de notre guerre en Irak, Counterpunch a été un phare dans la tempête et a acquis une crédibilité considérable à mes yeux.

Bien qu'Alex vivait dans l'extrême nord de la Californie, la côte nord rurale près de la frontière de l'Oregon où une grande partie de l'économie locale était basée sur la culture illégale de la marijuana, il faisait périodiquement des voyages dans la région de la Baie, et passait parfois à Palo Alto pour déjeuner avec moi. Souvent, il apportait un livre qu'il était en train de lire, et après ses fortes



recommandations, il finissait habituellement sur ma propre liste.

Parfois, mon évaluation différait nettement de la sienne. Par exemple, le best-seller international de Shlomo Sand, *The Invention of the Jewish People*, a été très largement salué par les milieux libéraux de gauche et antisionistes, et a attiré une attention considérable dans les grands médias. Mais bien que j'aie trouvé de nombreuses parties de l'histoire extrêmement intéressantes, la revendication centrale me semblait incorrecte. Pour autant que je sache, il semble y avoir des preuves génétiques irréfutables que les Juifs ashkénazes d'Europe remontent en grande partie à la Terre Sainte, étant apparemment les descendants de quelques centaines (probablement juifs) de gens du Moyen-Orient, principalement des hommes, qui se sont installés en Europe du Sud quelque temps après la chute de Rome et qui ont pris des femmes locales, italiennes du Nord, après quoi ils sont restés largement endogames pendant les mille et quelques années suivantes, au fil de leur présence en Eu-

rope centrale et orientale. Cependant, en tant qu'historien plutôt que chercheur en génétique, le professeur Sand n'était apparemment pas au courant de ces preuves tangibles et s'est concentré sur des indicateurs littéraires et culturels beaucoup plus faibles, étant peut-être aussi quelque peu influencé par ses propres prédispositions idéologiques.

D'un autre côté, j'ai trouvé certaines des autres recommandations d'Alex absolument fascinantes et très convaincantes. Un jour, il a mentionné qu'il lisait un livre sur le réseau d'espionnage étranger qui avait pris un considérable contrôle du système politique américain juste avant notre entrée dans la Deuxième guerre mondiale. « *Oh* », dis-je, « *vous voulez dire le réseau d'espionnage communiste soviétique ?* » J'avais récemment pris conscience du volume de preuves révélées par les décryptages de Venona. « *Non* », répondit-il en souriant, « *l'autre réseau d'espions étrangers, celui dirigé par l'Angleterre.* »

Il a expliqué que les espions britanniques avaient joué un rôle caché massif dans l'implication de l'Amérique dans la Seconde guerre mondiale malgré l'opposition écrasante des citoyens, et qu'ils avaient très probablement assassiné un haut responsable du Parti républicain en prenant secrètement le contrôle politique du GOP¹ et son processus de nomination présidentielle. Étant lui-même issu d'une famille de membres du Parti communiste britannique, il trouvait assez amusant que des réseaux rivaux d'espions britanniques et d'espions communistes aient discrètement rivalisé ou coopéré pour le contrôle de notre propre gouvernement national à cette époque, même lorsque les moutons américains, totalement ignorants et inconscients, paissaient dans l'herbe de temps à autre, émettant un *Bééééh !* à l'occasion et ne voyant jamais que la direction du troupeau changeait périodiquement, apparemment inexplicablement.

J'ai donc commandé le livre, *Desperate Deception* de Thomas E. Mahl, et je l'ai mis sur ma pile, car étant occupé avec mon

1. Grand Old Party - acronyme du parti républicain, NdT

travail dans le logiciel, il m'a fallu quelques années avant de finalement le lire. Malheureusement, à ce moment-là, Alex n'était plus parmi nous, alors je n'ai pas pu lui laisser une note de remerciement pour cette recommandation. En tant que personne qui n'a qu'une connaissance superficielle de l'histoire américaine du XX^e siècle, acquise en grande partie dans les manuels scolaires du secondaire et les articles de journaux, j'ai trouvé les éléments assez choquants, mais d'après quelques conversations que j'ai eues, je suppose que de nombreux Américains, y compris ceux qui s'y connaissent beaucoup mieux que moi, auraient réagi de la même façon. Ces jours-ci, les observateurs avertis sont devenus un peu blasés à l'idée que notre pays soit manipulé par des agents d'une puissance étrangère et ses alliés influents, et bien que les ovations interminables et stalinianennes que le Congrès a adressées l'an dernier au premier ministre israélien Benjamin Netanyahu aient suscité quelques froncements de sourcils temporaires, l'incident fut rapidement oublié. Mais à l'époque plus innocente des années 1930, on avait encore le sentiment naïf que les élus américains devaient agir au service de ce qu'ils percevaient comme les intérêts nationaux de l'Amérique, et si les faits du livre du professeur Mahl avaient été connus à l'époque, il y aurait certainement eu une grave réaction politique.

En effet, l'auteur note à de nombreux endroits que les opposants politiques sont restés perplexes face à notre participation à la Seconde guerre mondiale. Ils ont senti qu'il semblait y avoir une main invisible de coordination derrière les individus et les forces qui se trouvaient à leur merci, mais ils n'ont jamais deviné que c'était simplement un service de renseignement étranger.

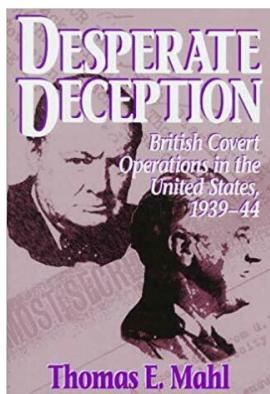
L'histoire officielle nous apprend que la Grande-Bretagne et la France sont entrées en guerre contre l'Allemagne et qu'ils se sont rapidement retrouvés enlisés, voire surclassés. Seule l'entrée de l'Amérique dans la Première guerre mondiale avait renversé le cours de ce conflit, menant à une victoire alliée, et le même facteur a semblé nécessaire lors du deuxième round en 1939, bien plus dur. Cependant, l'implication de l'Amérique dans la Première guerre

mondiale avait fini par être perçue par le peuple américain avec le recul comme une erreur désastreuse, et l'idée d'aller faire la guerre en Europe une deuxième fois était extrêmement impopulaire. D'où la nécessité d'une campagne secrète de subversion politique et de manipulation des médias pour saper les personnalités publiques qui s'opposaient à l'intervention et faire en sorte que l'Amérique entre en guerre, même si très peu d'Américains le voulaient réellement.

Cette tâche a été rendue beaucoup plus difficile par un autre facteur que l'auteur n'a que peu abordé. Au cours de la période en question, un réseau d'agents communistes fidèles à l'Union soviétique a exercé une énorme influence politique, comme l'a démontré de manière concluante de nombreuses décennies plus tard la déclassification des décryptages Venona. Cependant, Staline et Hitler étaient devenus des alliés juste avant le début de la Seconde guerre mondiale, et jusqu'à l'invasion allemande de la Russie en juin 1941, les communistes

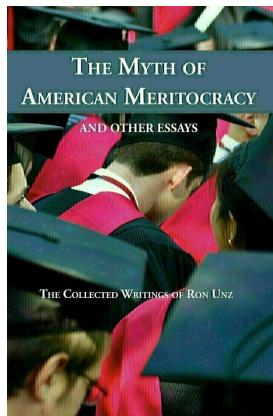
étaient généralement opposés à tout soutien américain à la Grande-Bretagne ou à la France, et encore moins à toute intervention militaire directe. Ainsi, pendant presque toute la période en question, les espions et les agents d'influence britanniques qui ont poussé l'Amérique à aller en guerre se sont parfois heurtés à la résistance des espions et des agents d'influence communistes qui poussaient dans la direction opposée.

L'audace du réseau d'espionnage britannique était vraiment remarquable et s'expliquait en partie par l'énorme degré de contrôle qu'eux-mêmes et leurs alliés américains exerçaient sur la plupart des principaux médias, ce qui les protégeait largement du risque de divulgation publique dommageable. Dans le cadre de cette immu-



nité médiatique, des documents ont été falsifiés pour embarrasser les opposants politiques, des sondages d'opinion ont été manipulés ou peut-être même truqués, et des femmes attrayantes ont été déployées pour influencer des élus de premier plan.

Par exemple, j'avais toujours vu le nom du sénateur Arthur Vandenberg, du Michigan, cité comme le leader républicain dont la remarquable conversion de *l'isolationnisme* à l'interventionnisme et à l'internationalisme a jeté les bases de décennies de politique étrangère bipartisane américaine. Et dans un chapitre complet, Mahl fournit des preuves convaincantes que le changement idéologique de Vandenberg a été grandement facilité par trois femmes successives qui ont été ses principales auxiliaires pendant un certain nombre d'années, toutes agissant au nom du renseignement britannique. Mahl consacre un autre chapitre à la chronique des tentatives répétées et finalement réussies de ces forces extérieures pour vaincre le représentant Hamilton Fish, retranché pendant des décennies dans son district du nord de l'État de New York, qui a été l'un des principaux opposants de l'intervention étrangère du pays et qui siégeait au Comité des affaires étrangères de la Chambre. De grosses sommes d'argent extérieur affluaient régulièrement dans son quartier, ainsi que des attaques massives et coordonnées par tous les médias disponibles, lançant les accusations les plus absurdes, y compris qu'il était soutenu par des agents nazis ou en était un lui-même, ces accusations étant parfois basées sur de simples falsifications. En fait, les seuls agents étrangers impliqués dans ces campagnes étaient les espions britanniques qui coordonnaient secrètement l'effort anti-Fish.



Fait intéressant, parmi les principaux arguments avancés pour pousser les Américains ordinaires à considérer l'Allemagne comme une dangereuse menace nationale, il y avait l'affirmation selon laquelle Hitler avait l'intention de violer la doctrine Monroe en prenant le contrôle de l'Amérique latine, comme en témoigne une carte secrète nazie indiquant les zones éventuelles d'occupation militaire. Mais l'Allemagne possédait une marine de surface d'une force négligeable, de sorte que toute tentative de traverser l'océan Atlantique pour ensuite envahir et conquérir la moitié de l'hémisphère occidental aurait été une entreprise étonnante, et naturellement la carte avait été fabriquée par les Britanniques, peut-être à la demande de l'administration Roosevelt. Les personnes qui ont falsifié les « *Niger Yellowcake papers* » pour promouvoir la guerre en Irak n'étaient que des pique-assiettes en comparaison.

Un autre détail historique fascinant concerne la création de l'OSS, le service de renseignement américain qui a été l'ancêtre de la CIA. Le FBI existait déjà, tout comme le service de renseignement militaire américain, mais ces organisations bien établies étaient évidemment beaucoup moins vulnérables à l'influence politique extérieure, sans parler d'un contrôle étranger. Par conséquent, l'impulsion à l'origine de la création du nouvel OSS provenait apparemment en grande partie d'éléments des services de renseignement britanniques, qui ont également aidé à choisir les hauts dirigeants, ce qui a soulevé des questions intéressantes quant à la loyauté première de ces derniers à l'égard de ces individus. En effet, les agents britanniques ont souvent décrit Bill Donovan, directeur de l'OSS, comme *notre homme* dans leurs communications internes.

Mais l'histoire la plus remarquable, que je ne connaissais pas du tout, fut peut-être la nature bizarre de la course présidentielle de 1940. Franklin Roosevelt avait en partie remporté sa réélection écrasante en 1936 en se présentant comme un puissant opposant à toute intervention dans une future guerre européenne, mais en 1937, l'économie s'était à nouveau effondrée, avec un nouveau crash boursier, un retour à un chômage presque record et une perception



Nazi map of South America, purloined from a German courier

FIGURE 1.1 – La soi-disant carte secrète nazie de conquête de l’Amérique du Sud

répandue que malgré des dépenses gouvernementales sans précédent, le *New Deal* tant vanté avait finalement été un échec. En outre, la tentative du FDR de *circonscrire* la Cour suprême avait subi une défaite bi-partisane majeure en 1937, ce qui avait encore réduit sa popularité et donné l’impression que sa présidence avait été un échec. Preuve de l’impopularité de Roosevelt, les républicains ont remporté 80 sièges de plus à la Chambre lors des élec-

tions de mi-mandat de 1938, l'une des plus grandes fluctuations de l'histoire américaine.

Le déclenchement de la guerre en Europe en 1939 a donné un énorme coup de fouet à l'économie américaine et a fourni à Roosevelt une excuse potentielle pour briser toutes les traditions politiques américaines et chercher un troisième mandat présidentiel. Mais le soutien de Roosevelt à l'engagement militaire dans ce conflit constituait un obstacle majeur à de tels plans puisque tous les principaux adversaires républicains étaient de puissants anti-interventionnistes, le sénateur Robert Taft de l'Ohio en tête, tout comme le peuple américain. Roosevelt devrait donc apparemment soit risquer une défaite électorale, soit s'engager une fois de plus à maintenir la future neutralité militaire de l'Amérique, limitant ainsi sa ligne de conduite future s'il était élu et aliénant peut-être aussi certains de ses principaux partisans, qui étaient entièrement concentrés sur la nécessité pour les États-Unis d'entrer rapidement en guerre contre l'Allemagne.

Évidemment, l'idéal aurait été que l'adversaire républicain de Roosevelt à la présidence soit en quelque sorte son jumeau idéologique *internationaliste*, ne laissant ainsi à la majorité probable des électeurs *isolationnistes* aucun choix de vote dans l'isoloir. De puissantes personnalités de l'aile du Parti républicain de l'establishment WASP de la côte Est, dont Henry Luce de l'empire médiatique Time-Life et Thomas Lamont de J.P. Morgan & Company, ont ardemment recherché à obtenir ce résultat, mais sans candidat républicain potentiel ni soutien populaire significatif, l'effort semblait sans espoir.

Pourtant, lorsque la convention du parti de 1940 a finalement pris fin le 28 juin, le candidat républicain inattendu à la présidence, [Wendell Willkie](#), a atteint cet objectif improbable. Il a également été un choix assez étrange à bien d'autres égards, étant un démocrate de toujours, quelque peu obscur sur le plan politique et qui n'avait jamais occupé auparavant un poste électif, ni n'avait jamais participé à aucune élection primaire républicaine. Les observateurs

politiques expérimentés de l'époque considéraient la nomination de Willkie comme l'une des plus bizarres et des plus déroutantes de l'histoire politique américaine, le redoutable [H.L. Mencken](#) laissant entendre que l'intervention divine était la seule explication possible.

Mahl, cependant, souligne des facteurs plus terre à terre. Il existe d'énormes preuves de vantardises importantes de la part d'agents britanniques, y compris la manipulation totale du processus de nomination par le directeur de la convention, qui était leur proche allié. Des micros ont été sabotés à des endroits cruciaux et des billets en double ont été imprimés pour s'assurer que toutes les travées seraient complètement remplies par des bruyants partisans de Willkie, dont l'enthousiasme a aidé les délégués hésitants à se décider. Le succès aurait pu être très difficile sans de telles machinations illégales, et il est intéressant de noter que le monsieur qui les a organisées n'a acquis son poste d'autorité que lorsque le directeur du congrès original, un ardent partisan de Taft, s'est soudainement effondré et est mort plusieurs semaines auparavant. Cet événement, apparemment si crucial pour la nomination de Willkie, a peut-être été entièrement fortuit, mais Mahl note que les individus recrutés dans le réseau d'espionnage britannique local ont été explicitement avertis qu'ils pourraient avoir à commettre un meurtre dans le cadre de leurs fonctions.

Malgré le succès remarquable de Willkie dans l'obtention de l'investiture, sa campagne présidentielle s'est avérée un désastre total, nombre de ses anciens partisans ayant rapidement abandonné ou même transféré leur allégeance à Roosevelt. Son histoire en tant que démocrate et sa défense d'un internationalisme agressif n'ont guère inspiré l'enthousiasme des électeurs républicains, tandis que ses antécédents à Wall Street constituaient un contre-feu parfait pour les positions populistes de Roosevelt. Ainsi, malgré d'énormes doutes du public au sujet de Roosevelt, Willkie a subi une défaite écrasante, ce qui a permis à Roosevelt d'occuper le poste pour un troisième mandat.

Ce dernier s'est montré remarquablement magnanime dans la

victoire, devenant très amical avec Willkie, lui offrant plusieurs nominations importantes, notamment une position américaine de premier plan en Grande-Bretagne, et le considérant même comme un remplaçant du très pro-soviétique Henry Wallace comme son choix de vice-président en 1944 et probablement successeur, avant de finalement se tourner vers Harry S. Truman. C'est ainsi qu'un démocrate de toute une vie est sorti de l'ombre pour s'emparer soudainement de l'investiture présidentielle républicaine en 1940 avant de devenir presque le candidat démocrate à la vice-présidence en 1944, ce qui l'aurait mis à la Maison Blanche à la mort de Roosevelt en 1945.

Un coup d'œil sur [Wikipédia](#) suggère que la tension psychique d'être arrivé si près du pouvoir suprême est peut-être devenue trop forte pour le pauvre Willkie, qui, peu de temps après s'être vu refuser la vice-présidence, a commencé à souffrir de nombreuses crises cardiaques, pour finalement s'écrouler et mourir à 52 ans juste avant les élections de 1944. Toute l'étrange histoire de ces événements nous rappelle l'accent mis par Lénine sur les avantages énormes qu'il y a à créer ou du moins à contrôler sa propre opposition politique, et souligne peut-être aussi les risques possibles pour la santé des individus pris dans de tels stratagèmes.

La monographie de Mahl, basée sur sa thèse de doctorat en histoire diplomatique à la Kent State University, a été publiée il y a près de 20 ans dans la Brassey's Intelligence & National Security Library, une presse spécialisée respectée. Elle a reçu l'appui de plusieurs spécialistes et a été brièvement revue dans *Foreign Affairs* et d'autres revues spécialisées. Mais la seule couverture américaine étendue de cet important travail ne semble l'avoir été que dans de petites publications idéologiques telles que les [Chroniques paléo-conservatrices](#), les publications libertariennes [Independent Review](#) et [Mises Review](#), qui fournissent commodément des revues et des résumés beaucoup plus détaillés de tous ces éléments que je ne l'ai présenté ci-dessus. Cependant, malgré l'absence de tout signe de réfutation substantielle, je ne vois pas non plus d'indication que

la recherche ait jamais été intégrée de manière substantielle dans notre vision de l'histoire de cette époque. Par exemple, l'entrée de 11 000 mots de Willkie sur Wikipédia contient une bibliographie exhaustive et plus de 150 références, mais ne fait [aucune mention](#) des résultats importants de la recherche de Mahl.

Il n'est pas rare qu'une nation supposée souveraine voie son système politique ou ses élections démocratiques subverties et contrôlées par les actions cachées d'une puissance étrangère, et le siècle dernier a été rempli de tels exemples. Mais même si je suis sûr que le Guatémaltèque ou le Colombien moyen instruit est parfaitement conscient des nombreuses manipulations de la politique publique que son malheureux pays a subies au fil des décennies des mains de la CIA, je doute que beaucoup de ses homologues américains devinent que l'histoire des États-Unis a aussi été fortement influencée par les interventions subtiles d'une ou plusieurs agences étrangères de renseignement.

Chapitre 2

Comment Hitler a sauvé les Alliés

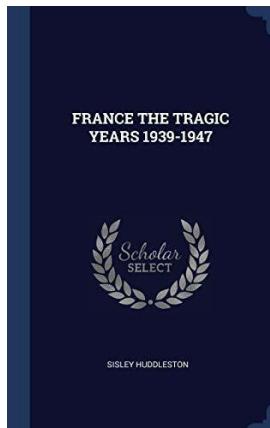
Ce chapitre constitue une retranscription de l'article [Comment Hitler a sauvé les Alliés](#)

Par [Ron Unz](#) – Le 13 mai 2019 – Source [Unz Review](#)

Il y a quelques années, je lisais [les mémoires de Sisley Huddleston](#), un journaliste américain vivant en France, pendant la Seconde guerre mondiale. Bien qu'oublié depuis longtemps, Huddleston avait passé des décennies comme l'un de nos correspondants étrangers les plus importants, et des douzaines de ses [principaux articles](#) avaient paru dans The Atlantic Monthly, The New Republic et Harpers, alors qu'il avait écrit quelque 19 livres. L'un de ses amis les plus anciens et les plus proches était William Bullitt, l'ambassadeur américain en France, qui avait déjà ouvert notre première ambassade soviétique sous [FDR](#). La crédibilité de Huddleston semblait impeccable, c'est pourquoi j'ai été si choqué par son témoignage de première main sur Vichy en temps de guerre, totalement contraire à ce que j'avais appris dans mes manuels d'histoire.

J'avais toujours eu l'impression que le régime collaborationniste de Pétain avait peu de légitimité, mais ce n'était pas du tout le cas. Des majorités quasi unanimes des deux chambres du parlement français, dûment élues, avaient élu le vieux maréchal en dépit de ses profondes réticences personnelles, le considérant comme le seul espoir comme sauveur national unificateur de la France après la défaite écrasante de ce pays en 1940 face à Hitler.

Bien que les sympathies de Huddleston ne fussent guère en faveur des Allemands, il remarqua la correction scrupuleuse dont ils firent preuve à la suite de leur victoire écrasante, politique qui se poursuivit pendant les premières années de l'occupation. Et bien qu'il ait à quelques reprises rendu des services mineurs au mouvement naissant de la Résistance, lorsque le débarquement de Normandie en 1944 et le retrait allemand qui a suivi ont soudainement ouvert les portes du pouvoir aux forces anti-Pétainistes, celles-ci se sont engagées dans une orgie d'effusions de sang idéologiques, probablement sans précédent dans l'histoire française, dépassant largement le fameux règne de terreur de la révolution française, avec peut-être 100 000 civils ou plus massacrés sur la foi de preuves peu ou pas fondées, souvent uniquement pour régler leurs comptes personnels. Les exilés communistes de la guerre civile espagnole, qui avaient trouvé refuge en France après leur défaite, en ont profité pour renverser la vapeur et massacrer le même genre d'ennemis de classe *bourgeois* qui les avaient vaincus lors du conflit précédent, quelques années auparavant seulement. Alors que je cherchais à comparer le témoignage de Huddleston au récit traditionnel de la France en temps de guerre que j'avais toujours pleinement accepté,



la plupart des facteurs semblaient pencher en sa faveur. Après tout, ses références journalistiques étaient impeccables et, en tant qu'observateur direct et très bien informé des événements qu'il a rapportés, ses déclarations ont certainement compté pour beaucoup. Entre-temps, il est apparu que la plupart des récits classiques qui dominent nos livres d'histoire avaient été construits une génération ou deux plus tard par des écrivains vivant de l'autre côté de l'océan Atlantique, dont les conclusions pouvaient avoir été fortement influencées par le cadre idéologique noir et blanc qui avait été rigidement ancré dans les universités américaines de l'élite.

Cependant, je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer une énorme faille dans le récit de Huddleston, une erreur si grave qu'elle a jeté de sérieux doutes sur sa crédibilité en tant que journaliste. Vers le début de son livre, il consacre une page environ à mentionner de façon fortuite qu'au début des années 1940, les Français et les Britanniques se préparaient à lancer une attaque contre l'Union soviétique, alors neutre, utilisant leurs bases en Syrie et en Irak pour une offensive de bombardement stratégique visant à détruire les champs de pétrole de Staline à [Bakou](#) dans le Caucase, alors une des principales sources mondiales de ce produit essentiel.

Évidemment, toutes les organisations militaires produisent une multitude de plans d'urgence pour toute éventualité couvrant toutes les situations et tous les adversaires possibles, mais Huddleston avait sans doute mal compris ces possibilités ou rumeurs, les prenant au premier degré. Selon lui, le bombardement de l'Union soviétique par les Alliés devait commencer le 15 mars, mais il a été retardé et reprogrammé pour diverses raisons politiques. Quelques semaines plus tard, les divisions de panzers allemands balayèrent la forêt ardennaise, encerclèrent les armées françaises et s'emparèrent de Paris, faisant avorter le projet de bombardement allié de la Russie.

Étant donné que l'URSS a joué un rôle de premier plan dans la défaite finale de l'Allemagne, une attaque précoce des Alliés contre la patrie soviétique aurait certainement changé l'issue de la guerre.

Bien que les fantasmes bizarres de Huddleston aient eu raison de lui, il n'avait guère tort de s'exclamer *C'est passé si près !*

L'idée que les Alliés se préparaient à lancer une offensive de bombardement majeure contre l'Union soviétique quelques mois seulement après le déclenchement de la Seconde guerre mondiale était évidemment absurde, si ridicule qu'aucune allusion à cette rumeur débridée depuis longtemps n'avait jamais été reprise dans les textes historiques standard que j'avais lus sur le conflit européen. Mais le fait que Huddleston se soit accroché à des croyances aussi absurdes, même plusieurs années après la fin de la guerre, a soulevé de grandes questions sur sa crédulité ou même sa santé mentale. Je me demandais si je pouvais lui faire confiance ne serait-ce qu'un seul mot sur autre chose.

Cependant, peu de temps après, je suis tombé avec surprise sur un article publié en 2017 dans *The National Interest*, un périodique éminemment respectable. Le [court article](#) portait le titre descriptif *Aux premiers jours de la Seconde guerre mondiale, la Grande-Bretagne et la France avaient l'intention de bombarder la Russie*. Le contenu m'a absolument sidéré, et avec la crédibilité de Huddleston maintenant pleinement établie – et la crédibilité de mes manuels d'histoire standard tout aussi démolie – je me suis inspiré de son récit pour mon long article « [La Pravda Américaine : La France et l'Allemagne d'après-guerre](#) ».

Je ne me considère guère comme un spécialiste de l'histoire de la Seconde guerre mondiale, mais j'ai d'abord été profondément embarrassé d'avoir passé toute ma vie dans l'ignorance totale de ce tournant crucial et précoce de ce vaste conflit. Cependant, une fois que j'eus lu attentivement cet article dans *The National Interest*, ma honte s'est rapidement dissipée, car il était évident que l'auteur, Michael Peck, ainsi que ses rédacteurs en chef et ses lecteurs n'étaient pas au courant de ces faits longtemps enterrés. En effet, l'article avait été publié à l'origine en 2015, mais a été réédité quelques années plus tard en raison de l'énorme demande des lecteurs. Autant que je sache, cet [essai de 1100 mots](#) constituait

la première et la seule fois que les événements mémorables décrits avaient retenu l'attention du public au cours des soixante-dix années qui se sont écoulées depuis la fin de la guerre.

La discussion de Peck a grandement étayé les remarques brèves et désinvoltes de Huddleston. Les hauts commandements français et britannique avaient préparé leur énorme offensive de bombardiers, l'[opération Pike](#), dans l'espoir de détruire les ressources pétrolières de la Russie soviétique, et leurs vols de reconnaissance non marqués avaient déjà survolé Bakou en photographiant les emplacements des cibles visées. Les alliés étaient convaincus que la meilleure stratégie pour vaincre l'Allemagne était d'éliminer ses accès aux sources de pétrole et à d'autres matières premières vitales et, la Russie étant le principal fournisseur d'Hitler, ils décidèrent que la destruction des champs pétroliers soviétiques semblait une stratégie logique.

Toutefois, M. Peck a souligné les graves erreurs de ce raisonnement. En fait, seule une petite fraction du pétrole d'Hitler provenait de Russie, de sorte que l'impact réel d'une campagne, même entièrement réussie, aurait été faible. Et même si les commandants alliés étaient convaincus que des semaines de bombardements continus – qui représentaient apparemment la plus grande campagne de bombardements stratégiques au monde à cette date – éliminaient rapidement toute la production pétrolière soviétique, les événements ultérieurs de la guerre laissent entendre que ces projections étaient extrêmement optimistes, avec des attaques aériennes beaucoup plus importantes et plus puissantes qui, en général, causaient beaucoup moins de destruction permanente que prévu. Ainsi, les dommages causés aux Soviétiques n'auraient probablement pas été importants, et l'alliance militaire complète entre Hitler et Staline qui en aurait résulté aurait certainement inversé l'issue de la guerre. Ceci a été reflété dans le titre original en 2015 du même article « [*Opération Pike : Comment un plan fou pour bombarder la Russie a failli faire perdre la Seconde guerre mondiale*](#) ».

Mais si le recul nous permet de reconnaître les conséquences désastreuses de ce plan de bombardement malheureux, nous ne de-

vons pas être trop durs avec les dirigeants politiques et les stratégies de l'époque. La technologie militaire était en constante évolution, et les faits qui semblaient évidents en 1943 ou 1944 étaient beaucoup moins clairs au début du conflit. D'après leur expérience de la Première guerre mondiale, la plupart des analystes pensaient que ni les Allemands ni les alliés n'avaient l'espoir de réaliser une percée précoce sur le front occidental, tandis que les Soviétiques étaient soupçonnés d'être une puissance militaire faible, constituant peut-être le *ventre mou* de la machine de guerre allemande.

En outre, certaines des conséquences politiques les plus graves d'une attaque alliée contre l'Union soviétique auraient été totalement inconnues des dirigeants français et britanniques de l'époque. Bien qu'ils étaient certainement conscients des puissants mouvements communistes dans leur propre pays, tous étroitement liés à l'URSS, ce n'est que bien des années plus tard qu'il est devenu clair que la haute direction de l'administration Roosevelt était infiltrée par de nombreux agents pleinement fidèles à Staline, la preuve finale attendant la libération des décryptages de [Venona](#) dans les années 1990. Ainsi, si les forces alliées étaient soudainement entrées en guerre contre les Soviétiques, l'hostilité totale de ces personnes influentes aurait considérablement réduit les perspectives futures d'une aide militaire américaine substantielle, sans parler d'une intervention éventuelle dans le conflit européen.

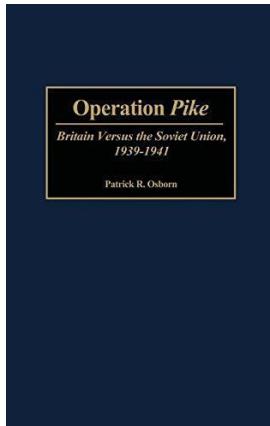
Ainsi, si les Allemands avaient pour quelque raison que ce soit retardé de quelques semaines l'assaut de 1940 contre la France, l'attaque alliée en attente aurait amené les Soviétiques à entrer en guerre dans l'autre camp, assurant la défaite des alliés. Il semble indéniable que l'action fortuite d'Hitler a sauvé par inadvertance les alliés des conséquences désastreuses de leurs plans stupides.

Bien que l'exploration des implications dramatiques du déclenchement d'une guerre alliée-soviétique en 1940 puisse être un exemple intrigant d'histoire alternative, en tant qu'exercice intellectuel, elle n'a guère de pertinence pour notre monde d'aujourd'hui. Bien plus important est ce que le récit révèle sur la fiabilité du récit historique

standard que la plupart d'entre nous ont toujours accepté comme réel.

La première question à examiner était de savoir si les preuves de l'attaque prévue des alliés contre les Soviétiques étaient réellement aussi solides que le suggérait l'article du *National Interest*. L'information sous-jacente provient de *Operation Pike*, publiée en 2000 par Patrick R. Osborn dans une série académique intitulée *Contributions in Military Studies*, alors j'ai récemment commandé le livre et je l'ai lu pour évaluer les revendications remarquables qui y sont faites. Bien qu'assez sèche, la monographie de 300 pages documente méticuleusement ce cas, l'écrasante majorité des documents étant tirée des archives officielles et d'autres documents gouvernementaux. Il ne semble pas y avoir le moindre doute sur la réalité des événements décrits, et les dirigeants alliés ont même déployé des efforts diplomatiques considérables pour enrôler la Turquie et l'Iran dans leur attaque planifiée contre l'Union soviétique.

Alors que le principal motif des Alliés était d'éliminer le flux des matières premières nécessaires vers l'Allemagne, il y avait aussi des objectifs plus larges. La collectivisation forcée de l'agriculture soviétique dans les années 1930 avait conduit à l'abattage généralisé d'animaux de ferme, qui avaient ensuite été remplacés par des tracteurs à essence. Les dirigeants alliés pensaient que s'ils parvenaient à éliminer l'approvisionnement en pétrole soviétique, la pénurie de carburant qui en résulterait entraînerait un effondrement de la production agricole, provoquant probablement une famine qui pourrait emporter le régime communiste au pouvoir. Les



alliés avaient toujours été intensément hostiles aux Soviétiques, et l'opération prévue a été nommée en l'honneur d'un certain colonel Pike, un officier britannique mort aux mains des bolcheviks dans le Caucase lors d'une précédente intervention militaire vingt ans auparavant.

Cette planification anti-soviétique s'est rapidement accélérée après l'[attaque brutale](#) de Staline contre la minuscule Finlande à la fin de 1939. La résistance finlandaise inattendue et féroce a conduit les puissances occidentales à expulser l'URSS de la Société des Nations en tant qu'agresseur flagrant et a inspiré de nombreuses demandes d'intervention militaire parmi les élites politiques et le grand public, des propositions sérieuses étant envisagées pour envoyer plusieurs divisions alliées en Scandinavie combattre les Russes au nom des Finlandais. En effet, pendant une grande partie de cette période, l'hostilité des alliés semble avoir été beaucoup plus grande envers les Soviétiques qu'envers l'Allemagne, malgré l'état de guerre nominal contre cette dernière, les sentiments français étant particulièrement forts. Comme l'a fait remarquer un élu britannique : *On a l'impression que la France est en guerre avec la Russie et qu'elle n'est qu'en très mauvais termes avec l'Allemagne.*

Les alliés avaient l'intention d'utiliser les forces polonaises en exil dans leur combat terrestre contre les Soviétiques, peut-être même de provoquer un soulèvement polonais contre les occupants communistes haïs de leur patrie. Osborn note que si Staline avait eu vent de ce plan, cela pourrait expliquer pourquoi c'est à ce moment-là qu'il a signé les ordres officiels ordonnant au NKVD d'exécuter immédiatement les 15 000 officiers et policiers polonais qu'il détenait déjà comme prisonniers de guerre, un incident finalement connu sous le nom de [massacre de Katyń](#), qui est l'une des pires atrocités du conflit mondial.

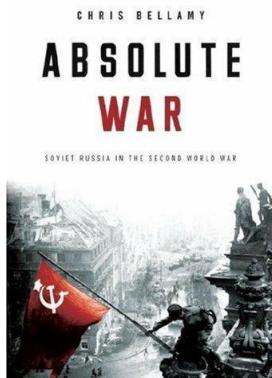
Tous ces plans militaires et les discussions internes des Britanniques et des Français étaient alors gardés secrets, et leurs archives sont restées scellées aux historiens pendant de nombreuses décennies. Mais dans l'introduction de son fascinant récit, Osborn

explique qu'après que les armées allemandes victorieuses se sont déplacées vers Paris en 1940, le gouvernement français a tenté de détruire ou d'évacuer tous ses dossiers diplomatiques secrets, et un train rempli de ce matériel très sensible a été capturé par les forces allemandes à 160 kilomètres de Paris, y compris le dossier complet des plans pour attaquer l'URSS. Dans l'espoir de marquer un grand coup en terme de propagande internationale, l'Allemagne a rapidement publié ces documents cruciaux, fournissant à la fois des traductions en anglais et des copies des originaux en fac-similé. Bien qu'il ne soit pas clair si ces révélations ont reçu une couverture médiatique occidentale significative à l'époque, Staline a certainement pris connaissance de cette confirmation détaillée des informations qu'il avait déjà obtenues par bribes de son réseau d'espions communistes bien placés, et cela a dû renforcer sa méfiance envers l'Occident. L'histoire aurait également été rapidement connue de tous les observateurs bien informés, ce qui expliquerait pourquoi Huddleston était si sûr de lui lorsqu'il a mentionné l'attaque alliée prévue dans ses mémoires de 1952.

Après l'invasion barbare de l'URSS par Hitler en juin 1941, qui amena soudainement les Soviétiques dans la guerre du côté des alliés, ces faits très gênants seraient naturellement tombés dans l'oubli. Mais il semble assez étonnant que cette amnésie *politiquement correcte* soit devenue si profondément engrainée dans la communauté de la recherche universitaire que pratiquement toutes les traces de cette remarquable histoire ont disparu pendant les six décennies qui ont précédé la publication du livre d'Osborn. Plus de livres en anglais ont peut-être été publiés sur la Seconde guerre mondiale au cours de ces années-là que sur tout autre sujet, mais il semble possible que ces dizaines de millions de pages ne contiennent pas un seul paragraphe décrivant les plans importants des alliés pour attaquer la Russie dans les premiers jours de la guerre, laissant peut-être même le bref et désinvolte commentaire de Huddleston en 1952 comme compte rendu le plus complet. Osborn lui-même note le *si peu d'attention* accordé à cette question par les chercheurs de

la Seconde guerre mondiale, citant un article paru dans une revue universitaire en 1973 comme l'une des rares exceptions notables. Nous devrions nous inquiéter sérieusement du fait que des événements d'une telle importance ont passé plus de deux générations presque totalement exclus de nos archives historiques.

De plus, même la publication de l'étude universitaire massivement documentée d'Osborn en 2000 semble avoir été presque complètement ignorée par les historiens de la Seconde guerre mondiale. Prenons, par exemple, le livre *Absolute War* publié en 2007 par le célèbre historien militaire Chris Bellamy, un ouvrage de 800 pages dont la couverture rougeoyante le qualifie de récit *faisant autorité* sur le rôle de la Russie soviétique pendant la Seconde guerre mondiale. L'index détaillé de 25 pages ne contient aucune référence à Bakou et la seule référence à l'indiscutable préparation des alliés à l'attaque de l'URSS au début de 1940 est une phrase obscure qui apparaît 15 mois et 150 pages plus tard au lendemain de l'[Opération Barbarossa](#) : « *Mais le 23 juin, le NKGB rapporte que Sir Charles Portal, Chef de l'État-Major de l'air britannique, avait suggéré de télégraphier des ordres en Inde et au Moyen-Orient pour leur ordonner d'arrêter de planifier les bombardements du gisement de Bakou qui, comme on le craignait, pourrait servir à fournir les allemands* ». Les révélations d'Osborn semblent avoir disparu sans laisser de trace jusqu'à ce qu'elles soient enfin remarquées et rendues publiques 15 ans plus tard dans *The National Interest*. Bien qu'il soit assez facile de comprendre pourquoi les historiens ont évité le sujet pendant les deux premières décennies qui ont suivi la fin de la Seconde guerre mondiale, une fois une ou deux générations écoulées,



on pourrait raisonnablement s'attendre à voir une certaine réaffirmation de l'objectivité scientifique. L'opération Pike était de la plus grande importance possible pour le déroulement de la guerre, alors comment a-t-elle pu être presque totalement ignorée par pratiquement tous les auteurs sur le sujet ? Les préparatifs des alliés au début de 1940 pour lancer la plus grande offensive de bombardement stratégique de l'histoire mondiale contre l'Union soviétique ne semblent guère le genre de détail ennuyeux et obscur qui serait rapidement oublié.

Même si la première génération de chroniqueurs de guerre l'a soigneusement exclue de ses récits pour éviter l'embarras idéologique, ils devaient sûrement être au courant des faits étant donné la publication allemande des documents. Et bien que leurs jeunes successeurs n'en aient pas fait mention dans les livres qu'ils ont étudiés, on pourrait s'attendre à ce que leurs mentors leur aient parfois murmuré à l'oreille certains des *secrets cachés du temps de guerre* laissés de côté dans le récit classique. De plus, M. Osborn fait remarquer que des articles sur les faits ont été publiés très rarement dans des revues universitaires professionnelles, et on pourrait supposer qu'un seul cas de ce genre se serait répandu comme une traînée de poudre dans l'ensemble de la communauté universitaire. Pourtant, même après la parution du volume massivement documenté d'Osborn dans une série académique respectable, le silence est resté absolument assourdissant. Le cas de l'*opération Pike* démontre que nous devons faire preuve d'une extrême prudence en acceptant l'exactitude et l'exhaustivité de ce qui nous a été dit.

De telles conclusions ont des conséquences évidentes. Mon site web a tendance à attirer un grand nombre de commentateurs, de qualité très variable. L'un d'entre eux, un immigré d'Arménie soviétique se faisant appeler *Avery*, semble bien informé et pondéré, bien qu'intensément hostile aux Turcs et à la Turquie. Il y a quelques années, un de mes articles sur la Seconde guerre mondiale a provoqué un [commentaire intrigant](#) de sa part :

Pendant la bataille de Stalingrad, la Turquie, officiellement neutre mais coopérant secrètement avec l'Allemagne nazie, avait rassemblé une énorme force d'invasion à la frontière de l'URSS (Arménie RSS). Si les Allemands avaient gagné à Stalingrad, les Turcs allaient envahir le Russie, courir jusqu'à Bakou et rejoindre les forces allemandes qui descendaient de Stalingrad pour prendre les champs de pétrole. Lorsque l'armée de Pau-lus fut encerclée et anéantie, les Turcs quittèrent rapidement la frontière pour regagner leur caserne. Staline n'a jamais oublié la trahison des Turcs et n'a jamais pardonné. Quand l'Allemagne s'est rendue, Staline a rassemblé d'énormes armées en RSS d'Arménie et en RSS de Géorgie. Le plan était d'envahir et de chasser les Turcs de l'Est de la Turquie et de l'Arménie occidentale. L'explosion de deux bombes atomiques américaines a convaincu Staline de se retirer. Certains pensent que les États-Unis ont fait exploser les deux bombes non pas pour forcer le Japon à se rendre, mais comme un message à Staline.

Lorsqu'on l'a interrogé, il a admis qu'il n'était au courant d'aucune référence dans une source occidentale, mais il a ajouté :

C'était de notoriété publique en Arménie RSS, d'où je suis originaire. Les vétérans de guerre de la Seconde guerre mondiale, les anciens combattants, en discutaient tout le temps ... ils ont vu plus de troupes de l'Armée rouge et de matériel militaire se rassembler près des frontières de la RSS d'Arménie et de la RSS de Géorgie qu'ils ne l'avaient jamais fait auparavant. Puis, ils sont tous partis...

Dans des circonstances normales, peser le silence universel de tous les historiens occidentaux contre les affirmations informelles d'un commentateur anonyme qui s'appuyait sur les récits qu'il avait en-

tendus de vieux vétérans ne serait guère un choix difficile. Mais je me pose la question...

Les documents officiels discutés par Osborn démontrent que les Britanniques ont fait des efforts considérables pour enrôler les forces turques dans leur attaque planifiée contre l'URSS, les Turcs allant et venant sur la question jusqu'à ce que la Grande-Bretagne abandonne finalement le projet après la chute de la France. Mais si les Turcs avaient fortement envisagé une telle aventure militaire en 1940, il semble tout à fait plausible qu'ils auraient été beaucoup plus désireux de le faire en 1942, étant donné les pertes énormes que les Soviétiques avaient déjà subies des mains des Allemands, et avec une armée allemande redoutable approchant du Caucase.

Peu après la guerre, la Turquie est devenue l'un des alliés les plus importants de l'Amérique pendant la guerre froide contre les Soviétiques, avec un rôle central dans l'établissement de la doctrine Truman et la création de l'OTAN. Toute allusion selon laquelle le même gouvernement turc aurait été très proche de rejoindre l'Axe d'Hitler et d'attaquer la Russie en tant qu'allié nazi quelques années plus tôt aurait été extrêmement dommageable pour les intérêts américains. De tels faits scrupuleusement exclus de toutes nos histoires de guerre.

Jusqu'à il y a quelques semaines encore, j'aurais probablement eu tendance à favoriser le front uni de tous les historiens occidentaux contre les remarques causales d'un seul observateur anonyme sur mon site web. Mais après avoir lu le livre d'Osborn, je pense maintenant que le commentateur anonyme est plus probablement celui qui dit vrai. Il s'agit d'un triste verdict personnel sur la crédibilité actuelle de notre profession historienne.

Ces considérations importantes deviennent particulièrement pertinentes lorsque nous tentons de comprendre les circonstances entourant l'opération Barbarossa, l'attaque de l'Allemagne contre l'Union soviétique en 1941, qui a constitué le point tournant central de la guerre. Tant à l'époque qu'au cours du demi-siècle qui suivit, les historiens occidentaux affirmèrent unanimement que l'assaut

surprise avait pris Staline dans l'ignorance totale, le mobile d'Hitler étant son rêve de créer l'immense empire terrestre allemand dont il avait esquissé les contours dans les pages de *Mein Kampf*, publiées seize ans auparavant.

Mais en 1990, un ancien officier du renseignement militaire soviétique qui avait fait défection à l'Ouest et vivait en Grande-Bretagne a lâché une véritable bombe. Sous le nom de plume de [Viktor Souvorov](#), il avait déjà publié un certain nombre d'ouvrages très appréciés sur les forces armées de l'URSS, mais dans *Icebreaker*, il prétendait maintenant que ses recherches approfondies dans les archives soviétiques avaient révélé qu'en 1941, Staline avait réuni d'énormes forces militaires offensives et les avait placées tout le long de la frontière, se préparant à attaquer et facilement écraser les forces largement en sous effectifs et mal équipées de la Wehrmacht, préparant une conquête rapide de l'Europe entière.

Voici comment j'ai [résumé](#) l'hypothèse de Souvorov dans un article l'an dernier :

Ainsi, tout comme dans notre récit traditionnel, nous voyons qu'au cours des semaines et des mois qui ont précédé l'[opération Barbarossa](#), la force militaire offensive la plus puissante de l'histoire du monde s'est discrètement rassemblée en secret le long de la frontière germano-russe, se préparant à exécuter l'ordre qui allait déclencher leur attaque surprise. L'armée de l'air non préparée de l'ennemi devait être détruite sur les terrains d'aviation dans les premiers jours de la bataille, et d'énormes colonnes de chars d'assaut allaienr commencer à pénétrer profondément, entourant et piégeant les forces opposées, remportant une victoire éclair classique, et assurant l'occupation rapide de vastes territoires. Mais les forces préparant cette guerre de conquête sans précédent étaient celles de Staline, et sa force militaire aurait sûrement saisi toute l'Europe, probablement

bientôt suivie par le reste de la masse continentale eurasienne. Puis, presque au dernier moment, Hitler s'est soudain rendu compte du piège stratégique dans lequel il était tombé, et a ordonné à ses troupes largement en sous-effectif et mal équipées de lancer une attaque surprise désespérée contre les Soviétiques, les attrapant par une attaque surprise au moment même où leurs propres préparations finales les avaient rendus les plus vulnérables, et arrachant ainsi une victoire initiale majeure des mâchoires d'une défaite certaine. D'énormes stocks de munitions et d'armes soviétiques avaient été placés près de la frontière pour approvisionner l'armée d'invasion de l'Allemagne, et ils tombèrent rapidement entre les mains des Allemands, apportant un complément important à leurs propres ressources terriblement insuffisantes.

Bien que presque totalement ignoré dans le monde anglophone, le livre précurseur de Souvorov est rapidement devenu un best-seller sans précédent en Russie, en Allemagne et dans de nombreuses autres parties du monde, et avec plusieurs volumes à suivre, ses cinq millions d'exemplaires imprimés en font l'historien militaire le plus lu dans l'histoire du monde. Pendant ce temps, les médias et les milieux universitaires anglophones ont scrupuleusement maintenu le silence total sur le débat mondial en cours, aucune maison d'édition n'étant même disposée à produire une édition anglaise des livres de Souvorov jusqu'à ce qu'un éditeur de la prestigieuse presse de l'Académie navale brise finalement l'embargo près de deux décennies plus tard. Cette censure quasi totale de l'attaque soviétique massive prévue en 1941 ressemble singulièrement à la censure quasi totale de l'indéniable réalité de l'attaque massive prévue par les Alliés contre les Soviétiques l'année précédente. Bien que l'hypothèse de Souvorov ait inspiré des décennies de débats académiques féroces et ait fait l'objet de conférences internationales, elle a été

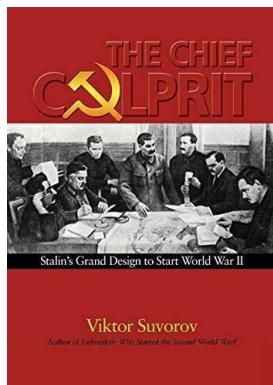
scrupuleusement ignorée par nos auteurs anglophones, qui n'ont fait aucune tentative sérieuse pour défendre leur récit traditionnel et réfuter la vaste accumulation de preuves convaincantes sur laquelle elle est fondée. Cela me porte à croire que l'analyse de Souvorov est probablement correcte.

Il y a dix ans, un écrivain solitaire a d'abord attiré mon attention sur les recherches novatrices de Souvorov et, en tant que Slave russe émigré vivant en Occident, il n'était guère favorable au dictateur allemand. Mais il a conclu sa critique par une déclaration remarquable :

Par conséquent, si l'un d'entre nous est libre d'écrire, de publier et de lire ceci aujourd'hui, il s'ensuit que pour une partie non négligeable, notre gratitude pour cela doit aller à Hitler. Et si quelqu'un veut m'arrêter pour avoir dit ce que je viens de dire, je ne fais aucun mystère de l'endroit où je vis.

Quand Staline a failli conquérir l'Europe

Pendant près de trente ans, nos médias de langue anglaise ont presque entièrement supprimé toute discussion sérieuse sur l'hypothèse de Souvorov, et ce n'est guère le seul aspect important de l'histoire soviétique qui soit resté caché au regard du public. En effet, sur certaines questions cruciales, les faussetés et les distorsions ont considérablement augmenté au lieu de diminuer au fil des décennies. Aucun exemple n'est plus évident que les tentatives en cours pour dissimuler le rôle énorme joué par les Juifs dans la Révolution bolchevique et le communisme mondial en général. Comme



je l'ai écrit l'année dernière :

Dans les premières années de la Révolution bolchevique, presque personne ne remettait en question le rôle écrasant des Juifs dans cet événement, ni leur prépondérance dans les prises de pouvoir bolcheviks en Hongrie et dans certaines parties de l'Allemagne. Par exemple, l'ancien ministre britannique Winston Churchill dénonçait en 1920 les « juifs terroristes » qui avaient pris le contrôle de la Russie et d'autres parties de l'Europe, notant que « la majorité des personnalités sont juives » et déclarant que « dans les institutions soviétiques, la prédominance des Juifs est encore plus étonnante », tout en déplorant les horreurs que ces Juifs avaient infligées aux Allemands et aux Hongrois qui en souffraient. De même, le journaliste Robert Wilton, ancien correspondant russe du Times of London, a fourni un résumé très détaillé de l'énorme rôle juif dans son livre Russia's Agony de 1918 et The Last Days of the Romanovs de 1920, bien que l'un des chapitres les plus explicites de ce dernier ait été apparemment exclu de l'édition anglaise. Peu de temps après, les faits concernant l'énorme soutien financier fourni aux bolcheviks par des banquiers juifs internationaux tels que Schiff et Aschberg ont été largement rapportés dans les médias grand public. Les Juifs et le communisme étaient tout aussi fortement liés en Amérique, et pendant des années, le journal communiste le plus diffusé dans notre pays a été publié en yiddish. Lorsqu'ils furent finalement rendus publics, les Venona Decryps ont démontré que, jusqu'à dans les années 1930 et 1940, une fraction remarquable des espions communistes américains provenait de cette origine ethnique. Une anecdote personnelle tend à confirmer ces documents historiques arides. Au

début des années 2000, je déjeunais avec un informaticien âgé et très éminent. En parlant de ceci et de cela, il en vint à mentionner que ses deux parents avaient été des communistes zélés et, étant donné son nom irlandais évident, j'ai exprimé ma surprise en disant que je pensais que presque tous les communistes de cette époque étaient juifs. Il a dit que c'était effectivement le cas mais, bien que sa mère ait une telle origine ethnique, ce n'était pas le cas de son père, ce qui faisait de lui une exception très rare dans leurs cercles politiques. En conséquence, le Parti avait toujours cherché à le placer dans un rôle public aussi important que possible, uniquement pour prouver que tous les communistes n'étaient pas juifs et, bien qu'il ait obéi à la discipline du Parti, il était toujours irrité d'être utilisé comme un tel « symbole ». Cependant, une fois que le communisme est tombé en disgrâce en Amérique dans les années 1950, presque tous les « Red Baiters » comme le sénateur Joseph McCarthy ont fait d'énormes efforts pour obscurcir la dimension ethnique du mouvement qu'ils combattaient. En effet, de nombreuses années plus tard, Richard Nixon parlait en privé de la difficulté qu'il avait rencontrée, ainsi que les autres enquêteurs anticommunistes, à essayer de se concentrer sur des cibles non juives puisque presque tous les espions soviétiques présumés étaient juifs, et lorsque un enregistrement de cette conversation est devenu public, son antisémitisme présumé a provoqué une tempête médiatique, même si ses remarques impliquaient manifestement le contraire. Ce dernier point est important, car une fois que le dossier historique a été suffisamment blanchi ou réécrit, tout fil conducteur de la réalité originale qui pourrait survivre est souvent perçu comme une étrange illusion ou dénoncé comme une « théorie

du complot ». En effet, même aujourd’hui, les pages toujours aussi étonnantes de Wikipedia fournissent un article entier de 3 500 mots attaquant la notion de « bolchevisme juif » comme étant un « mensonge antisémite ».

Dans un article subséquent, j’ai résumé plusieurs des nombreuses sources qui décrivent cette réalité évidente :

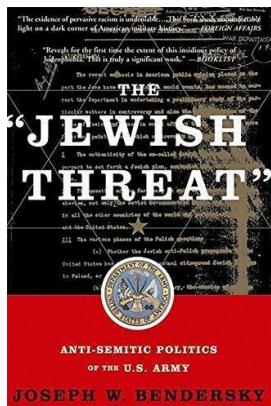
Parallèlement, tous les historiens savent parfaitement que les dirigeants bolcheviks étaient majoritairement juifs, trois des cinq révolutionnaires que Lénine a nommés comme ses successeurs plausibles venant de ce milieu. Bien qu’environ 4% seulement de la population russe ait été juive, Vladimir Poutine déclarait, il y a quelques années, que les Juifs constituaient peut-être 80-85% du premier gouvernement soviétique, une estimation tout à fait cohérente avec les affirmations contemporaines de Winston Churchill, du correspondant du Times of London, Robert Wilton, et des officiers des services de renseignements militaires américains. Les livres récents d’Alexandre Soljenitsine, Yuri Slezkine et d’autres ont tous brossé un tableau très similaire. Et avant la Seconde guerre mondiale, les Juifs restaient énormément sur-représentés dans la direction communiste, en particulier dans l’administration du Goulag et dans les rangs supérieurs du redoutable NKVD.

L’aspect peut-être le plus explosif et le plus totalement étouffé de la relation étroite entre les Juifs et le communisme concerne les affirmations selon lesquelles Jacob Schiff et d’autres banquiers juifs internationaux de premier plan étaient parmi les principaux bailleurs de fonds de la Révolution bolchevique. J’ai passé presque toute ma vie à considérer ces rumeurs vagues comme des absurdités si évidentes qu’elles ne faisaient que démontrer l’anti-sémitisme lunatique qui infestait les mouvements anti-communistes d’extrême

droite, confirmant ainsi pleinement le thème du célèbre livre de Richard Hofstadter, *The Paranoid Style in American Politics*. En effet, les accusations de Schiff étaient tellement ridicules qu'elles n'ont jamais été mentionnées une seule fois dans la centaine de livres sur l'histoire de la Révolution bolchevique et du communisme soviétique que j'ai lus dans les années 1970 et 1980.

Par conséquent, j'ai été extrêmement choqué lorsque j'ai découvert que non seulement les affirmations étaient probablement exactes, mais qu'elles avaient été presque universellement acceptées comme vraies tout au long de la première moitié du XXe siècle.

Par exemple, *The Jewish Threat* de Joseph W. Bendersky résume ses années de recherches archivistiques et il documente que le soutien financier de Schiff aux bolcheviks a été largement rapporté dans les dossiers du renseignement militaire américain de l'époque, le renseignement britannique adoptant la même position. L'étude de Kenneth D. Ackerman de 2016 sur *Trotsky à New York en 1917* décrit à peu près le même matériel. En 1925, le *British Guardian* publia cette information et elle fut rapidement largement discutée et acceptée dans les années 1920 et 1930 par de nombreux grands médias internationaux. Naomi W. Cohen, dans son volume hagiographique de 1991 sur *Jacob Schiff*, consacre plusieurs pages à résumer les différentes histoires des liens bolcheviks forts de Schiff qui avaient été publiés dans les principaux périodiques américains. Écrivant près d'un siècle après les événements à l'étude, ces trois auteurs juifs, fortuitement, rejettent tous les nombreux récits fournis par des observateurs très crédibles – des agents des services de renseignements américains et britanniques et d'éminents journalistes



internationaux – comme démontrant simplement la nature illusoire de l'anti-sémitisme extrême qui aurait infecté tant de gens dans le monde en ces jours révolus. Pourtant, la plupart des historiens sérieux accorderaient certainement beaucoup plus d'importance aux preuves contemporaines qu'aux opinions personnelles des auteurs qui rassemblent ces preuves matérielles des générations plus tard.

Henry Wickham Steed était l'un des journalistes les plus en vue de son époque et il avait été rédacteur en chef du *Times of London*, le journal le plus influent du monde. Quelques années après sa retraite, il a publié ses longs mémoires personnels, [maintenant en ligne](#), qui contiennent les passages très intrigants suivants :

De puissants intérêts financiers internationaux étaient à l'œuvre en faveur de la reconnaissance immédiate des bolcheviques. Ces influences ont été en grande partie à l'origine de la proposition anglo-américaine de convoquer des représentants bolcheviks à Paris en janvier, au début de la Conférence de Paix, proposition qui a échoué après avoir été transformée en une proposition de Conférence avec les bolcheviques à Prinkipo. Le célèbre banquier juif américain, M. Jacob Schiff, était connu pour être soucieux d'obtenir la reconnaissance des bolcheviques...

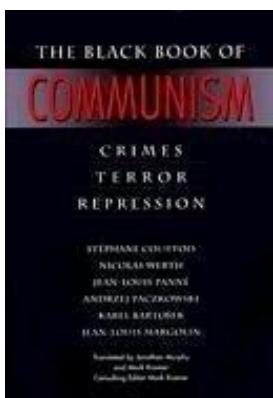
...les principaux instigateurs furent Jacob Schiff, Paul Warburg et d'autres financiers internationaux, qui voulaient avant tout soutenir les bolcheviques juifs afin de s'assurer un terrain pour l'exploitation allemande et juive de la Russie.

La propre famille de Schiff confirma plus tard cette histoire largement acceptée. Le 3 février 1949, la chronique *Knickerbocker* du *New York Journal-American*, alors l'un des principaux journaux de la ville, rapporte : *Aujourd'hui, le petit-fils de Jacob, John Schiff, estime que le vieil homme a coulé environ 20 millions de dollars pour le triomphe final du bolchevisme en Russie.* Cette somme s'éle-

verait à environ 2 milliards de dollars contemporains, ce qui est très important.

Malgré cet énorme volume de preuves convaincantes, pendant un demi-siècle ou plus, le nom de Schiff a presque entièrement disparu de tous les textes courants sur le communisme soviétique.

Comme je l'ai écrit l'année dernière :



En 1999, l'Université Harvard a publié l'édition anglaise du *Livre noir du communisme*, dont les six co-auteurs ont consacré 850 pages à documenter les horreurs infligées au monde par ce défunt système, dont le nombre total de morts s'élève à 100 millions. Je n'ai jamais lu ce livre et j'ai souvent entendu dire que ce prétendu décompte des corps est largement contesté. Mais pour moi, le détail le plus remarquable est que lorsque j'examine l'index de 35 pages, je vois une vaste profusion d'entrées concernant des individus totalement obscurs dont les noms

sont sûrement inconnus de tous sauf du spécialiste le plus érudit. Mais il n'y a aucune entrée pour Jacob Schiff, le banquier juif de renommée mondiale qui a apparemment financé la création de l'ensemble du système en premier lieu. Ni pour Olaf Aschberg, le puissant banquier juif suédois, qui a joué un rôle si important en fournissant aux bolcheviques leur survie financière pendant les premières années de leur régime encore instable, et qui a même fondé la première banque internationale soviétique.

La Pravda américaine : La révolution bolchevique et ses conséquences

RON UNZ - 23 JUILLET 2018 - 6900 MOTS

Peut-être que l'extrême prudence et le silence timide dont ont fait preuve presque tous les historiens occidentaux sur ces éléments sensibles de la Seconde guerre mondiale et de la Révolution bolchevique ne devraient pas nous surprendre étant donnés les risques professionnels et personnels qu'ils pouvaient courir s'ils s'écartaient de leur orthodoxie.

Prenons David Irving. Au cours de la première moitié de sa carrière professionnelle, sa série de best-sellers largement traduits et ses millions d'ouvrages imprimés ont probablement fait de lui l'historien britannique qui a connu le plus grand succès international au cours des cent dernières années, ses remarquables recherches d'archives révolutionnant fréquemment notre compréhension du conflit européen et des forces politiques à l'œuvre. Mais comme il a démontré à maintes reprises son manque de respect pour l'orthodoxie officielle, il s'est attiré de nombreux et puissants ennemis, qui ont fini par ruiner sa réputation, l'ont poussé à la faillite personnelle, et ont même organisé son emprisonnement. Au cours du dernier quart de siècle, il est devenu de plus en plus une non-personne, les quelques mentions occasionnelles de son nom dans les médias étant évoquées de la même manière talismanique que les références à Lucifer ou Belzébuth.

Si un historien d'une telle stature et d'un tel succès pouvait être amené si bas, quel universitaire ordinaire oserait risquer un destin semblable ? Voltaire a fait remarquer que tirer sur un amiral de temps en temps est un excellent moyen d'encourager les autres.

La remarquable historiographie de David Irving

RON UNZ - 4 JUIN 2018 - 1700 MOTS

La destruction de la brillante carrière d'Irving vint des mains de militants juifs, indignés par son traitement équilibré d'Hitler et par son engagement continu à enquêter sur bon nombre des mythes largement acceptés en temps de guerre, qu'il espérait remplacer par ce qu'il appelait *la vraie histoire*. Dans l'introduction de sa

nouvelle édition de *Hitler's War*, il raconte comment un journaliste du magazine Time dînait avec lui à New York en 1988 et dit : *Avant de venir ici, j'ai lu les fichiers de coupures de presse sur vous. Jusqu'à Hitler's War, vous ne pouviez pas vous tromper d'un iota, vous étiez le chouchou des médias ; après ce livre, ils ont jeté de la bave sur vous.*

Comme Irving le savait certainement, la diffamation déraisonnablement dure des dirigeants ennemis en temps de guerre n'est pas un cas rare. Bien que cela ait été largement oublié aujourd'hui, pendant une grande partie de la Première guerre mondiale et des années après, le monarque régnant de l'Allemagne, le **Kaiser Guillaume II**, a été largement décrit dans les pays alliés comme un monstre sanguinaire, un des hommes les plus mauvais qui aient jamais vécu. Cette diffamation s'est produite malgré le fait que Guillaume II ait été le petit-fils aîné bien-aimé de la reine Victoria d'Angleterre, qui, selon certains récits, serait morte dans ses bras.

De plus, bien que la propagande alliée dépeignait régulièrement Guillaume II comme un belliciste acharné, il avait en fait évité d'impliquer l'Allemagne dans un seul conflit militaire majeur durant les vingt-cinq premières années de son règne, alors que la plupart des autres grandes puissances mondiales avaient mené une ou plusieurs guerres durant cette même période. En effet, j'ai **récemment découvert** qu'un an seulement avant que les armes ne commencent à tirer en Août 1914, le *New York Times* avait publié un long profil marquant le premier quart de siècle de son règne et l'avait salué comme l'un des principaux artisans de paix au monde :

Aujourd'hui... il est acclamé partout comme le plus grand facteur de paix que notre temps puisse montrer. Nous entendons dire que c'est lui qui, à maintes reprises, a jeté tout le poids de sa personnalité dominante, soutenue par la plus grande organisation militaire du monde – une organisation construite par lui-même – dans la balance pour la paix partout où les nuages de guerre

*s'accumulaient sur l'Europe*¹.

Ce bref extrait de l'*encomium* du *Times* attire l'attention sur un autre sujet que je n'ai jamais vu mentionné. J'ai consacré une grande partie des années 2000 à la numérisation et à la mise à disposition des archives complètes de centaines de publications américaines des 150 dernières années, et lorsque j'ai jeté un coup d'œil au contenu, j'ai progressivement remarqué quelque chose de bizarre. Bien que le monde anglophone d'aujourd'hui se réfère invariablement au souverain allemand en temps de guerre sous le nom de *Kaiser Guillaume*, cela n'était que rarement le cas avant le début de la guerre, quand il était généralement connu sous le nom d'*Empereur Guillaume*. Cette dernière nomenclature n'est guère surprenante puisqu'on parle toujours de *Frédéric le Grand* plutôt que de *Friedrich der Grosse*.

Mais il est évidemment beaucoup plus facile de mobiliser des millions de citoyens pour qu'ils meurent dans des tranchées boueuses pour vaincre un *Kaiser* étranger monstrueux que le *Bon Empereur Guillaume*, cousin germain des rois britanniques et russes. La visionneuse NGram de Google Books montre très clairement le moment du changement, la pratique anglophone changeant à mesure que la Grande-Bretagne devenait de plus en plus hostile à l'Allemagne, surtout après le déclenchement de la guerre. Mais *l'Empereur Guillaume* n'a été eclipsé définitivement par *le Kaiser Guillaume* qu'après que l'Allemagne soit redevenue un ennemi probable dans les années précédant immédiatement la Seconde guerre mondiale.

Les publications de l'époque révèlent également de nombreux faits discordants sur la Première guerre mondiale, des sujets certes connus des spécialistes universitaires, mais qui font rarement l'objet d'une grande couverture dans nos manuels standard, étant relégués

1. Guillaume II, roi de Prusse et empereur allemand, Kaiser au pouvoir depuis 25 ans, salué comme le principal artisan de paix, *New York Times*, 8 juin 1913

à une phrase ou deux, voire même moins. Par exemple, malgré ses succès militaires considérables, l'Allemagne a lancé un **effort de paix majeur** à la fin de 1916 pour mettre fin à l'impasse de la guerre par des **négociations** et éviter ainsi des océans de nouvelles effusions de sang. Cependant, cette proposition a été **farouchement rejetée** par les puissances alliées et leurs partisans dans les pages des principaux périodiques du monde, car ils demeuraient fermement attachés à une victoire militaire ultime.

La fièvre de la guerre était certainement encore très forte la même année en Grande-Bretagne, première puissance alliée. Lorsque d'éminents défenseurs de la paix tels que Bertrand Russell et Lord Loreborn, fortement soutenus par le rédacteur en chef de l'influent journal *The Economist* de Londres, ont insisté pour que les combats cessent par la négociation, ils ont été sévèrement dénigrés et ce dernier a dû démissionner de son poste. E.D. Morel, un autre défenseur engagé de la paix, a été emprisonné pour son activisme dans des conditions si dures qu'il a perdu la santé et est mort à l'âge de 51 ans quelques années après sa libération.

Comme excellent antidote à notre compréhension gravement déformée des sentiments de guerre et de la politique intérieure européenne à l'origine du conflit, je recommande vivement le texte de Lothrop Stoddard, *L'Europe d'aujourd'hui*, l'un des intellectuels publics américains les plus influents de l'époque. Écrit avant l'entrée de l'Amérique dans le conflit, l'ouvrage offre le genre de détachement scientifique remarquable qui allait bientôt devenir presque impossible.

L'Europe d'aujourd'hui Ses états d'esprit nationaux
LOTHROP STODDARD - 1917 - 74 000 MOTS

Bien que la représentation démoniaque de l'empereur allemand ait déjà été remplacée par un traitement plus équilibré quelques années après l'armistice et ait disparu après une génération, aucun processus similaire ne s'est produit dans le cas de son successeur

pendant la Deuxième guerre mondiale. En effet, Adolf Hitler et les nazis semblent être beaucoup plus présents dans notre paysage culturel et idéologique aujourd’hui qu’ils ne l’étaient au lendemain de la guerre, leur visibilité augmentant à mesure qu’ils s’éloignent dans le temps, une étrange violation des lois normales de la perspective. Je soupçonne que les conversations informelles que j’avais l’habitude d’avoir avec mes camarades de classe du Harvard College au début des années 1980 sur les questions de la Seconde guerre mondiale seraient complètement impossibles aujourd’hui.

Dans une certaine mesure, la transformation de la *bonne guerre* en une religion laïque, avec ses monstres et ses martyrs désignés, peut être analogue à ce qui s'est produit lors du déclin final de l'Union soviétique, lorsque l'échec évident de son système économique a forcé le gouvernement à se tourner de plus en plus vers les célébrations sans fin de sa victoire dans la Grande guerre nationale comme source principale de sa légitimité. Les salaires réels des travailleurs américains ordinaires stagnent depuis cinquante ans et la plupart des adultes ont moins de 500 \$ d'économies disponibles, de sorte que cet appauvrissement généralisé peut forcer nos propres dirigeants à adopter une stratégie semblable.

Mais je pense qu'un facteur beaucoup plus important a été la croissance étonnante du pouvoir juif en Amérique, qui était déjà considérable il y a quatre ou cinq décennies, mais qui est maintenant devenu absolument écrasant, que ce soit en politique étrangère, dans la finance ou dans les médias, notre minorité pesant démographiquement 2% exerçant un contrôle sans précédent sur la plupart des aspects de la société et de notre système politique. Seule une fraction des Juifs américains ont des croyances religieuses traditionnelles, de sorte que le double culte de l'État d'Israël et de l'Holocauste a permis de combler ce vide, les individus et les événements de la Seconde guerre mondiale constituant plusieurs des éléments centraux du mythe qui sert à unifier la communauté juive. Et comme conséquence évidente, aucune figure historique n'occupe une place plus élevée dans la démonologie de cette religion séculière

que le Führer et son régime nazi.

Cependant, les croyances fondées sur des dogmes religieux s'écartent souvent fortement de la réalité empirique. Les druides païens peuvent adorer un chêne sacré particulier et prétendre qu'il contient l'âme de leur [dryade](#) tutélaire ; mais si un arboriste ausculte l'arbre, sa sève peut paraître semblable à celle d'un autre.

Notre doctrine officielle actuelle décrit l'Allemagne nazie d'Adolf Hitler comme l'un des régimes les plus cruels et les plus agressifs de l'histoire du monde, mais à l'époque, ces faits saillants échappaient apparemment aux dirigeants des nations avec lesquelles elle était en guerre. Le livre *Operation Pike* fournit une énorme quantité de documents d'archives sur les discussions internes secrètes des dirigeants gouvernementaux et militaires britanniques et français, et tout cela tend à suggérer qu'ils considéraient leur adversaire allemand comme un pays parfaitement normal, et qu'ils regretttaient peut-être à l'occasion d'avoir été impliqués dans une guerre majeure pour un petit conflit frontalier polonais.

Bien que nos histoires standards ne l'admettraient jamais, le chemin réel vers la guerre semble avoir été très différent de ce que la plupart des Américains croient. De nombreuses preuves documentaires fournies par des responsables polonais, américains et britanniques bien informés démontrent que les [pressions exercées par Washington](#) ont été le principal facteur à l'origine du déclenchement du conflit en Europe. En effet, d'éminents journalistes et intellectuels américains de l'époque, tels que John T. Flynn et Harry Elmer Barnes, avaient [publiquement déclaré](#) qu'ils craignaient que Franklin Roosevelt ne cherche à fomenter une grande guerre européenne dans l'espoir de le sauver de l'échec économique apparent de ses réformes du New Deal et peut-être même lui fournir une excuse pour se présenter à un troisième mandat sans précédent. Étant donné que c'est exactement ce qui s'est passé en fin de compte, de telles accusations ne semblent pas totalement déraisonnables.

Et dans un contraste ironique avec les échecs domestiques de FDR, les succès économiques d'Hitler avaient été énormes, une

comparaison frappante puisque les deux dirigeants étaient arrivés au pouvoir à quelques semaines d'intervalle, au début de 1933. Comme l'a noté Alexander Cockburn, gauchiste iconoclaste, dans un papier de Counterpunch de 2004 :

Quand [Hitler] est arrivé au pouvoir en 1933, le taux de chômage était de 40%. La reprise économique n'a pas été stimulée par les dépenses d'armement [...] Il y a eu de vastes travaux publics comme les autoroutes. Il n'a guère prêté attention au déficit ou aux protestations des banquiers au sujet de ses politiques. Les taux d'intérêt ont été maintenus bas et, bien que les salaires soient fixes, le revenu familial a augmenté en raison du plein emploi. En 1936, le chômage avait chuté à 1%. Les dépenses militaires allemandes restèrent faibles jusqu'en 1939. Non seulement Bush, mais Howard Dean et les démocrates pourraient tirer quelques leçons de politique économique de cet Hitler, keynésien avant l'heure.

En ressuscitant une Allemagne prospère alors que presque tous les autres pays restaient embourbés dans la Grande dépression mondiale, Hitler a attiré les éloges d'individus de tout le spectre idéologique. Après une visite prolongée en 1936, David Lloyd George, ancien premier ministre britannique en temps de guerre, fit l'[éloge du chancelier](#) en le qualifiant de *George Washington d'Allemagne*, un héros national de la plus grande envergure. Au fil des ans, j'ai vu des affirmations plausibles ici et là qu'au cours des années 1930, Hitler était largement reconnu comme le leader national le plus populaire et le plus prospère au monde, et le fait qu'il ait été élu Homme de l'année 1938 par *Time Magazine* tend à confirmer cette conviction. Seul le judaïsme international était resté intensément hostile à Hitler, outré par ses efforts couronnés de succès pour déloger les 1% de la population juive allemande de l'emprise qu'elle avait acquise sur les médias et les finances allemands, et pour diriger le pays dans le meilleur intérêt de la majorité allemande des 99%. Un parallèle

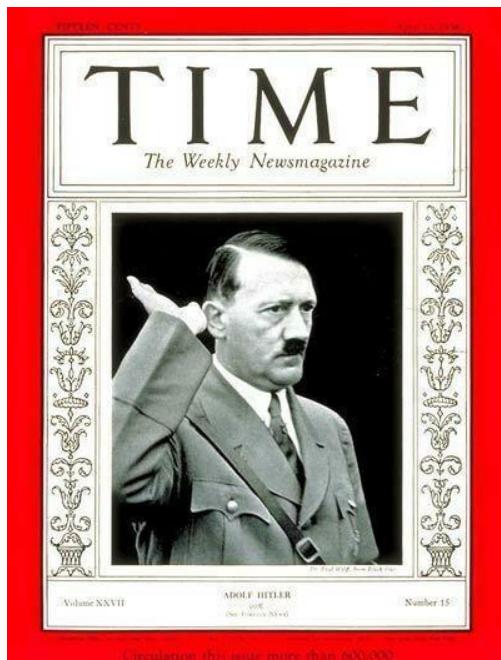


FIGURE 2.1 – Le portrait de Hitler à la une du Time, *homme de l'année* 1938

frappant a récemment été l'énorme hostilité que Vladimir Poutine a suscité après avoir évincé la poignée d'oligarques juifs qui avaient pris le contrôle de la société russe et appauvri la majeure partie de la population. Poutine a tenté d'atténuer cette difficulté en s'alliant à certains éléments juifs, et Hitler semble avoir fait de même en approuvant le [partenariat économique nazi-sioniste](#), qui a jeté les bases de la création de l'État d'Israël et a ainsi fait adhérer la petite mais croissante faction sioniste juive.

À la suite des attaques du 11 septembre 2001, les néoconser-

vateurs juifs ont précipité l'Amérique vers la guerre désastreuse en Irak et la destruction du Moyen-Orient qui en a résulté, avec les têtes parlantes de nos téléviseurs affirmant sans cesse que *Saddam Hussein est un autre Hitler*. Depuis lors, nous avons régulièrement entendu le même slogan répété dans diverses vent dire que *Mouammar Kadhafi est un autre Hitler* ou *Mahmoud Ahmadinejad est un autre Hitler* ou *Vladimir Poutine est un autre Hitler* ou même *Hugo Chavez est un autre Hitler*. Depuis quelques années, nos médias américains ne cessent d'affirmer que *Donald Trump est un autre Hitler*.

Au début des années 2000, j'ai évidemment reconnu que le dirigeant irakien était un tyran sévère, mais je me suis moqué de la propagande absurde des médias, sachant parfaitement que Saddam Hussein n'était pas Adolf Hitler. Mais avec la croissance constante d'Internet et la disponibilité des millions de pages de périodiques fournis par mon projet de numérisation, j'ai été très surpris de découvrir progressivement qu'Adolf Hitler n'était pas Adolf Hitler.

Il n'est peut-être pas tout à fait exact de prétendre que l'histoire de la Seconde guerre mondiale était que Franklin Roosevelt avait cherché à échapper à ses difficultés intérieures en orchestrant une grande guerre européenne contre l'Allemagne nazie prospère et pacifique d'Adolf Hitler. Mais je pense que cette image est probablement un peu plus proche de la réalité historique réelle que l'image inversée que l'on trouve le plus souvent dans nos manuels scolaires.

La Pravda américaine : Notre Grande Purge des années 1940

RON UNZ - 11 JUIN 2018 - 5,400 MOTS

Note du Saker Francophone

Un lecteur nous signale que ces projets ont été déjà relatés au quatrième chapitre d'un livre publié par Paul-Marie de la Gorce « 39-45 Une guerre inconnue », chez Flammarion, en 1995.

Chapitre 3

Quand Staline a failli conquérir l'Europe

Ce chapitre constitue une retranscription de l'article quand staline a failli conquerir leurope

Par Ron Unz – Le 4 juin 2018 – Source [Unz Review](#)

Pendant de nombreuses années, j'ai maintenu beaucoup trop d'abonnements à des magazines, plus de périodiques que je ne pouvais en lire ou même parcourir, si bien que la plupart des semaines, ils allaient directement au stockage, avec à peine plus qu'un coup d'œil sur la couverture. Mais de temps en temps, je parcourais l'un d'entre eux, curieux de savoir ce que j'avais l'habitude de manquer.

Ainsi, à l'été 2010, j'ai feuilleté un numéro de *Chronicles*, l'organe phare à faible tirage du mouvement paléo-conservateur marginalisé, et j'ai rapidement commencé à lire une critique d'un [livre au titre fade](#). Mais l'article m'a tellement étonné qu'il a immédiatement justifié les nombreuses années de paiements d'abonnement que j'avais envoyés à ce magazine.

Le critique était Andrei Navrozov, un émigré soviétique rési-



dant depuis longtemps en Grande-Bretagne, et il commençait en citant un passage d'une précédente revue de 1990, publiée presque exactement vingt ans auparavant :

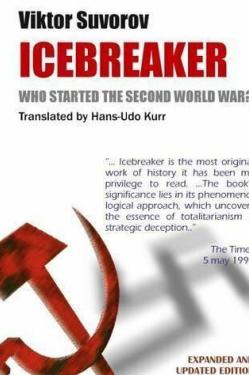
Souvorov commente chaque livre ; chaque article ; chaque film ; chaque directive de l'OTA ; chaque hypothèse de Downing Street ; chaque commis du Pentagone ; chaque universitaire ; chaque communiste et anticommuniste ; chaque intellectuel néoconservateur ; chaque chanson ; poème ; roman et pièce musicale soviétique jamais en-

tendu ; écrit ; fait ; chanté ; publié, produit ou né pendant les 50 dernières années. Pour cette raison, Ice-breaker est l'œuvre la plus originale de l'histoire que j'ai eu le privilège de lire.

Il avait lui-même écrit cette critique de livre antérieure, qui a été publiée dans le prestigieux *Times Literary Supplement* à la suite de la publication originale en anglais de *Icebreaker*, et sa description n'a pas été exagérée. Les travaux visaient à renverser l'histoire établie de la Seconde guerre mondiale. L'auteur de *Icebreaker*, qui écrivait sous le nom de plume **Viktor Souvorov**, était un vétéran du renseignement militaire soviétique qui avait fait défection à l'Ouest en 1978 et publié par la suite un certain nombre de livres très appréciés sur l'armée et les services secrets soviétiques. Mais ici, il avance une thèse beaucoup plus radicale.

L'« *hypothèse Souvorov* » affirme qu'au cours de l'été 1941, Staline était sur le point d'organiser une invasion et une conquête massives de l'Europe, tandis que l'attaque soudaine d'Hitler le 22 juin de la même année était destinée à prévenir ce coup imminent. En outre, l'auteur a également fait valoir que l'attaque prévue par Staline ne constituait que le dernier acte d'une stratégie géopolitique de beaucoup plus longue haleine qu'il avait élaborée depuis au moins le début des années 1930.

Après la Révolution bolchévique, le nouveau régime soviétique avait été considéré avec beaucoup de suspicion et d'hostilité par d'autres pays européens, dont la plupart considéraient aussi leurs propres partis communistes comme une **cinquième colonne**. Ainsi, pour réaliser le rêve de Lénine et porter la



révolution en Allemagne et dans le reste de l'Europe, Staline avait besoin de diviser les Européens et de briser leur ligne commune de résistance. Il considérait la montée d'Hitler comme un « *brise-glace*¹ » potentiel, une occasion de déclencher une autre guerre européenne sanglante et d'épuiser toutes les parties, tandis que l'Union soviétique resterait à l'écart et se servirait de ses forces, attendant le bon moment, pour envahir et conquérir le continent tout entier.

À cette fin, Staline avait ordonné au puissant parti communiste allemand de prendre des mesures politiques pour s'assurer qu'Hitler arrive au pouvoir, puis avait attiré le dictateur allemand à signer le pacte Molotov-Ribbentrop pour diviser la Pologne. Cela a conduit la Grande-Bretagne et la France à déclarer la guerre à l'Allemagne, tout en éliminant l'État tampon polonais, plaçant ainsi les armées soviétiques directement à la frontière allemande. Et dès qu'il eut signé cet accord de paix à long terme avec Hitler, il abandonna tous ses préparatifs défensifs et se lança dans un énorme renforcement militaire des forces purement offensives qu'il comptait utiliser pour la conquête européenne. Ainsi, selon Souvorov, Staline est le « *principal coupable* » du déclenchement de la Seconde guerre mondiale en Europe, et l'édition anglaise actualisée de son livre porte exactement ce titre.

À ma grande surprise, j'ai découvert que les théories spectaculaires de Souvorov avaient acquis une énorme importance mondiale depuis 1990 et qu'elles avaient été largement discutées presque partout sauf en Amérique et dans les autres pays anglophones. Comme Navrozov l'a expliqué :

L'édition anglaise du livre s'est vendue à 800 exemplaires.

Quelques mois plus tard, une édition allemande du livre, sous le titre « Der Eisbrecher : Hitler in Stalins Kaulkul », a été publiée en Allemagne par une petite maison

1. IceBreaker, NdT

d'édition, Klett-Cotta, avec des critiques timides et prudentes. Il s'est vendu à 8000 exemplaires. En 1992, le manuscrit de Souvorov a été livré à un éditeur franc-tireur à Moscou, et le livre a enfin vu le jour dans sa version originale russe, se vendant rapidement à 100 000 exemplaires pour son premier tirage. Dans les années qui ont suivi, plus de cinq millions d'exemplaires ont été vendus, faisant de Souvorov l'historien militaire le plus lu de l'histoire.

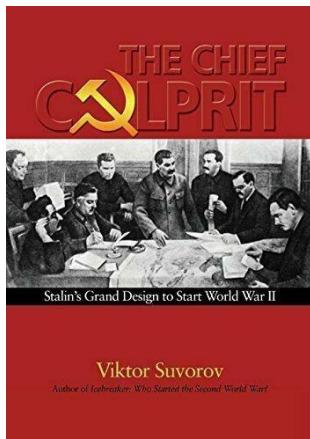
Pourtant, au cours des 20 années qui se sont écoulées entre le lancement d'Icebreaker en Angleterre et la présente publication de « The Chief Culprit », aucun éditeur britannique, américain, canadien ou australien n'a jugé bon d'exploiter un intérêt potentiellement mondial pour cet Icebreaker à la dérive – ou aborder Souvorov même du bout des doigts – malgré le fait que les exemplaires à 20\$ de l'édition Hamish Hamilton, presque impossibles à obtenir, épuisés depuis longtemps, ont été transférés sur Internet et valent près de 500 dollars.

Depuis 1990, les travaux de Souvorov ont été traduits dans au moins 18 langues et une tempête internationale de controverses scientifiques s'est déchaînée autour de l'hypothèse de Souvorov en Russie, en Allemagne, en Israël et ailleurs. De nombreux autres auteurs ont publié des livres à l'appui de cette théorie ou, plus souvent, se sont heurtés à une forte opposition, et même des conférences universitaires internationales ont été organisées pour en débattre. Mais nos propres médias de langue anglaise ont presque entièrement mis sur liste noire et ignoré ce débat international en cours, à tel point que le nom de l'historien militaire le plus lu qui ait jamais existé m'était resté totalement inconnu. Enfin, en 2008, la prestigieuse *Naval Academy Press* d'Annapolis a décidé de briser cet embargo intellectuel de 18 ans et a publié une édition anglaise actualisée de l'œuvre de Souvorov. Mais une fois de plus, nos médias

ont presque entièrement détourné leur regard, et une seule critique a paru dans une obscure publication idéologique, sur laquelle je suis tombée par hasard. Cela démontre de façon concluante que pendant la majeure partie du XX^e siècle, un front uni d'éditeurs et d'organes de presse de langue anglaise pouvait facilement maintenir le boycott d'un sujet important, de sorte que presque personne en Amérique ou dans le reste de l'Anglosphère n'en entende jamais parler. Ce n'est qu'avec l'essor récent d'Internet que cette situation décourageante a commencé à changer.

Il n'est guère facile de déterminer les véritables motivations de Staline et la base de sa politique étrangère dans les années 1930, et ses déclarations et ses actions sont sujettes à de multiples interprétations. Par conséquent, la théorie selon laquelle le dictateur a passé toutes ces années à préparer habilement le déclenchement de la Seconde guerre mondiale me semble assez spéculative. Mais l'autre affirmation centrale de l'hypothèse de Souvorov, selon laquelle les Soviétiques étaient eux-mêmes sur le point d'attaquer lorsque les Allemands ont frappé, est une question extrêmement factuelle, qui peut être évaluée sur la base de preuves solides. Je trouve l'affaire très convaincante, du moins si les faits et les détails que Souvorov cite à l'appui ne sont pas totalement faux, ce qui semble peu probable avec la *Naval Academy Press* comme éditeur.

Le front de l'Est a été le théâtre décisif de la Seconde guerre mondiale, impliquant des forces militaires beaucoup plus importantes que celles déployées à l'Ouest ou dans le Pacifique, et le récit classique souligne toujours l'ineptie et la faiblesse des Soviétiques.



Le 22 juin 1941, Hitler lança l'[opération Barbarossa](#), une attaque surprise soudaine et massive contre l'URSS, qui prit l'Armée rouge complètement par surprise. Staline a été régulièrement ridiculisé pour son manque total de préparation, Hitler étant souvent décrit comme le seul homme en qui le dictateur paranoïaque ait jamais eu pleinement confiance. Bien que les forces soviétiques en défense étaient d'une taille énorme, elles étaient mal dirigées, leur corps d'officiers n'étant toujours pas remis des purges paralysantes de la fin des années 1930, et leur équipement obsolète et leurs mauvaises tactiques n'étaient absolument pas à la hauteur des divisions de panzer modernes de la Wehrmacht allemande, jusqu'alors invaincues. Les Russes ont d'abord subi des pertes gigantesques, et seuls l'arrivée de l'hiver et les vastes espaces de leur territoire les ont sauvés d'une défaite rapide. Après cela, la guerre a basculé pendant quatre autres années, jusqu'à ce qu'un nombre supérieur de soldats et des tactiques améliorées amènent finalement les Soviétiques dans les rues d'un Berlin détruit en 1945.

Telle est la compréhension traditionnelle de la lutte titanique russe-allemande que l'on retrouve sans cesse dans tous les journaux, livres, documentaires télévisés et films qui nous entourent. Mais même un examen superficiel de la situation initiale a toujours révélé d'étranges anomalies.

Il y a de nombreuses années, alors que j'étais au collège, je suis devenu un passionné des jeux de guerre avec un vif intérêt pour l'histoire militaire, et le front oriental de la Seconde guerre mondiale était certainement un sujet très populaire. Mais à chaque reconstruction de l'[opération Barbarossa](#), on a toujours noté que les Allemands devaient une grande partie de leur grand succès initial au déploiement très étrange des énormes forces soviétiques, qui étaient toutes rassemblées le long de la frontière en formations vulnérables presque comme si elles préparaient une attaque, et certains auteurs ont laissé entendre que cela aurait pu être le cas. Mais le volume de preuves recueillies par Souvorov va bien au-delà de ce genre de spéculation oiseuse, et il dresse un tableau historique ra-

dicalement différent de ce que nos comptes standard ont toujours laissé entendre.

Tout d'abord, bien qu'il y ait eu une croyance répandue dans la supériorité de la technologie militaire de l'Allemagne, de ses chars et de ses avions, c'est presque entièrement de la mythologie. En fait, les chars soviétiques étaient de loin supérieurs en armement principal, en blindage et en maniabilité à leurs homologues allemands, à tel point que l'écrasante majorité des panzers étaient presque obsolètes en comparaison. Et la supériorité soviétique en nombre était encore plus extrême, Staline déployant plusieurs fois plus de chars que le total combiné de ceux détenus par l'Allemagne et toutes les autres nations du monde : 27 000 contre seulement 4000 dans les forces d'Hitler. Même en temps de paix, une seule usine soviétique à Kharkov produisait tous les six mois plus de chars d'assaut que ce que le Troisième Reich avait construit avant 1940. Les Soviétiques avaient une supériorité similaire, quoique un peu moins extrême, dans leurs bombardiers d'attaque au sol. Le caractère totalement fermé de l'URSS signifiait que de vastes forces militaires restaient entièrement cachées aux observateurs extérieurs.

Rien n'indique non plus que la qualité des officiers soviétiques ou de la doctrine militaire n'ait pas été à la hauteur. En effet, nous oublions souvent que le premier exemple réussi d'une « *guerre éclair* » de l'histoire dans la guerre moderne fut la défaite écrasante d'août 1939 infligée par Staline à la 6^e Armée japonaise en Mongolie extérieure, en s'appuyant sur une attaque surprise massive de tanks, bombardiers et infanterie mobile. Et Staline avait apparemment une si haute opinion d'un grand nombre de ses meilleurs stratégies militaires en 1941 que, malgré ses énormes pertes initiales, nombre d'entre eux sont restés aux commandes et ont finalement été promus aux plus hauts rangs de l'establishment militaire soviétique à la fin de la guerre.

Certes, de nombreux aspects de la machine militaire soviétique étaient primitifs, mais c'était exactement la même chose pour leurs opposants nazis. Le détail peut-être le plus surprenant au sujet de

la technologie de la Wehrmacht en 1941 était que son système de transport était encore presque entièrement pré-moderne, reposant sur des chariots et des charrettes tirés par 750 000 chevaux pour maintenir le flux vital de munitions et de troupes fraîches à ses armées en marche.

Pendant ce temps, les principales catégories de systèmes d'armes soviétiques semblent presque impossibles à expliquer, sauf en tant qu'éléments importants des plans offensifs de Staline. Bien que la majorité des forces blindées soviétiques étaient des chars moyens comme les T-28 et T-34, généralement de loin supérieurs à leurs homologues allemands, l'URSS avait aussi été pionnière dans le développement de plusieurs lignes de chars hautement spécialisés, dont la plupart n'avaient aucun équivalent ailleurs dans le monde.

- Les Soviétiques avaient produit une remarquable gamme de chars BT légers, capables d'escamoter facilement leurs chenilles et de continuer sur roues, atteignant une vitesse maximale de 100 km/h, deux ou trois fois plus rapide que tout autre véhicule blindé comparable, et idéalement adaptés à une exploitation en territoire ennemi en profondeur. Cependant, une telle machine avec des roues n'était efficace que sur les autoroutes en dur, dont le territoire soviétique était dépourvu, et donc idéale pour voyager sur le vaste réseau d'autoroutes de l'Allemagne. En 1941, Staline a déployé près de 6 500 de ces chars d'assaut, soit plus que le reste des chars du monde réunis.
- Pendant des siècles, les conquérants continentaux de Napoléon à Hitler avaient été bloqués par la barrière de la Manche, mais Staline était beaucoup mieux préparé. Bien que la vaste URSS de Staline ait été entièrement une puissance terrestre, il a été le pionnier de la seule série au monde de chars légers entièrement amphibies, capables de traverser avec succès de grandes rivières, des lacs, et même ce détroit notoirement large que Guillaume le Conquérant a traversé la dernière fois avec succès en 1066. En 1941, les Soviétiques

ont déployé 4000 de ces chars amphibies, soit beaucoup plus que les 3 350 chars allemands de tous types utilisés dans leur attaque. Mais étant inutiles pour la défense du territoire, ils ont tous été abandonnés ou détruits sur ordre.

- Les Soviétiques ont également déployé des milliers de chars lourds, destinés à engager et à vaincre les blindés ennemis, alors que les Allemands n'en avaient pas du tout. En combat direct, un KV-1 ou KV-2 soviétique pourrait facilement détruire quatre ou cinq des meilleurs chars allemands, tout en restant presque invulnérable aux obus ennemis. Souvorov raconte l'exemple d'un KV ayant subi 43 coups directs avant d'être finalement frappé d'incapacité, entouré par les carcasses des dix chars allemands qu'il avait d'abord réussi à détruire.

D'autres preuves de l'ampleur et de l'intention des armées de Staline à l'été 1941 sont tout aussi révélatrices :

- Au cours des premières années de la Seconde guerre mondiale, les Allemands utilisèrent efficacement des parachutistes et des forces aéromobiles pour s'emparer de cibles ennemis clés loin derrière les lignes de front pendant une offensive majeure, ce qui fut un élément important de leur victoire contre la France en 1940 et la Grèce en 1941. De telles unités sont nécessairement légèrement armées et n'avaient aucune chance contre l'infanterie régulière dans une bataille défensive ; leur seul rôle est donc offensif. L'Allemagne est entrée en guerre avec 4000 parachutistes, une force beaucoup plus importante que tout ce qu'on trouve en Grande-Bretagne, en France, en Amérique, en Italie ou au Japon. Cependant, les Soviétiques avaient au moins 1 000 000 de parachutistes entraînés, et Souvorov pense que le vrai total était en fait plus proche de 2 000 000.
- Parfois, les décisions de production des principaux systèmes d'armes fournissent de fortes indications sur la stratégie plus large qui sous-tend leur développement. L'avion mili-

taire le plus produit dans l'histoire était l'[IL-2](#), un puissant bombardier d'attaque au sol soviétique lourdement blindé, conçu à l'origine comme un système à deux hommes, avec un mitrailleur arrière capable de défendre efficacement l'avion contre les chasseurs ennemis durant ses missions. Cependant, Staline a personnellement ordonné que la conception soit modifiée pour éliminer le deuxième homme et l'armement défensif, ce qui a rendu le bombardier extrêmement vulnérable aux avions ennemis lorsque la guerre a éclaté. Staline et ses planificateurs de guerre avaient apparemment misé sur une suprématie aérienne quasi totale pendant toute la durée d'un conflit, hypothèse plausible seulement si la Luftwaffe allemande était détruite au sol par une attaque surprise dès le premier jour.

- Il existe de nombreuses preuves que dans les semaines précédant l'attaque surprise allemande, Staline avait ordonné la libération de plusieurs centaines de milliers de prisonniers du Goulag, qui avaient reçu des armes de base et étaient organisés en divisions et corps dirigés par le NKVD, constituant une partie substantielle du deuxième échelon stratégique situé à des centaines de kilomètres de la frontière allemande. Ces unités étaient peut-être destinées à servir de troupes d'occupation, permettant aux forces de première ligne beaucoup plus puissantes de poursuivre et de finaliser les conquêtes de la France, de l'Italie, des Balkans et de l'Espagne. Hormis cette hypothèse, je ne peux trouver aucune autre explication plausible à l'action de Staline.
- L'invasion et l'occupation prévues d'un grand pays dont la population parle une autre langue exigent une préparation logistique considérable. Par exemple, avant leur attaque, les Allemands, notoirement méthodiques, imprimèrent et distribuèrent à leurs troupes un grand nombre de livres de phrases de base germano-russes, permettant une communication efficace avec les villageois et les citadins slaves lo-

caux. Ironiquement, à peu près à la même époque, l'URSS semble avoir produit des dictionnaires russo-allemands très similaires, permettant aux troupes soviétiques conquérantes de se faire facilement comprendre des civils allemands. Plusieurs millions de ces recueils de phrases avaient été distribués aux forces soviétiques à la frontière allemande au cours des premiers mois de 1941.

La reconstitution par Souvorov des semaines qui ont précédé le début des combats est fascinante et met l'accent sur les mesures prises par les armées soviétique et allemande en miroir. Chaque camp déplaçait ses meilleures unités de frappe, créait des aérodromes et des dépôts de munitions près de la frontière, idéal pour une attaque mais très vulnérable en défense. Chaque camp a soigneusement désactivé tous les champs de mines résiduels et arraché tous les obstacles de barbelés, de peur qu'ils n'entravent l'attaque à venir. Chaque partie a fait de son mieux pour camoufler ses préparatifs, parlant haut et fort de la paix tout en se préparant à une guerre imminente. Le déploiement soviétique avait commencé beaucoup plus tôt, mais comme leurs forces étaient beaucoup plus importantes et avaient des distances beaucoup plus grandes à franchir, elles n'étaient pas encore tout à fait prêtes pour leur attaque lorsque les Allemands ont frappé, ce qui a brisé la conquête de l'Europe prévue par Staline.

Tous les exemples ci-dessus de systèmes d'armes soviétiques ou de décisions stratégiques semblent très difficiles à expliquer dans le cadre du discours défensif conventionnel, mais sont parfaitement logiques si l'orientation de Staline à partir de 1939 avait toujours été offensive, et s'il avait décidé que l'été 1941 était le moment de frapper et d'élargir son Union soviétique à tous les États européens, comme le voulait initialement Lénine. Et Souvorov fournit des dizaines d'exemples supplémentaires, étayant cette théorie brique par brique et de manière très convaincante.

Le livre n'est pas trop long, comptant peut-être 150 000 mots, et 20 \$ ainsi que quelques clics de souris sur Amazon vous four-

niront une copie à lire et à juger par vous-même. Mais pour ceux qui désirent un simple résumé, la conférence en 2009 de Souvorov au Forum Eurasie de l'Académie navale d'Annapolis est commodément disponible sur YouTube [*Lien indisponible, un autre lien est proposé, NdT*], bien que légèrement entravée par son faible niveau en anglais :

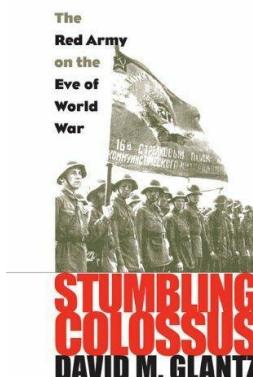
<https://www.youtube.com/watch?v=v0SPvp8Kgeg>

Et aussi ses conférences C-SPAN Book TV au Woodrow Wilson Center :

<https://youtu.be/Nj9Geqf3LB8>

Les théories controversées, même si elles sont soutenues par des preuves apparemment solides, peuvent difficilement être évaluées correctement tant qu'elles n'ont pas été mises en balance avec les contre-arguments de leurs détracteurs les plus sévères, et cela devrait certainement être le cas avec l'hypothèse de Souvorov. Mais bien que les trois dernières décennies aient vu le développement d'une importante littérature secondaire, en grande partie très critique, presque tout ce débat international s'est déroulé en russe, en allemand ou en hébreu, des langues que je ne lis pas.

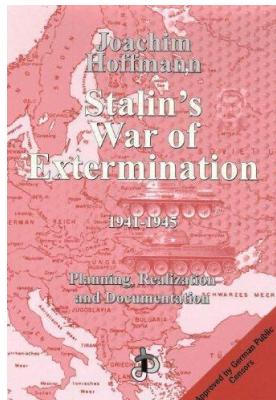
Il y a quelques exceptions. Il y a plusieurs années, je suis tombé sur un débat à ce sujet sur un site Web, et un grand critique a affirmé que les théories de Souvorov avaient été totalement démythifiées par l'historien militaire américain David M. Glantz dans *Stumbling Colossus*, publié en 1998. Mais quand j'ai commandé et lu le livre, j'ai été très déçu. Bien qu'il prétendait réfuter Souvorov, l'auteur semblait ignorer presque tous ses arguments centraux et se contentait de résumer de façon plutôt ennuyeuse et pédante



le récit standard que j'avais vu des centaines de fois auparavant, avec quelques excès rhétoriques dénonçant la vilenie unique du régime Nazi. Ironiquement, Glantz souligne que, bien que l'analyse de Souvorov sur la lutte militaire titanique russe-allemande ait reçu une grande attention et un soutien considérable parmi les chercheurs russes et allemands, elle a été généralement ignorée dans le monde anglo-américain, et il semble presque insinuer qu'elle peut probablement être ignorée pour cette raison. Cette attitude reflétait peut-être l'arrogance culturelle de nombreuses élites intellectuelles américaines pendant la désastreuse période Eltsine de la Russie à la fin des années 1990. Un livre de bien meilleure qualité, généralement favorable au cadre de Souvorov, est *Stalin's War of Annihilation*, de l'historien militaire allemand Joachim Hoffmann, primé, commandé à l'origine par les forces armées allemandes et publié en 1995 avec une édition révisée en anglais publiée en 2001. L'introduction de l'auteur relate les menaces répétées de poursuites judiciaires qu'il a reçues de la part d'élus et les autres obstacles juridiques auxquels il a dû faire face, alors qu'ailleurs il s'adresse directement aux autorités gouvernementales invisibles comme s'il savait qu'elles étaient en train de lire par-dessus son épaule. Lorsque le fait de s'écartier trop loin des limites de l'histoire admise comporte le risque sérieux que l'ensemble du tirage d'un livre soit brûlé et que l'auteur soit emprisonné, le lecteur doit nécessairement faire preuve de prudence lorsqu'il évalue le texte, car des sections importantes ont été biaisées ou supprimées par précaution dans l'intérêt de sa conservation. Il devient difficile d'évaluer les débats savants sur des questions historiques lorsque l'une des parties doit faire face à une incarcération du fait du caractère audacieux de ses arguments. Pouvons-nous dire si Souvorov a raison ? Puisque nos gardiens de l'information du monde anglophone ont passé les trois dernières décennies à fermer les yeux et à prétendre que l'hypothèse de Souvorov n'existe pas, l'absence quasi totale d'examens ou de critiques substantiels m'empêche largement d'arriver à une conclusion définitive. Mais sur la base des preuves disponibles, je crois

qu'il est beaucoup plus probable qu'improbable que les théories de Souvorov soient au moins substantiellement correctes. Et si c'est le cas, notre compréhension actuelle de la Seconde guerre mondiale – l'événement formateur central de notre monde moderne – en serait entièrement transformée.

Souvorov note que les traités ou pactes portent traditionnellement le nom de la ville dans laquelle ils ont été signés – le Pacte de Varsovie, le Pacte de Bagdad, l'Accord de Munich – et donc le « *Pacte Molotov-Ribbentrop* » signé le 23 août 1939 par lequel Hitler et Staline ont convenu de la division de la Pologne devrait plutôt être appelé le « *Pacte de Moscou* ». Grâce à cet accord, Staline a obtenu la moitié de la Pologne, les États baltes et divers autres avantages, dont une frontière directe avec l'Allemagne. Pendant ce temps, Hitler a été puni par des déclarations de guerre de la France et de la Grande-Bretagne, puis par une condamnation mondiale en tant qu'agresseur militaire. Bien que l'Allemagne et la Russie soviétique aient toutes deux envahi la Pologne, la Russie a réussi à éviter d'être entraînée dans une guerre avec les anciens alliés de la Pologne. Ainsi, le principal bénéficiaire du Pacte de Moscou a clairement été Moscou.



Étant donné les longues années de guerre de tranchées sur le front occidental pendant la Première guerre mondiale, presque tous les observateurs extérieurs s'attendaient à ce que le nouveau cycle du conflit suive un schéma statique très similaire, épuisant progressivement toutes les parties, et le monde a été choqué lorsque les tactiques novatrices de l'Allemagne lui ont permis d'obtenir une défaite éclair des armées alliées en France pendant 1940. Mais à ce moment-là, Hitler considérait la guerre comme essentiellement ter-

minée et était convaincu que les conditions de paix extrêmement généreuses qu'il offrait immédiatement aux Britanniques aboutiraient bientôt à un règlement définitif. En conséquence, il a ramené l'Allemagne à une économie de temps de paix, préférant le beurre aux armes à feu afin de maintenir sa grande popularité nationale.

Staline, cependant, n'était pas soumis à de telles contraintes politiques, et à partir du moment où il avait signé son accord de paix à long terme avec Hitler en 1939 et divisé la Pologne, il a augmenté son économie de guerre totale à un cran encore plus haut. S'engageant dans une montée en puissance militaire sans précédent, il a concentré presque entièrement sa production sur des systèmes d'armes purement offensifs, tout en arrêtant même la production de ces armements mieux adaptés à la défense et en démantelant ses lignes défensives de fortifications. En 1941, son cycle de production était terminé et il avait des plans en conséquence.

Ainsi, tout comme dans notre récit traditionnel, nous voyons qu'au cours des semaines et des mois qui ont précédé l'opération Barbarossa, la force militaire offensive la plus puissante de l'histoire du monde s'est discrètement rassemblée en secret le long de la frontière germano-russe, préparant l'ordre qui allait déclencher leur attaque surprise. L'armée de l'air non préparée de l'ennemi devait être détruite au sol dans les premiers jours de la bataille, et d'énormes colonnes de chars d'assaut allaient commencer à pénétrer profondément, entourant et piégeant les forces opposées, remportant une victoire éclair classique, et assurant l'occupation rapide de vastes territoires. Mais les forces préparant cette guerre de conquête sans précédent étaient celles de Staline, et sa force militaire aurait sûrement saisi toute l'Europe, probablement bientôt suivie par le reste de la masse continentale eurasienne.

Puis, presque au dernier moment, Hitler s'est soudain rendu compte du piège stratégique dans lequel il était tombé, et a ordonné à ses troupes sous-équipées et en infériorité numérique de lancer une attaque surprise désespérée contre les Soviétiques, les rattrapant par hasard au moment même où leurs propres prépa-

rations finales pour une attaque surprise les avaient rendus plus vulnérables, et arrachant ainsi une victoire initiale majeure des mâchoires d'une défaite certaine. D'énormes stocks de munitions et d'armes soviétiques avaient été placés près de la frontière pour approvisionner l'armée d'invasion de l'Allemagne, et ils tombèrent rapidement entre les mains des Allemands, apportant un complément important à leurs propres ressources terriblement insuffisantes.

Les ressources énormes et pleinement militarisées de l'État soviétique, complétées par les contributions de la Grande-Bretagne et de l'Amérique, ont fini par renverser la vapeur et par mener à une victoire soviétique, mais Staline s'est retrouvé avec seulement la moitié de l'Europe plutôt que sa totalité. Souvorov soutient que la faiblesse fatale du système soviétique était son incapacité totale à concurrencer les États non soviétiques dans la production de biens civils en temps de paix, et parce que ces États avaient encore survécu après la guerre, l'Union soviétique était vouée à l'effondrement final.

Navrozov, le chroniqueur des *Chronicles*, est un slave russe et donc peu favorable au dictateur allemand. Mais il termine sa critique par une déclaration remarquable :

Par conséquent, si l'un d'entre nous est libre d'écrire, de publier et de lire ceci aujourd'hui, il s'ensuit que dans une partie non négligeable, notre gratitude pour cela doit aller à Hitler. Et si quelqu'un veut m'arrêter pour avoir dit ce que je viens de dire, je ne fais aucun secret de l'endroit où je vis.

Chapitre 4

Les secrets du renseignement militaire

Ce chapitre constitue une retranscription de l'article [les secrets du renseignement militaire](#)

Par [Ron Unz](#) – Le 10 juin 2019 – Source [Unz Review](#)

Certains se souviendront peut-être qu'en 2005, une importante controverse médiatique a englouti le président de Harvard, Larry Summers, au sujet de ses remarques lors d'une conférence universitaire. D'une manière informelle et officieuse, lors d'une réunion privée, Summers avait évoqué avec [précaution](#) la possibilité hypothétique qu'en moyenne, les hommes pourraient être un peu meilleurs en mathématiques que les femmes, ce qui explique peut-être en partie le nombre beaucoup plus élevé d'hommes occupant des postes dans les départements des mathématiques, des sciences et du génie.

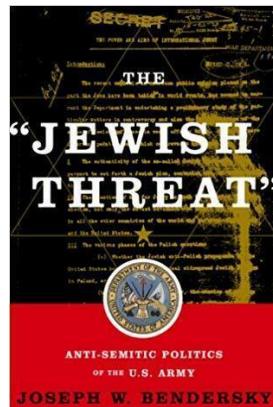
Ces spéculations controversées ont rapidement été divulguées à la presse et une énorme tempête de protestations a éclaté, le professeur du MIT Nancy Hopkins affirmant que le simple fait d'entendre

les paroles de Summers lors de l'événement l'avait rendue physiquement malade, la forçant à quitter rapidement la salle, de peur d'une syncope qui la verrait s'effondrer.

Les étudiants et les membres du corps professoral de Harvard ont rapidement lancé une campagne organisée pour que Summers soit viré du sommet de notre monde universitaire, le psychologue Steven Pinker étant l'un des très rares professeurs à vouloir le défendre publiquement. Finalement, un vote de « *non-confiance* » sans précédent de l'ensemble du corps professoral et la perte croissante de confiance du conseil d'administration ont forcé Summers à démissionner, devenant ainsi le première président de Harvard à subir ce sort en 350 ans d'histoire de l'université, démontrant ainsi apparemment le pouvoir étonnant du féminisme « *politiquement correct* » sur les campus universitaires.

L'histoire vraie pour ceux qui l'ont suivie était en fait un peu plus complexe. Summers, ancien secrétaire au Trésor de l'administration Clinton, avait un long passé de comportement très douteux, qui avait scandalisé de nombreux membres du corps enseignant pour des raisons totalement différentes. Comme je l'ai écrit il y a quelques années :

Aujourd'hui, je ne suis guère disposé à défendre Summers contre toute une série d'accusations très graves et légitimes. Il semble avoir joué un rôle majeur dans la transformation de Harvard d'une université renommée en un hedge fund agressif, des politiques qui ont par la suite amené mon Alma Mater bien-aimée au bord de la



faillite pendant la crise financière de 2008. Sous sa présidence, Harvard a versé 26 millions de dollars pour aider à régler les accusations de délit international d'initié contre Andrei Shleifer, l'un de ses plus proches amis personnels, qui a ainsi évité la prison. Et après de telles réalisations financières et éthiques, il a naturellement été nommé l'un des principaux conseillers économiques du président Obama, poste à partir duquel il a fortement soutenu le sauvetage massif de Wall Street et du reste de notre élite du secteur des services financiers, tout en ignorant les souffrances de Main Street. Peut-être par coïncidence, de riches fonds de couverture l'avaient payé plusieurs millions de dollars pour leur avoir fourni quelques heures par semaine de conseils de consultation à temps partiel au cours des douze mois précédent sa nomination.

De plus, Summers avait précédemment dénoncé l'activisme anti-israélien des étudiants et des professeurs de Harvard comme étant « antisémite », une accusation qui avait suscité une vive opposition. Quelques années plus tard, il est également apparu que Summers avait peut-être joué un rôle crucial en favorisant Mark Zuckerberg par rapport aux frères Winkelvoss dans leur première bataille pour la propriété de *Facebook*, tandis que Sheryl Sandberg, l'ancienne assistante de Summers, devint plus tard présidente de *Facebook*, la rendant multi-milliardaire.

Bien que les remarques impolies de Summers au sujet des aptitudes en mathématiques des femmes aient certainement déclenché son éviction, la cause sous-jacente était probablement ses nombreuses années de comportement extrêmement inconvenant. En fait, je pense qu'on peut raisonnablement affirmer que Summers a été le président le pire et le plus déshonorant de toute la longue histoire d'Harvard.

Pourtant, même une horloge cassée ou tordue est à l'heure deux

fois par jour, et je doute que Larry Summers soit la seule personne au monde qui soupçonne que les hommes puissent être un peu meilleurs en mathématiques que les femmes. Mais certains sont tout à fait en désaccord avec cette évaluation et, à la suite de la controverse de Summers, l'une de ses plus féroces opposantes académiques fut une certaine Janet Mertz, spécialisée dans la recherche sur le cancer à l'Université du Wisconsin.

Afin de réfuter efficacement les spéculations odieuses de Summers, elle et ses coauteurs, ont décidé d'examiner attentivement la liste complète des participants aux Olympiades internationales de mathématiques pour les années 1988-2007. Ces quelque 3200 personnes représentent les élèves en mathématiques les plus performants au monde dans les écoles secondaires de douzaines de pays, et la répartition des sexes dans tant de cultures différentes et d'années, constituerait certainement une preuve quantitative puissante de la différence significative entre les aptitudes moyennes des hommes et celles des femmes. Étant donné que la plupart de ces milliers d'olyMPIens en mathématiques viennent de pays non occidentaux, la détermination du sexe de chacun d'entre eux n'est pas une entreprise triviale, et nous devrions féliciter Mertz et ses collègues pour les recherches diligent es qu'ils ont entreprises pour accomplir cette tâche.

Ils ont publié leurs importants résultats dans un article de revue académique de 10 000 mots, dont la conclusion « *première et principale* », fournie en caractères gras italiques, était que « *le mythe selon lequel les femmes ne peuvent pas exceller en mathématiques doit être mis de côté* ». Et dans ses entrevues subséquentes, elle a **proclamé** que ses recherches avaient démontré que les hommes et les femmes possédaient des capacités innées égales en mathématiques, et que les différences actuelles de performance étaient dues à la culture ou aux préjugés, un résultat que nos médias ont fait valoir avec enthousiasme et éloquence.

Mais curieusement, lorsque j'ai pris la peine de lire le texte et les tableaux de son étude académique d'une longueur particulièrement

ennuyeuse, j'ai remarqué quelque chose d'assez intrigant, surtout dans les résultats quantitatifs résumés dans les tableaux 6 et 7 (pp. 1252-53), et je l'ai [mentionné](#) dans un des mes articles :

Le premier tableau montre la répartition par sexe des quelque 3200 olympiens en mathématiques des 34 premiers pays pour les années 1988-2007, et en quelques minutes à l'aide d'un tableur révèlent que le biais est de 95% d'hommes et 5% de femmes. En outre, presque tous les pays, que ce soit en Europe, en Asie ou ailleurs, semblent suivre la même tendance, la part des femmes se situant entre 0 % et 12 %, mais généralement proche de 5 % ; la Serbie-et-Monténégro est la seule grande exception avec 20 % de femmes. De même, le tableau 7 présente une répartition des résultats selon le sexe pour les États-Unis seuls, et nous constatons que seulement 5 de nos 126 athlètes olympiques en mathématiques - soit 4 % - étaient des femmes. Divers autres concours de mathématiques prestigieux semblent suivre un biais de genre à peu près similaire.

Ces résultats remarquables sont encore plus faciles à saisir lorsque nous résumons les pourcentages masculins des meilleurs élèves en mathématiques agrégés sur la période 1988-2008 pour chaque pays individuellement :

ASIE :

Chine, 96% d'hommes
Inde, 97% d'hommes
Iran, 98% d'hommes
Israël, 98% d'hommes
Japon, 98% d'hommes
Kazakhstan, 99% d'hommes
Corée du Sud, 93% d'hommes
Taïwan, 95 % d'hommes

Turquie, 96% d'hommes
Vietnam, 97% d'hommes

EUROPE :

Bélarus, 94% d'hommes
Bulgarie, 91% hommes
République tchèque, 96% d'hommes
Slovaquie, 88% d'hommes
France 97% hommes
Allemagne, 94% d'hommes
Hongrie, 94% d'hommes
Pologne, 99% d'hommes
Roumanie, 94% d'hommes
Russie/URSS, 88% d'hommes
Serbie-et-Monténégro, 80% d'hommes
Ukraine, 93% d'hommes
Royaume-Uni, 93% d'hommes

AUTRE :

Australie, 94% d'hommes
Brésil, 96% d'hommes
Canada, 90 % d'hommes
États-Unis, 96% d'hommes

MOYENNE INTERNATIONALE :

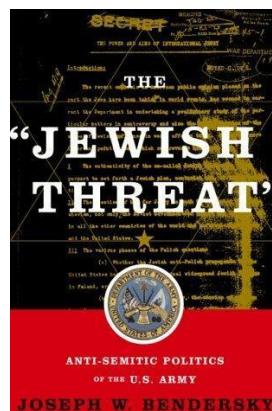
94,4 % hommes

Ce sont les résultats empiriques que Mertz et ses co-auteurs ont présentés comme démontrant de façon concluante que les hommes et les femmes ont des capacités mathématiques égales. D'après ce que je peux dire, aucun journaliste ou chercheur n'avait remarqué la différence considérable entre les données empiriques de Mertz et ses conclusions, ou peut-être que ces personnes étaient tout simplement trop intimidées pour attirer l'attention du public sur cet écart.

Ce décalage frappant entre les conclusions présumées d'une étude et ses résultats réels devrait nous alerter sur des possibilités similaires ailleurs. Il n'est peut-être pas si rare que des chercheurs diligents dont le zèle idéologique dépasse suffisamment leurs capacités mentales consacrent énormément de temps et d'efforts à recueillir de l'information, puis à l'interpréter d'une manière exactement contraire à son sens évident.

C'est ce que j'ai récemment pensé lorsque j'ai décidé de lire une remarquable analyse de l'armée américaine par Joseph W. Bendersky de la *Virginia Commonwealth University*, historien juif spécialisé dans les études sur l'Holocauste et l'histoire de l'Allemagne nazie. L'année dernière, j'avais parcouru quelques pages de son livre pour mon long article sur la [négation de l'Holocauste](#), mais j'ai maintenant décidé de lire attentivement l'ouvrage entier, publié en 2000.

Bendersky a consacré dix années complètes de recherches à son livre, fouillant de façon exhaustive les archives du renseignement militaire américain ainsi que les documents personnels et la correspondance de plus de 100 personnalités militaires et officiers du renseignement. « *Jewish Threat* » s'étend sur 500 pages, dont quelques 1350 notes de bas de page, les sources archivistiques répertoriées occupant à elles seules sept pages complètes. Son sous-titre est « *Politiques Anti-Semitic de l'U.S. Army* » et il fait valoir de manière extrêmement convaincante qu'au cours de la première moitié du XX^e siècle et même après, les hauts gradés de l'armée américaine et surtout du renseignement militaire ont fortement souscrit aux notions qui aujourd'hui seraient universellement rejetées comme « *théories an-*



tisémites du complot ». En termes simples, les chefs militaires américains de ces décennies croyaient largement que le monde faisait face à une menace directe de la part des Juifs organisés, qui avaient pris le contrôle de la Russie et cherchaient également à renverser et à prendre le contrôle de l'Amérique et du reste de la civilisation occidentale.

Dans ces cercles militaires, on croyait fermement que de puissants éléments juifs avaient financé et dirigé la révolution bolchevique russe et qu'ils organisaient des mouvements communistes similaires ailleurs pour détruire toutes les élites existantes de Gentils [non-Juifs] et imposer la suprématie juive dans toute l'Amérique et dans le reste du monde occidental. Alors que certains de ces dirigeants communistes étaient des « *idéalistes* », de nombreux participants juifs étaient des opportunistes cyniques, cherchant à utiliser leurs partisans crédules pour détruire leurs rivaux ethniques et gagner ainsi la richesse et le pouvoir suprême. Bien que les agents de renseignement en vinrent graduellement à douter que les *Protocoles des Sages de Sion* fut un document authentique, la plupart croyaient que ce travail notoire fournissait une description raisonnablement exacte des plans stratégiques des dirigeants juifs pour subvertir l'Amérique et le reste du monde et établir la domination juive.

Bien que les prétentions de Bendersky soient certainement extraordinaires, il fournit une énorme quantité de preuves convaincantes à l'appui, citant ou résumant des milliers de dossiers de renseignements déclassifiés, et appuyant son cas en puisant dans la correspondance personnelle de plusieurs des agents en cause. Il démontre de façon concluante qu'au cours des mêmes années où Henry Ford publiait sa série controversée « *The International Jew* », des idées similaires, mais beaucoup plus tranchantes, étaient omniprésentes dans notre propre communauté du renseignement. En effet, alors que Ford se concentrat surtout sur la malhonnêteté, la malfaissance et la corruption juives, nos professionnels du renseignement militaire considéraient le judaïsme organisé comme

une menace mortelle pour la société américaine et la civilisation occidentale en général. D'où le titre du livre de Bendersky.

Le Juif international - Le problème le plus important au monde
HENRY FORD - 1920 - 323 000 MOTS

Ces croyances répandues ont eu d'importantes conséquences politiques. Au cours des dernières décennies, nos principaux partisans des restrictions en matière d'immigration ont régulièrement soutenu que l'antisémitisme n'avait joué absolument aucun rôle dans la loi de 1924 sur l'immigration, qui réduisait considérablement l'immigration européenne, et les débats et les discours que l'on trouve dans le *Congressional Record* ont eu tendance à appuyer leurs revendications. Cependant, l'année dernière, j'ai émis l'hypothèse que la sensibilisation généralisée des dirigeants juifs [aux États-Unis] à la Révolution bolchevique avait peut-être été un facteur important derrière cette législation, mais qui n'a pas été divulgué. Les recherches de Bendersky confirment pleinement mes soupçons, et il révèle que l'un des anciens officiers militaires qui craignaient le plus la subversion des immigrants juifs, a joué un rôle crucial dans l'orchestration de la législation, dont le principal objectif non déclaré était d'éliminer tout nouvel afflux de Juifs d'Europe orientale.

La majeure partie des documents fascinants cités par Bendersky provient de rapports de renseignement et de lettres officielles contenues dans des archives militaires. Par conséquent, nous devons garder à l'esprit que les agents qui produisent de tels documents auraient certainement choisi leurs mots avec soin et évité de mettre toutes leurs pensées controversées sur papier, ce qui laisse supposer que leurs croyances réelles auraient pu être beaucoup plus extrêmes. Un cas particulier de la fin des années 1930 impliquant un général de haut rang donne un aperçu des opinions et des conversations privées probables d'au moins certaines de ces personnes.

Bien que son nom ne signifie rien aujourd'hui, le chef d'état-major adjoint George Van Horn Moseley a passé la plupart des

années 1930 comme un des généraux les plus respectés des États-Unis, ayant été considéré pour le commandement supérieur de nos forces armées et servant également de mentor personnel à Dwight D. Eisenhower, au futur secrétaire d'État George C. Marshall, et à de nombreuses autres figures militaires importantes. Il semble avoir été très apprécié au sein de notre establishment militaire et avait une excellente réputation personnelle.

Moseley avait aussi des opinions très arrêtées sur les grands enjeux publics de l'époque, et après sa retraite en 1938, il a commencé à se libérer de la discipline militaire et à faire la promotion de ses opinions de façon agressive en participant à une tournée nationale de conférences. Il dénonça à plusieurs reprises la montée en puissance militaire de Roosevelt et, dans un discours prononcé au début de 1939, il déclara que « *la guerre proposée aujourd'hui a pour but d'établir l'hégémonie juive à travers le monde* ». Il a déclaré que seuls les Juifs profiteraient de la guerre, et affirmé que les principaux Juifs de Wall Street avaient financé la Révolution russe, en avertissant les Américains de ne pas laisser l'histoire se répéter. Bien que le franc-parler de Moseley lui ait rapidement valu une réprimande de la part de l'administration Roosevelt, il a également reçu des lettres privées de soutien d'autres généraux de haut rang et de l'ancien président Herbert Hoover.

Dans son témoignage au Congrès juste avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, Moseley est devenu encore plus franc. Il déclara que les « *escouades d'assassins* » des communistes juifs avaient tué « *des millions de chrétiens* », mais que « *heureusement, le caractère du peuple allemand s'était éveillé* » contre ces traîtres en leur sein et que par conséquent « *nous ne devrions pas reprocher aux Allemands de régler le problème du Juif sur leur territoire pour toujours* ». Il a même exhorté nos dirigeants nationaux à « *tirer profit* » de l'exemple allemand pour s'attaquer au problème national juif de l'Amérique qui s'envenimait.

Comme on pouvait s'y attendre, l'éloge que Moseley fit en 1939 de la politique juive de l'Allemagne devant le Congrès provoqua une

puissante réaction médiatique, avec une manchette dans *The New Republic* le dénonçant comme « *une cinquième colonne* » nazie, *The Nation* l'attaquant de la même manière ; et après la guerre, la plupart des personnages publics prirent progressivement leurs distances. Mais Eisenhower et Marshall continuèrent à le considérer en privé avec beaucoup d'admiration et restèrent en correspondance amicale pendant de nombreuses années, suggérant fortement que sa dure appréciation des Juifs n'avait guère été un secret profond dans son cercle personnel.

Bendersky affirme que les cinquante caisses de mémoires, de documents privés et de correspondances de Moseley *contiennent toutes sortes d'arguments antisémites jamais manifestés dans l'histoire de la civilisation occidentale*, et d'après les divers exemples extrêmes qu'il donne, peu de gens pourraient contester ce verdict. Mais il note aussi que les déclarations de Moseley différaient peu des descriptions des Juifs exprimées par le général George S. Patton immédiatement après la Seconde Guerre mondiale, et même de certains généraux à la retraite jusque dans les années 1970.

Bien que je ne remettrais pas en question l'exactitude des recherches archivistiques exhaustives de Bendersky, il semble beaucoup moins crédible sur l'histoire intellectuelle américaine et laisse parfois ses sentiments personnels le conduire à de graves erreurs. Par exemple, son premier chapitre consacre quelques pages à E.A. Ross, citant certaines de ses descriptions peu flatteuses des Juifs et de leur comportement, et suggérant qu'il était un antisémite fanatique, qui redoutait « *la catastrophe à venir d'une Amérique envahie par des gens racialement inférieurs* ».

Mais Ross était en fait l'un de nos plus grands sociologues, historiquement, et sa discussion de 26 pages sur les immigrants juifs publiée en 1913 était scrupuleusement juste et impartiale, décrivant à la fois les caractéristiques positives et négatives, suivant des chapitres similaires sur les nouveaux venus irlandais, allemands, scandinaves, italiens, et slaves. Et bien que Bendersky dénonce régulièrement ses propres méchants idéologiques en tant que « *dar-*

winistes sociaux », la source qu'il cite au sujet de Ross a correctement identifié le savant comme l'un des principaux critiques du darwinisme social américain. En effet, la stature de Ross dans les cercles de gauche était si grande qu'il fut choisi comme membre de la [Commission Dewey](#), organisée pour juger de manière indépendante les accusations contradictoires colériques des staliniens et des trotskystes. Et en 1936, un juif de gauche louait [pleinement](#) la longue et distinguée carrière scientifique de Ross dans les pages de *The New Masses*, le périodique hebdomadaire du Parti communiste américain, regrettant seulement que Ross n'ait jamais été prêt à embrasser le marxisme.

[*L'ancien monde dans le nouveau*](#) - Les Hébreux d'Europe de l'Est
E.A. ROSS - 1914 - 5000 MOTS

De même, Bendersky est complètement hors de son domaine de compétence dans la discussion des questions scientifiques, en particulier celles qui concernent l'anthropologie et le comportement humain. Il se moque du « *racisme scientifique* » qui comme il l'a noté, est largement répandu parmi les officiers militaires qu'il a étudiés, affirmant que de telles théories avaient déjà été démystifiées de manière concluante par Franz Boas et ses collègues anthropologues de la culture. Mais la science moderne a fermement établi que les notions qu'il rejette si cavalièrement étaient substantiellement sinon entièrement correctes alors que celles de Boas et de ses disciples étaient largement fallacieuses, et la conquête « *Boasienne* » du monde académique a imposé un demi-siècle d'âge sombre aux sciences anthropologiques, tout comme Lysenko l'avait fait en biologie chez les soviétiques. En effet, le point de vue de Boas, un juif immigré, a pu être principalement motivé par des considérations idéologiques, et ses premiers travaux les plus célèbres ont semblé impliquer une fraude pure et simple : il a prétendu avoir prouvé que la forme des têtes humaines était déterminée par leur régime alimentaire, et changeait rapidement parmi les groupes immigrés

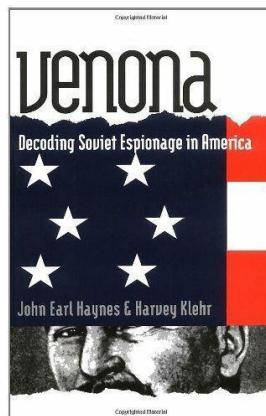
en Amérique.

Mais bien plus graves que les manquements de Bendersky dans des domaines extérieurs à son expertise professionnelle sont les omissions massives et flagrantes que l'on retrouve au cœur même de sa thèse. Ses centaines de pages de texte démontrent certainement que pendant des décennies, nos meilleurs professionnels militaires ont été très préoccupés par les activités subversives des communistes juifs, mais il semble négligemment rejeter ces craintes comme absurdes, presque illusoires. Pourtant, les faits réels sont très différents. Comme je l'ai brièvement noté l'année dernière après mon examen superficiel de son livre :

Le livre compte plus de 500 pages, mais lorsque j'ai consulté l'index, je n'ai trouvé aucune mention des Rosenberg, ni de Harry Dexter White, ni d'aucun des très nombreux espions juifs révélés par les décryptages de Venona, et le terme « Venona » lui-même est également absent de l'index. Les rapports montrant que la direction des bolcheviks russes était majoritairement juive sont généralement traités comme sectaires et paranoïaques, tout comme les descriptions du même dés-équilibre ethnique au sein du Parti communiste américain, sans parler du soutien financier important apporté aux bolcheviks par les banquiers internationaux juifs. A un moment donné, il rejette le lien entre les Juifs et le communisme en Allemagne en notant que « moins de la moitié » de la direction du Parti communiste était juive ; mais comme moins d'un Allemand sur cent venait de cette origine ethnique, les Juifs étaient manifestement surreprésentés parmi les dirigeants communistes à hauteur de 5 000 %. Cela semble être le genre de malhonnêteté et d'innombrables erreurs que j'ai régulièrement rencontrées parmi les experts juifs de l'Holocauste.

Certes, le livre de Bendersky a été publié juste 18 mois après la publication du premier volume de *Venona* de John Earl Haynes et Harvey Klehr au début de 1999. Mais les *Venona Decryptions* eux-mêmes avaient été déclassifiés en 1995 et ont rapidement commencé à circuler au sein de la communauté académique. Pour Bendersky, ignorer obstinément la réalité indéniable d'un vaste et écrasant réseau juif d'agents staliniens se trouvant près du sommet de l'administration Roosevelt, tout en ridiculisant les officiers militaires qui faisait de telles déclarations à l'époque, soulève de sérieux doutes sur sa crédibilité en tant qu'historien objectif. Comme je l'ai [souligné](#) plus tôt cette année :

De 1941 à 1944, le vice-président de FDR était Henry Wallace, qui aurait succédé à la présidence si Roosevelt ne l'avait pas révoqué cette dernière année juste avant de décéder. Et bien que Wallace lui-même n'ait pas été déloyal, ses principaux conseillers étaient surtout des agents communistes. En effet, il déclara plus tard qu'une administration Wallace aurait inclus Laurence Duggan comme secrétaire d'État et Harry Dexter White comme secrétaire du Trésor, installant ainsi des hommes de main staliniens au sommet du gouvernement, vraisemblablement soutenus par de nombreux fonctionnaires de niveau inférieur d'une conviction politique similaire. On pourrait se demander, en plaisantant, si les Rosenberg – plus tard exécutés pour trahison – auraient été chargés de notre programme de mise au



point d'armes nucléaires.

Le fait que le gouvernement national américain du début des années 1940 ait en fait été à l'extrême limite – ou plutôt à un battement de cœur – de tomber sous le contrôle communiste est une vérité très désagréable. Et nos livres d'histoire et nos médias populaires ont gardé un silence total sur cet épisode remarquable au point que même parmi les Américains instruits d'aujourd'hui, je soupçonne que moins de 5% sont conscients de cette sombre réalité.

Le projet *Venona* a constitué la preuve définitive de l'ampleur massive des activités d'espionnage soviétique en Amérique, que de nombreux journalistes et historiens du courant dominant nient régulièrement depuis des décennies, et il a également joué un rôle secret crucial dans le démantèlement de ce réseau d'espionnage hostile à la fin des années 40 et dans les années 50. Mais *Venona* a été presque étouffé un an après sa naissance. En 1944, des agents soviétiques ont pris conscience de l'effort crucial de décryptage du code secret et, peu après, ont fait en sorte que la Maison-Blanche de Roosevelt publie une directive ordonnant l'arrêt du projet et l'abandon de tous les efforts visant à découvrir l'espionnage soviétique. La seule raison pour laquelle *Venona* a survécu, ce qui nous a permis de reconstruire plus tard la politique fatidique de l'époque, était que l'officier du renseignement militaire responsable du projet, risquant la cour martiale, a désobéi directement à l'ordre présidentiel explicite et à continué son travail.

Cet officier était le colonel Carter W. Clarke, mais sa place dans le livre de Bendersky est beaucoup moins favorable, étant décrit comme un membre éminent de la « clique » antisémite qui constitue les méchants de son récit. En effet, Bendersky condamne en particulier Clarke pour avoir semblé croire encore dans la réalité essentielle des *Protocoles des sages de Sion* dans les années 1970, citant une lettre qu'il avait écrite à un frère d'arme officier en 1977 :

Si, comme les Juifs l'affirment, les Protocoles des Sages de Sion ont été élaborés par la police secrète russe, comment se fait-il que tout ce qu'ils contiennent a déjà été adopté et que le Washington Post et le New York Times défendent si fermement le reste.

Nos historiens doivent sûrement avoir du mal à digérer le fait remarquable que l'officier responsable du projet vital *Venona*, dont la détermination désintéressée l'a sauvé de la destruction par l'administration Roosevelt, est en fait resté un croyant à vie dans l'importance des *Protocoles des sages de Sion*.

Prenons un peu de recul et replaçons les conclusions de Bendersky dans leur contexte. Nous devons reconnaître que pendant la majeure partie de l'ère couverte par ses recherches, le renseignement militaire américain constituait la quasi-totalité de l'appareil de sécurité nationale américain - l'équivalent d'une CIA, de la NSA et du FBI - et était responsable de la sécurité internationale et intérieure, bien que ce dernier portefeuille ait été progressivement assumé par la propre organisation en expansion de [J. Edgar Hoover](#) à la fin des années 1920.

Les années de recherches diligentes de Bendersky démontrent que pendant des décennies, ces professionnels expérimentés - et bon nombre de leurs commandants suprêmes - étaient fermement convaincus que des éléments majeurs de la communauté juive organisée complotaient impitoyablement pour prendre le pouvoir en Amérique, détruire toutes nos libertés constitutionnelles traditionnelles et, finalement, acquérir la maîtrise sur le monde entier.

Je n'ai jamais cru en l'existence des ovnis en tant que vaisseaux spatiaux extraterrestres, rejetant toujours ces notions comme des absurdités ridicules. Mais supposons que des documents gouvernementaux déclassifiés révèlent que pendant des décennies, presque tous nos officiers supérieurs de la Force aérienne avaient été absolument convaincus de la réalité des OVNI. Pourrais-je continuer dans mon refus insouciant d'envisager de telles possibilités ? À tout

le moins, ces révélations m'obligerait à réévaluer sérieusement la crédibilité probable d'autres personnes qui avaient fait des affirmations similaires au cours de la même période.

Comme je l'ai écrit en 2018 :

Il y a quelques années, je suis tombé sur un livre qui m'était totalement inconnu, datant de 1951 et intitulé Iron Curtain Over America de John Beaty, un professeur d'université très respecté. Beaty avait passé ses années de guerre dans le renseignement militaire, étant chargé de préparer les rapports de briefing quotidiens distribués à tous les hauts responsables américains résumant les informations de renseignement acquises au cours des 24 heures précédentes, ce qui était évidemment un poste à responsabilité considérable.

En tant qu'anticommuniste zélé, il considérait une grande partie de la population juive américaine comme profondément impliquée dans des activités subversives, constituant ainsi une menace sérieuse pour les libertés traditionnelles américaines. En particulier, la mainmise juive croissante sur l'édition et les médias rendait de plus en plus difficile pour les points de vue discordants d'atteindre le peuple américain, ce régime de censure constituant le rideau de fer décrit dans son titre. Il accusait les intérêts juifs de pousser à une guerre contre l'Allemagne hitlérienne qui cherchait depuis longtemps de bonnes relations avec l'Amérique mais qui avait subi une destruction totale en raison de sa forte opposition à la menace communiste qui était soutenue par les Juifs d'Europe.

Beaty dénonçait aussi vivement le soutien américain au nouvel État d'Israël, qui nous coûtaient potentiellement la bonne volonté de millions de musulmans et d'Arabes. Et en passant, il a également critiqué les Is-

raéliens pour avoir continué à prétendre qu'Hitler avait tué six millions de juifs, une accusation hautement invraisemblable qui n'avait aucun fondement apparent dans la réalité et semblait n'être qu'une fraude concoctée par les juifs et les communistes, visant à empoisonner nos relations avec l'Allemagne de l'après-guerre et à soutenir au peuple allemand qui souffrait depuis déjà longtemps de l'argent pour l'État juif.

Il dénonçait aussi le procès de Nuremberg, qu'il décrivait comme une « tache indélébile majeure » sur l'Amérique et une « parodie de justice ». Selon lui, la procédure était dominée par des Juifs allemands vengeurs, dont beaucoup se livraient à la falsification de témoignages ou avaient même des antécédents criminels. En conséquence, ce « fiasco fétide » n'a fait qu'enseigner aux Allemands que « notre gouvernement n'avait aucun sens de la justice ». Le sénateur Robert Taft, le chef républicain de l'immédiat après-guerre, avait une position très similaire, ce qui lui a valu plus tard l'éloge de John F. Kennedy dans Profiles in Courage. Le fait que le procureur en chef soviétique de Nuremberg ait joué le même rôle lors des fameux procès staliniens de la fin des années 1930, au cours desquels de nombreux anciens bolcheviques ont avoué toutes sortes de choses absurdes et ridicules, n'a guère renforcé la crédibilité des procédures aux yeux de nombreux observateurs extérieurs.

À l'époque comme aujourd'hui, un livre prenant des positions aussi controversées avait peu de chance de trouver un éditeur new-yorkais, mais il fut quand même publié par une petite entreprise de Dallas, puis remporta un énorme succès, étant réimprimé dix-sept fois au cours des années suivantes. Selon Scott McConnell, le rédacteur en chef fondateur de The American Conservative, le livre de Beaty est devenu le deuxième texte

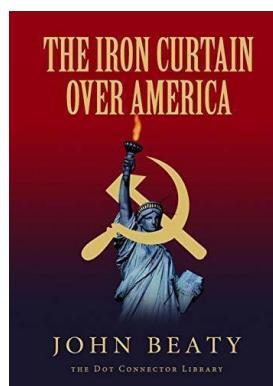
conservateur le plus populaire des années 1950, ne se classant qu'après le classique emblématique de Russell Kirk, The Conservative Mind.

Bendersky consacre plusieurs pages à une discussion sur le livre de Beaty, qui, selon lui, « *compte parmi les diatribes antisémites les plus vicieuses de l'après-guerre* ». Il décrit également l'histoire de son immense succès national, qui a suivi une trajectoire inhabituelle. Les livres d'auteurs inconnus qui sont publiés par de minuscules éditeurs se vendent rarement à beaucoup d'exemplaires, mais le travail a attiré l'attention de George E. Stratemeyer, un général à la retraite qui avait été l'un des commandants de Douglas MacArthur, et il a écrit une lettre d'approbation à Beaty. Beaty a commencé à inclure cette lettre dans ses campagnes de promotion, suscitant la colère de l'*ADL*¹, dont le ratemeyer, lui demandant de répudier le livre, qui a été décrit comme une « *amorce pour les groupes marginaux déments* » partout en Amérique. Au lieu de cela, Stratemeyer a donné une réponse cinglante à l'*ADL*, la dénonçant pour avoir proféré des « *menaces voilées* » contre « *la liberté d'expression et de pensée* » et tenté d'établir une répression à la soviétique aux États-Unis. Il déclara que tout « *citoyen loyal* » devrait lire *The Iron Curtain Over America*, dont les pages révélaient enfin la vérité sur la situation de notre pays, et il commença à promouvoir activement le livre dans tout le pays en attaquant la tentative juive de le faire taire. De nombreux autres généraux et amiraux américains de haut rang se sont rapidement joints à Stratemeyer pour appuyer publiquement le travail, tout comme quelques membres influents du Sénat américain, ce qui a conduit à ses énormes ventes nationales. Ayant maintenant découvert que les vues de Beaty étaient tout à fait cohérentes avec celles de presque tous nos professionnels du renseignement militaire, j'ai décidé de relire son petit livre, et j'en ai été profondément impressionné. Son érudition et son sang-froid étaient exactement ce que l'on pou-

1. Anti Defamation League

vait attendre d'un universitaire accompli, titulaire d'un doctorat de l'Université Columbia, qui avait atteint le grade de colonel au cours de ses cinq années de service dans le renseignement militaire et dans l'état-major général. Bien que fortement anti-communiste, Beaty était, de toute évidence, un conservateur modéré, très judicieux dans ses affirmations et ses propositions. La dénonciation hysterique de Bendersky a une influence fâcheuse sur la crédibilité de l'émetteur de cette fatwa.

Le livre de Beaty a été écrit il y a près de 70 ans, au tout début de notre longue guerre froide, et n'est guère exempt de diverses erreurs largement répandues à l'époque, ni de préoccupations profondes concernant diverses calamités qui ne se sont pas produites, comme une troisième guerre mondiale. De plus, puisqu'il a été publié quelques années seulement après la victoire de Mao en Chine et au milieu de notre propre participation à la guerre de Corée, sa discussion sur ces grands événements contemporains est beaucoup plus longue et détaillée que ce qui intéresserait probablement les lecteurs actuels. Mais si l'on laisse de côté ces petites imperfections, je pense que le récit qu'il donne des circonstances réelles de l'implication de l'Amérique dans la Première et la Seconde Guerres mondiales et leurs conséquences immédiates est largement supérieur aux versions fortement inclinées et expurgées que nous trouvons dans nos livres d'histoire standard. Et la responsabilité quotidienne de Beaty en temps de guerre de rassembler et de résumer tous les renseignements collectés, puis de produire un résumé qui serait distribué à la Maison-Blanche et à nos autres hauts fonctionnaires lui a certainement fourni une image beaucoup plus précise de la réalité que celle du scribe typique de



troisième main.

Nous devrions au moins reconnaître que le livre de Beaty fournit un excellent résumé des croyances des officiers du renseignement militaire américain et de bon nombre de nos principaux généraux au cours de la première moitié du XX^e siècle. Le droit d'auteur étant expiré depuis longtemps, je suis heureux de le rendre disponible en format HTML, permettant au lecteur intéressé de le lire et de juger par lui-même :

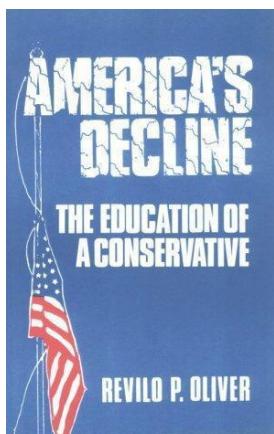
Le rideau de fer sur l'Amérique
JOHN BEATY - 1951 - 82 000 MOTS

Malgré les fulminations de Bendersky, Beaty semble avoir été quelqu'un de sentiments assez modérés, qui voyait l'extrémisme de n'importe quelle nature avec beaucoup de réserves. Après avoir décrit la prise de pouvoir en cours dans la société américaine par des immigrants juifs, pour la plupart alignés sur le sionisme international ou le communisme international, les réponses qu'il suggérait étaient étonnamment inoffensives. Il a exhorté les citoyens américains à manifester leur désapprobation en écrivant des lettres à leurs journaux et à leurs représentants élus, en signant des pétitions et en apportant leur soutien politique aux éléments patriotiques des partis démocrate et républicain. Il a également fait valoir que l'aspect le plus dangereux de la situation actuelle était le « *rideau de fer* » de la censure juive qui empêchait les Américains ordinaires de reconnaître la grande menace qui pèse sur leurs libertés, et a affirmé que la lutte contre cette censure des médias était une tâche de la plus haute importance.

D'autres d'origines et de points de vue similaires se sont parfois déplacés dans des directions beaucoup plus extrêmes. Il y a une douzaine d'années, j'ai commencé à remarquer des références éparses sur des sites Web marginaux à un certain [Revilo P. Oliver](#), un activiste politique du milieu du XX^e siècle au nom étrange, possédant apparemment une forte aura dans les cercles d'extrême

droite. Selon ces récits, après avoir servi au ministère de la Guerre pendant la Seconde Guerre mondiale, il a entrepris une longue et brillante carrière comme professeur de lettres classiques à l'Université de l'Illinois. Puis, à partir du milieu des années 1950, il s'est lancé en politique et s'est imposé comme une figure de proue au début de la *National Review* et de la *John Birch Society*, bien qu'il ait fini par rompre avec ces deux organismes lorsqu'il en est venu à les considérer comme trop politiquement compromis et inefficaces. Par la suite, il s'est peu à peu mis en colère et est devenu plus extrême dans ses opinions et, en 1974, il était devenu ami avec William Pierce de l'*Alliance nationale*, suggérant le thème de son roman *The Turner Diaries* qui s'est vendu à des centaines de milliers d'exemplaires comme un énorme best-seller underground et, selon les procureurs fédéraux, a servi d'inspiration à Oklahoma City en 1995 pour les attentats.

Bien que je n'aie jamais entendu parler d'Oliver ni de sa carrière inhabituelle, la plupart des faits que j'ai pu vérifier semblaient exacts. Les premières années de la *Revue nationale* avaient donné lieu à plus de 100 de ses articles et critiques et un article important du *Saturday Evening Post* traitait de sa rupture rancunière avec la *John Birch Society*. Quelques années plus tard, je suis devenu suffisamment curieux pour commander son livre de 1981 *America's Decline : The Education of a Conservative*, contenant ses mémoires personnelles et plusieurs de ses écrits. Il y en avait si peu que, par hasard, celui que j'ai reçu était la copie personnelle de l'auteur, avec une étiquette de son adresse collée sur la couverture et incluant quelques pages de sa correspondance personnelle et des



notes d'errata envoyées à son éditeur. De nos jours, les nombreux exemplaires disponibles à la vente sur *Amazon* commencent à un prix scandaleux de près de 150\$, mais heureusement, le livre est aussi disponible gratuitement pour lecture ou téléchargement sur [Archive.org](#). Lorsque j'ai lu pour la première fois le livre d'Oliver il y a sept ou huit ans, il constituait l'une de mes premières expositions à la littérature d'extrême droite, et je ne savais pas du tout quoi en faire. Son énorme érudition classique était tout à fait apparente, mais sa rhétorique politique semblait totalement scandaleuse, avec le mot « *conspiration* » utilisé avec un abandon sauvage, apparemment sur presque toutes les autres pages. Étant donné ses querelles politiques amères avec tant d'autres personnages de droite et l'absence totale de tout appui de la part du grand public, j'ai considéré ses affirmations avec beaucoup de scepticisme, bien qu'un certain nombre d'entre elles me soient restées dans la tête. Cependant, après avoir absorbé très récemment les remarquables éléments présentés par Bendersky et relu Beaty, j'ai décidé de revisiter le volume d'Oliver, et de voir ce que j'en pensais à la deuxième lecture.

Bendersky ne fait aucune mention d'Oliver, ce qui est malheureux puisque toutes les accusations fallacieuses qu'il avait portées contre Ross et Beaty auraient été entièrement correctes si elles avaient été portées contre Oliver. Contrairement à la plupart des gens de droite, à l'époque ou aujourd'hui, Oliver était un militant athée, ayant des opinions cinglantes envers le christianisme, et il plaça plutôt le conflit racial au centre absolu de sa vision du monde, faisant de lui un exemple de soutien ouvert au [Darwinisme social](#), une opinion fréquente dans les premières années du XX^e siècle, mais depuis longtemps cachée sous le tapis. Une bonne indication de la dureté explicite des sentiments d'Oliver apparaît à la toute première page de sa préface, lorsqu'il ridiculise l'inefficacité totale des conservateurs dans la lutte contre « *la situation existante, qui résulte de l'invasion de leur pays par des hordes d'étrangers qui sont, par nécessité biologique, leurs ennemis raciaux* ». Ce genre de

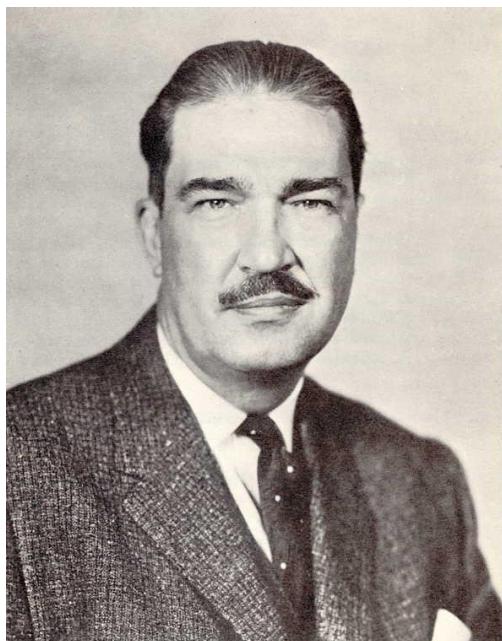


FIGURE 4.1 – Revilo P. Oliver

déclaration aurait été inimaginable chez Beaty, qui mettait l'accent sur la charité chrétienne et la bonne volonté.

Plus de la moitié du texte assez long est constituée d'articles parus en 1955-1966 dans *National Review*, *American Opinion* (le magazine de Birch) et *Modern Age*, généralement des critiques de livres. La plupart des sujets ne sont guère d'un grand intérêt actuel et discutent des conflits internes de la Rome antique, ou peut-être fournissent les vues d'Oliver sur Spengler, Toynbee, John Dewey, ou l'histoire haïtienne ; mais ces éléments établissent certainement l'ampleur intellectuelle impressionnante de l'auteur. Selon l'intro-

duction du livre, Oliver connaissait onze langues, y compris le sanskrit, et je peux bien créder cette affirmation.

Comme mentionné, Oliver méprisait particulièrement le christianisme et les prédicteurs chrétiens, et il consacra une partie substantielle du reste du livre à les ridiculiser ainsi que leurs doctrines, déployant souvent sa grande érudition mêlée d'invectives grossières, et écrivant généralement dans un style malicieux, plutôt drôle. Bien que cela ne m'intéresse pas beaucoup, je pense que ceux qui partagent les réticences religieuses d'Oliver pourraient trouver ses remarques plutôt amusantes.

Toutefois, le tiers environ du volume restant est axé sur des questions factuelles et politiques, une grande partie de la documentation étant très importante. Selon la dernière page de couverture, Oliver avait passé la Seconde Guerre mondiale comme directeur d'un groupe de recherche secret au ministère de la Guerre, à la tête d'un département qui a fini par atteindre la taille de 175 personnes, et a été cité par la suite pour ses services gouvernementaux exceptionnels. Ses déclarations se présentent certainement comme étant extrêmement bien informées sur « *l'histoire cachée* » de cette guerre, et il n'a absolument rien dit de ses opinions. La combinaison de sa solide formation universitaire, de son point de vue personnel et de son franc-parler extrême ferait de lui une source unique et précieuse sur toutes ces questions.

Mais cette valeur est tempérée par sa crédibilité, mise en doute par sa rhétorique souvent sauvage. Alors que je considérerais le livre de Beaty comme assez fiable, du moins par rapport aux meilleures informations disponibles à l'époque, et que je pourrais placer *The International Jew* d'Henry Ford dans la même catégorie, j'aurais tendance à être beaucoup plus prudent avant d'accepter les affirmations d'Oliver, surtout étant donné les émotions fortes qu'il a exprimées. Outre ses nombreux articles réimprimés, le reste du livre a été écrit alors qu'il avait soixante-dix ans, et il a exprimé à plusieurs reprises son désespoir politique concernant ses nombreuses années d'échec total dans divers projets politiques à droite. Il a dé-

claré qu'il avait perdu tout espoir de restaurer un jour l'Amérique contrôlée par les Aryens en 1939 et qu'il prévoyait plutôt le déclin inévitable de notre pays, aux côtés de celui du reste de la civilisation occidentale. De plus, bon nombre des événements qu'il raconte se sont produits trois ou quatre décennies plus tôt, et même dans les meilleures des circonstances, ses souvenirs auraient pu être un peu brouillés.

Cela dit, en relisant Oliver, j'ai été frappé de constater à quel point sa description de l'implication de l'Amérique dans les deux guerres mondiales semblait tout à fait conforme au récit de Beaty ou à celui de nombreux autres journalistes et historiens très respectés de l'époque, tels que ceux qui avaient contribué à *Perpetual War for Perpetual Peace*. J'avais découvert ces éléments quelques années après avoir lu le livre d'Oliver, et cela renforçait grandement sa crédibilité.

Mais contrairement à ces autres écrivains, Oliver a souvent présenté les mêmes faits de base de façon extrêmement dramatique. Par exemple, il a dénoncé la stratégie de bombardement aérien de 1940 de Churchill comme le crime de guerre le plus monstrueux :

La Grande-Bretagne, en violation de toute l'éthique de la guerre civilisée qui avait jusque-là été respectée par notre race, et en violation traîtresse des engagements diplomatiques solennellement assumés sur les « villes ouvertes », avait secrètement bombardé intensivement de telles villes ouvertes en Allemagne dans le but affirmé de tuer suffisamment d'hommes et de femmes désarmés et sans défense pour forcer le gouvernement allemand à répliquer et à bombarder les villes britanniques et à tuer ainsi suffisamment d'hommes, de femmes et d'enfants britanniques sans défense pour susciter chez les Anglais l'enthousiasme pour la guerre folle dans laquelle leur gouvernement les avait engagés.

Il est impossible d'imaginer un acte gouvernemental plus

vil et plus dépravé que d'inventer la mort et la souffrance pour son propre peuple - pour les citoyens mêmes qu'il exhortait à la « loyauté » - et je soupçonne qu'un acte de trahison aussi infâme et sauvage aurait rendu malade même Genghis Khan ou Hulagu ou Tamerlan, barbares orientaux universellement décriés pour leur folie sanguinaire. L'histoire, si je me souviens bien, n'indique pas qu'ils aient jamais massacré leurs propres femmes et enfants pour faciliter la propagande mensongère [...] En 1944, les membres du renseignement militaire britannique ont tenu pour acquis qu'après la guerre, Sir Arthur Harris serait pendu ou tué pour haute trahison contre le peuple britannique...

Au moment où j'ai lu ces mots pour la première fois, ma connaissance de la Seconde Guerre mondiale se limitait surtout à des parties de mes vieux manuels d'histoire *pour les nuls* dont je me souvenais à moitié, et j'étais naturellement assez sceptique devant les accusations étonnantes d'Oliver. Mais au cours des années suivantes, j'ai découvert que les circonstances étaient exactement comme Oliver l'avait prétendu, un historien aussi remarquable que David Irving ayant pleinement documenté les preuves. Ainsi, bien que l'on puisse remettre en question la caractérisation exceptionnellement dure d'Oliver ou sa rhétorique enflammée, les faits qu'il présente ne semblent pas faire l'objet d'un débat sérieux.

Sa discussion sur l'entrée de l'Amérique dans la guerre est tout aussi vénémente. Il souligne que ses collègues du ministère de la Guerre avaient complètement cassé les codes japonais les plus sûrs, donnant à notre gouvernement une connaissance complète de tous les plans japonais :

Le message le plus exaltant jamais lu par les services de renseignements militaires américains fut peut-être celui envoyé par le gouvernement japonais à leur ambassadeur à Berlin (si je me souviens bien), l'exhortant à ne

pas hésiter à communiquer certaines informations par télégramme et lui assurant qu'« aucun esprit humain » ne pouvait déchiffrer des messages qui avaient été encodés sur la [Machine pourpre](#). Cette assurance justifiait la gaieté qu'elle provoquait...

Cependant, comme beaucoup d'autres l'ont prétendu, Oliver affirme que Roosevelt a alors délibérément autorisé [laissez faire, NdT] l'attaque de Pearl Harbor et n'a pas averti les commandants militaires locaux, qu'il a ensuite fait paraître en cour martiale pour leur négligence :

Tout le monde sait maintenant, bien sûr, que le message adressé à l'ambassadeur du Japon à Washington, l'avertissant que le Japon était sur le point d'attaquer les États-Unis, a été lu par les services du renseignement militaire peu de temps après que l'ambassadeur lui-même l'eut reçu, et que la couverture frénétique, impliquant certains mensonges sur des détails, visait, non à préserver ce secret, mais à protéger les traîtres à Washington qui se sont employés, assez longtemps pour que l'attaque ait lieu, à assurer que cette dernière serait une réussite, entraînant la perte maximale en vies américaines et la destruction des navires américains.

De nombreux historiens semblent avoir établi que Roosevelt a fait tout son possible pour provoquer une guerre contre le Japon. Mais Oliver ajoute un détail fascinant que je n'ai jamais vu mentionné ailleurs :

En janvier 1941, presque onze mois avant Pearl Harbor, les préparatifs commencèrent à Washington lorsque Franklin D. Roosevelt convoqua l'ambassadeur du Portugal aux États-Unis et, lui enjoignant de garder le plus grand secret, lui demanda d'informer le premier ministre Salazar que le Portugal ne devait se soucier ni de la sécurité du Timor ni de ses autres biens dans

le sud-est asiatique ; les États-Unis, a-t-il dit, avaient décidé d'écraser le Japon pour toujours en attendant que ses forces militaires et ses voies de communication soient suffisamment étendues, puis en lançant soudainement une guerre totale par des attaques massives auxquelles le Japon n'était pas, et ne pouvait être, prêt à résister. Comme prévu, l'ambassadeur du Portugal a communiqué la bonne nouvelle au chef de son gouvernement, en utilisant sa méthode de communication la plus sûre, un code chiffré que les Portugais imaginaient sans doute « incassable », mais que Roosevelt savait bien avoir été compromis par les Japonais, qui lisent actuellement tous les messages envoyés par radio. La déclaration, ostensiblement confiée dans le « secret le plus strict » à l'ambassadeur du Portugal, était, bien entendu, destinée au gouvernement japonais et, en fait, il est devenu certain que le tour avait réussi lorsque le contenu du message de l'ambassadeur du Portugal à Salazar est rapidement apparu dans un message japonais chiffré par la Machine pourpre. Roosevelt n'a plus eu qu'à attendre que le Japon agisse sur la base des informations « secrètes » qui lui furent ainsi données sur les plans américains, et qu'il ordonne des mouvements navals et des négociations diplomatiques qui sembleraient confirmer les intentions américaines aux Japonais.

Le fait que je viens de mentionner est vraiment le secret ultime de Pearl Harbor, et semble avoir été inconnu de l'amiral Theobald quand il a écrit son célèbre livre sur le sujet.

Oliver note que Roosevelt avait longtemps cherché à faire participer l'Amérique à la grande guerre européenne dont il avait orchestré le déclenchement, mais qu'il avait été bloqué par un sentiment national anti-guerre écrasant. Sa décision de provoquer une

attaque japonaise comme « *porte dérobée* » à la guerre n'a été prise qu'après que toutes ses provocations militaires contre l'Allemagne aient échoué à obtenir un résultat similaire :

Son premier plan a été défait par la prudence du gouvernement allemand. Tandis qu'il geignait contre le mal provoqué par l'agression contre les Américains blancs qu'il méprisait et détestait, Roosevelt utilisa la marine américaine pour commettre d'innombrables actes d'agression furtifs et traîtres contre l'Allemagne dans une guerre secrète et non déclarée, cachée au peuple américain, espérant qu'un jour, une piraterie si massive exaspérerait tellement les Allemands que ceux-ci déclareraient la guerre aux États-Unis, dont on pourrait alors gaspiller les ressources et les hommes pour punir ceux qui tentent de garder un pays souverain. Ces actes odieux de criminel de guerre étaient connus, bien sûr, des officiers et des hommes de la Marine qui exécutaient les ordres de leur commandant en chef, et étaient couramment discutés dans les cercles informés, mais, pour autant que je sache, ils ont d'abord, et que beaucoup plus tard, été relatés par Patrick Abbazia dans Mr. Roosevelt's Navy : the Private War of the U.S. Atlantic Fleet, 1939-1942, publié par la Naval Institute Press à Annapolis en 1975.

... Bien que les actes de piraterie scandaleuse de la marine américaine en haute mer aient été dissimulés avec succès à la majorité du peuple américain avant Pearl Harbor, ils étaient, bien sûr, bien connus des Japonais, et expliquent en partie le succès de Roosevelt à les tromper avec ses « confidences » à l'ambassadeur du Portugal ... ils supposaient que lorsque Roosevelt serait prêt à les attaquer, son pouvoir sur la presse américaine et les communications lui permettrait de simuler une attaque qu'ils n'avaient pas faite en réalité. Le succès de

cette tromperie a bien sûr été démontré en décembre 1941, lorsqu'ils ont fait un effort désespéré pour éviter le coup traître qu'ils craignaient.

Une fois que l'Amérique fut ainsi entrée en guerre, Oliver se concentra ensuite sur la manière horrible dont les Alliés l'ont menée, utilisant le bombardement aérien pour massacrer délibérément la population civile de l'Allemagne :

Tant les Britanniques que les Américains ont toujours prétendu être humains et ont condamné haut et fort les effusions de sang inutiles, les massacres de masse et le plaisir sadique d'infliger de la douleur ... en 1945, ces prétentions pouvaient encore être crédibles sans aucun doute, et cela signifiait qu'ils seraient frappés de remords pour un acte de sauvagerie sans précédent dans l'histoire de notre race et sans précédent dans les archives de toutes les races. Le bombardement de la ville non fortifiée de Dresden, au moment opportun pour assurer une mort atroce d'un maximum de femmes et d'enfants blancs, a été décrit avec précision par David Irving dans The Destruction of Dresden (Londres, 1963), mais l'essentiel de cette atrocité répugnante fut connu peu après son exécution. Certes, il est vrai qu'un tel acte aurait pu être ordonné par Hulagu, le célèbre Mongol qui a eu le plaisir d'ordonner l'extermination de la population de toutes les villes qui ne lui ont pas ouvert leurs portes - et de certaines qui l'ont fait - afin que les têtes coupées des habitants puissent être empilées en pyramides, monuments périsposables mais impressionnants pour sa gloire. Les Américains et les Britanniques, cependant, se considèrent plus civilisés que Hulagu et moins sadiques.

Il condamne aussi sévèrement la nature très brutale de l'occupation américaine de l'Allemagne qui a suivi la fin de la guerre :

...avec l'invasion américaine du territoire allemand ont commencé les innombrables atrocités contre sa population civile — les atrocités contre les prisonniers ont commencé encore plus tôt — qui ont valu à notre peuple la réputation des hordes d'Attila. Les outrages étaient innombrables et, pour autant que je sache, personne n'a même essayé de dresser une liste des incidents typiques de viol et de torture, de mutilation et de meurtre. La plupart des atrocités innommables, il est vrai, ont été commises par des sauvages et des Juifs en uniforme américain, mais beaucoup, il faut bien l'avouer, ont été perpétrées par des Américains, des voyous de notre propre société ou des hommes normaux fous de haine. Toutes les armées victorieuses, il est vrai, contiennent des éléments qui veulent outrager les vaincus, et peu de commandants dans les guerres « démocratiques » peuvent maintenir la discipline serrée qui a fait des armées de Wellington les merveilles de l'Europe ou la discipline qui a généralement caractérisé les armées allemandes dans les deux guerres mondiales ; ce qui nous fait honte, c'est que les atrocités ont été encouragées par notre commandant suprême en Europe, dont les ordres, probablement donnés quand il n'était pas ivre ou occupé avec ses prostituées, ont rendu difficile ou dangereux pour les généraux américains responsables d'observer ce qui avait été les règles civilisées de la guerre. Presque tous les soldats américains en Allemagne avaient été témoins du traitement barbare des vaincus, des citoyens de l'une des plus grandes nations de la civilisation occidentale et de nos propres parents, et — malgré les efforts pour les inciter à la haine inhumaine par la propagande juive — beaucoup de nos soldats ont été témoins de tels actes de violence avec pitié et honte. L'effet cumulatif de leurs rapports à leur retour dans leur propre

pays aurait dû être important. Il n'est pas nécessaire de multiplier les exemples, dont certains se trouvent dans Advance to Barbarism de F.J.P. Veale (Londres, 1953).

Et il suggère que les tribunaux de Nuremberg ont apporté la honte éternelle sur son propre pays :

J'ai été, bien sûr, profondément choqué par les meurtres odieux de Nuremberg qui ont fait honte au peuple américain. Les sauvages et les barbares orientaux tuent normalement, avec ou sans torture, les ennemis qu'ils ont vaincus, mais ils ne sombrent pas si bas dans l'échelle de l'humanité en accomplissant la farce obscène de tenir des procès de parodie de justice avant de les tuer. Les Américains, étant donné leur pouvoir absolu, en assument la responsabilité et leur culpabilité ne peut être transférée à leurs supposés alliés. Si les Américains, je dis, avaient simplement massacré les généraux allemands, ils pourraient prétendre ne pas être moralement pire que les Apaches, les Balubas et autres primitifs. Les peuples civilisés épargnent la vie des vaincus, montrant à leurs chefs une considération respectueuse, et les instincts les plus profonds de notre race exigent une courtoisie chevaleresque envers les braves adversaires que la fortune de la guerre a mis en notre pouvoir.

Punir les guerriers qui, contre toute adversité, ont combattu pour leur pays avec un courage et une détermination qui ont suscité l'émerveillement du monde, et les tuer délibérément parce qu'ils n'étaient pas des lâches et des traîtres, parce qu'ils n'ont pas trahi leur nation - voilà un acte d'infamie dont nous avons longtemps cru notre race incapable. Et pour accroître l'infamie de notre acte, nous les avons stigmatisés comme « criminels de guerre », ce qu'ils n'étaient certainement pas, car si cette expression a un sens, elle s'applique aux

traîtres qui impliquent sciemment leurs nations dans une guerre visant à infliger la perte, la souffrance et la mort à leur propre peuple, qui sont ainsi forcés de lutter pour leur propre défaite effective - traîtres tels Churchill, Roosevelt et leurs complices blancs. Et pour ajouter une ultime obscénité au crime sadique, des « procès » ont été organisés pour condamner les vaincus selon des « lois » inventées à cette fin, et sur la base de faux témoignages extorqués aux prisonniers de guerre par la torture...

...La responsabilité morale de ces crimes diaboliques incombe donc à nos propres criminels de guerre et, dans la pratique, les nations portent toujours la responsabilité des actes des individus qu'elles ont, même par erreur, placés au pouvoir. Nous ne pouvons pas raisonnablement blâmer Dzhugashvili, alias Staline : il n'était pas un criminel de guerre, car il a agi, logiquement et sans pitié, pour accroître le pouvoir et le territoire de l'Empire soviétique, et il a été l'architecte du régime qui a transformé une populace dégradée et barbare en ce qui est maintenant la plus grande puissance militaire sur terre, quels que fussent ses mobiles personnels.

Les mémoires d'Oliver ont été publiés par une minuscule maison de presse londonienne dans une reliure en papier bon marché, n'avaient même pas d'index et n'avaient guère de chance d'atteindre un public important. Cela, ainsi que les preuves internes de ses paroles, me porte à croire qu'il a été très sincère dans ses déclarations, du moins en ce qui concerne toutes ces sortes de questions historiques et politiques. Et compte tenu de ces croyances, il ne faut pas s'étonner de la rhétorique enflammée qu'il dirige contre les cibles de sa colère, en particulier Roosevelt, qu'il qualifie à plusieurs reprises de « *grand criminel de guerre* ».

La sincérité n'est évidemment pas une garantie d'exactitude.

Mais l'examen approfondi des lettres privées et des mémoires personnels de Bendersky révèle qu'une grande partie de nos officiers du renseignement militaire et de nos généraux de haut rang semblaient partager de près l'opinion d'Oliver sur Roosevelt, dont la mort a provoqué une « *exultation* » et une « *joie farouche* » dans leur cercle social. Enfin, l'un d'eux a écrit : « *Cet homme maléfique est mort !* »

De plus, bien que les paroles d'Oliver soient aussi vives que celles de Beaty sont mesurées, les affirmations factuelles des deux auteurs sont assez similaires en ce qui concerne la Seconde Guerre mondiale, de sorte que tous les généraux de haut rang qui ont soutenu avec enthousiasme le best-seller de Beaty en 1951 peuvent être considérés comme apportant un soutien implicite à Oliver.

Pensez aussi aux journaux personnels et aux conversions rapportées du général George S. Patton, l'un de nos commandants de campagne les plus renommés. Ils révèlent que peu après la fin des combats, il s'est indigné d'avoir été totalement trompé au sujet des circonstances du conflit et qu'il avait l'intention de retourner aux États-Unis, de démissionner de sa charge militaire et d'entreprendre une tournée nationale pour présenter au peuple américain les faits réels sur la guerre. Au lieu de cela, il est mort dans un accident de voiture très suspect la veille de son départ prévu, et il existe de très nombreuses preuves qu'il a été assassiné par l'OSS américain.

La discussion d'Oliver sur la Seconde Guerre mondiale offre une rhétorique remarquablement vivante et quelques détails intrigants, mais son analyse de base n'est pas si différente de celle de Beaty ou de nombreux autres auteurs. De plus, Beaty avait un point de vue plus haut placé pendant le conflit, tandis que son livre a été publié quelques années seulement après la fin des combats et a également été beaucoup plus largement approuvé et distribué. Ainsi, bien que la candeur extrême d'Oliver puisse ajouter beaucoup de couleur à notre image historique, je pense que ses mémoires sont probablement plus utiles pour leurs autres éléments, comme sa compréhen-

sion unique des origines de la *National Review* et de la *John Birch Society*, deux des principales organisations de droite établies dans les années 1950.

Oliver commence son livre en décrivant son départ de Washington DC et du service gouvernemental en temps de guerre à l'automne 1945, tout à fait convaincu que l'horrible trahison nationale dont il avait été témoin à la tête du gouvernement américain allait bientôt susciter « une réaction d'indignation nationale qui allait devenir une véritable furie ». Comme il le dit :

Cette réaction, je m'y attendais, se produirait automatiquement, et ma seule préoccupation était le bien-être de quelques amis qui s'étaient innocemment et en toute ignorance battus pour la guerre avant que l'indicible monstre de la Maison-Blanche ne parvienne à convaincre les Japonais de détruire la flotte américaine à Pearl Harbor. Je me demandais si un plaidoyer d'ignorance les sauverait des représailles que j'avais prévues !

Il a passé la décennie suivante entièrement engagé dans ses études classiques et à établir une carrière académique, tout en notant certains des premiers signes encourageants du soulèvement politique qu'il s'attendait pleinement à voir :

En 1949, le membre du Congrès Rankin présenta un projet de loi qui reconnaîtrait comme subversive et hors-la-loi la « Anti- »Defamation League of B'nai B'rith, la formidable organisation des cow-boys juifs qui chevauchent leur bétail américain... Dans les deux chambres des représentants et les comités du Sénat ont commencé des enquêtes sur la trahison cachée et la subversion étrangère... Puis le sénateur McCarthy entreprit une enquête plus approfondie, qui semblait ouvrir une fuite visible dans la vaste digue de tromperie érigée par nos ennemis, et il était facile de supposer que le petit jet d'eau qui jaillissait à travers cette fuite se développerait jus-

qu'à ce que le barrage se brise et libère une irrésistible crue.

Toutefois, en 1954, il a reconnu que la destruction politique de McCarthy était proche et que les forces opposées qu'il méprisait tant avaient pris le dessus. Il a été confronté à la décision cruciale de s'impliquer ou non dans la politique et, dans l'affirmative, quelle forme cela pourrait prendre.

Un de ses amis, un professeur de droite de Yale du nom de Wilmoore Kendall, a fait valoir qu'un facteur crucial dans la domination juive de la vie publique américaine était leur contrôle sur des revues d'opinion influentes telles que *The Nation* et *The New Republic*, et que le recours le plus efficace pourrait consister à lancer une publication concurrente. Pour ce faire, il avait recruté un étudiant qu'il appréciait, du nom de William F. Buckley Jr, qui pouvait puiser dans les ressources financières de son père riche, connu depuis longtemps dans certains milieux pour son parrainage discret de diverses publications anti-juives et « *son opinion privée radicale sur la perversion des étrangers dans notre vie nationale* ».

Quelques années plus tôt, le célèbre mensuel littéraire de H.L. Mencken, *The American Mercury*, avait connu des temps difficiles et avait été acheté par l'un des hommes les plus riches d'Amérique, Russell Maguire, qui espérait l'utiliser en partie comme véhicule pour ses sentiments anti-juifs extrêmement forts. En effet, l'un des cadres supérieurs de Maguire pendant quelques années fut George Lincoln Rockwell, mieux connu pour avoir plus tard fondé le Parti nazi américain. Mais, selon Oliver, les énormes pressions concertées exercées par les intérêts juifs sur les kiosques à journaux et les imprimeurs avaient causé de grandes difficultés à ce magazine, qui allaient finalement forcer Maguire à abandonner l'effort et à vendre le magazine.

Kendall et Oliver espéraient que le nouvel effort de Buckley pourrait réussir là où celui de Maguire avait échoué, peut-être en évitant toute mention directe des questions juives et en se concen-

trant plutôt sur les menaces des communistes, socialistes et libéraux, qui étaient des cibles beaucoup moins risquées à attaquer. Buckley avait déjà acquis une certaine expérience journalistique en travaillant au *Mercury* pendant quelques années, de sorte qu'il était probablement bien conscient de l'environnement politique difficile auquel il pourrait être confronté.

Bien que L. Brent Bozell, un autre de ses jeunes protégés de Yale, travaillera également avec Buckley sur la nouvelle entreprise, Kendall a dit à Oliver qu'il n'avait pas réussi à trouver un seul professeur d'université prêt à risquer son nom comme contributeur. Cela a incité Oliver à relever le défi avec une telle détermination que plus de ses œuvres ont paru dans la *National Review* au cours des années 1950 que presque tout autre écrivain, même avant Kendall lui-même. Apparemment, Oliver avait déjà été ami avec Buckley, ayant participé à la fête de mariage de ce dernier en 1950.

Mais du point de vue d'Oliver, le projet s'est avéré un échec lamentable. Contre tous les conseils, Buckley fonda son magazine en tant qu'entreprise à but lucratif, faisant circuler un prospectus, vendant des actions et des débentures, et promettant à ses bailleurs de fonds un excellent rendement financier. Au lieu de cela, comme tout autre magazine politique, il a toujours perdu de l'argent et a rapidement été contraint de solliciter des dons, ce qui a grandement irrité ses investisseurs initiaux.

Une autre préoccupation était que juste avant le lancement, un couple d'anciens communistes juifs qui dirigeaient alors un magazine conservateur existant a eu vent de la nouvelle publication et a proposé de trahir leur employeur et de faire venir tous leurs abonnés existants s'ils se voyaient confier des rôles de direction. Bien qu'ils aient été dûment amenés à bord, leur coup d'État planifié de leur ancienne publication *The Freeman* a échoué, et aucune prime promise d'abonnés n'est apparue. Avec le recul, Oliver s'est mis à se méfier profondément de ces développements et de la façon dont la publication s'était si rapidement détournée de sa mission prévue. Il écrit :

...ce n'est que longtemps après que le professeur Kendall eut été exclu de l'organisation et que j'eus rompu mes liens avec celle-ci que j'ai perçu que chaque fois qu'une revue potentiellement influente était fondée, elle recevait l'aide de juifs « conservateurs » de talent, qui sont chargés de surveiller les enfants aryens et de veiller à ce qu'ils ne jouent qu'à des jeux approuvés.

Oliver a également souligné le grave dilemme auquel sont confrontés le magazine et toutes les autres organisations destinées à combattre l'influence des Juifs et des communistes. Pour des raisons évidentes, ils se sont presque invariablement centrés sur un fort soutien au christianisme. Mais Oliver était un athée militant qui détestait la foi religieuse et croyait donc qu'une telle approche alienait inévitablement « *le très grand nombre d'hommes instruits qui... étaient repoussés par l'hypocrisie, l'obscurantisme et les ambitions féroces du clergé* ». Ainsi, les mouvements anticomunistes chrétiens ont souvent eu tendance à produire une forte réaction de sympathie pour le communisme dans les cercles d'élite.

Les petites publications idéologiques sont connues pour leurs intrigues amères et leurs disputes colériques, et je n'ai fait aucun effort pour comparer la brève esquisse d'Oliver de la création de *National Review* avec d'autres récits, qui fourniraient certainement des perspectives très différentes. Mais ces faits de base me semblent vrais.

En 1958, Oliver s'était établi comme l'un des principaux contributeurs de la *National Review*, et il a été contacté par un riche homme d'affaires du Massachusetts nommé Robert Welch, qui avait été l'un des premiers investisseurs du magazine mais qui était très déçu par son inefficacité politique, et les deux hommes ont correspondu et sont progressivement devenus très amis. Welch s'est dit préoccupé par le fait que la publication se concentrat principalement sur la frivilité et les tentatives pseudo-littéraires, alors qu'elle minimisait ou ignorait de plus en plus le rôle conspirateur

des étrangers juifs qui avaient acquis un tel degré de contrôle sur le pays. Les deux hommes finirent par se rencontrer et, selon Oliver, ils semblaient tout à fait d'accord sur le sort de l'Amérique, dont ils discutèrent en toute franchise.

Vers la fin de la même année, Welch décrivit ses plans pour reprendre le contrôle du pays par la création d'une organisation nationale semi-secrète d'individus patriotiques, principalement issus des classes moyennes supérieures et des hommes d'affaires prospères, qui devint par la suite la *John Birch Society*. Avec sa structure et sa stratégie inspirées par le Parti communiste, il devait être étroitement organisé en cellules locales individuelles, dont les membres établiraient alors un réseau d'organisations de façade pour des projets politiques particuliers, toutes apparemment sans lien les unes avec les autres mais en réalité sous leur influence dominante. Des directives secrètes seraient transmises de bouche à oreille à chaque cellule local par l'intermédiaire de coordinateurs envoyés du siège central de Welch, un système également calqué sur la stricte discipline hiérarchique des mouvements communistes.

Welch a dévoilé sa proposition en privé à un petit groupe de cofondateurs potentiels, qui, à l'exception d'Oliver, étaient tous de riches hommes d'affaires. Il a admis candidement son propre athéisme et a expliqué que le christianisme n'aurait aucun rôle dans le projet, ce qui lui coûta quelques soutiens potentiels ; mais une douzaine d'entre eux s'engagèrent, notamment [Fred Koch](#), le père fondateur des Industries Koch. Un accent minimal devait être mis sur les questions juives, en partie pour éviter d'attirer l'attention des médias et en partie dans l'espoir qu'un schisme croissant entre juifs sionistes et non sionistes pourrait affaiblir leur puissant adversaire, ou si le premier prenait le dessus, peut-être aider à assurer le déplacement de tous les juifs au Moyen Orient.

Au fur et à mesure que le projet avançait, un magazine mensuel appelé *American Opinion* a été lancé et Oliver a pris la responsabilité d'une grande partie de chaque numéro. Compte tenu de son importance universitaire et politique, il est également devenu l'un

des principaux conférenciers de l'organisme dans des lieux publics et un visiteur influent de plusieurs de ses sections locales.

Bien qu'Oliver soit resté une figure de proue de l'organisation jusqu'en 1966, il a conclu plus tard que les graves erreurs de Welch avaient condamné le projet à l'échec en quelques années seulement après sa création. Très tôt, un journaliste juif avait obtenu une copie de certains des écrits secrets et controversés de Welch et leur révélation publique avait paniqué l'un des plus éminents dirigeants de Birch, produisant bientôt un scandale médiatique majeur. Welch a hésité à plusieurs reprises entre défendre et nier son manuscrit secret, forçant ses associés à prendre des positions contradictoires, et rendant l'ensemble de la direction à la fois malhonnête et ridicule, une tendance qui devait se répéter dans les années à venir.

Selon Oliver, près de quatre-vingts mille hommes et femmes se sont enrôlés dans l'organisation au cours de la première décennie, mais il craignait que leurs efforts énergiques et leur engagement ne soient entièrement gaspillés, ne produisant rien de valeur. Au fil des ans, l'inefficacité de l'organisation devint de plus en plus évidente, tandis que le contrôle autocratique de Welch bloquait tout changement nécessaire de l'intérieur puisque son conseil exécutif fonctionnait simplement comme une feuille de vigne impuissante. Bien qu'Oliver restait convaincu que Welch avait été sincère lorsqu'il avait commencé l'effort, l'accumulation de tant de faux pas inutiles l'a finalement amené à soupçonner un sabotage délibéré. Il prétendait que son enquête minutieuse avait révélé que les problèmes financiers de l'organisation avaient forcé Welch à se tourner en désespoir de cause vers des donateurs juifs de l'extérieur, qui devinrent alors ses seigneurs secrets, ce qui l'avait conduit à rompre avec beaucoup de rancœur avec l'organisation en 1966 et à la dénoncer comme une fraude. Bien que je n'aie pas les moyens faciles de vérifier la plupart des affirmations d'Oliver, son histoire ne me semble guère invraisemblable.

Oliver soulève également un point important au sujet du grave dilemme engendré par la stratégie de Welch. L'un des objectifs

centraux de l'organisation était de combattre l'influence juive organisée en Amérique, mais toute mention des Juifs était interdite, de sorte que le terme officiellement utilisé pour désigner leurs ennemis subversifs était le « *complot communiste international* ». Oliver a admis que l'usage de cette expression omniprésente était devenu « *lourde* » et « *monotone* », et en effet elle ou ses variantes apparaissent avec une régularité remarquable dans les articles tirés du magazine Birch.

Selon Oliver, l'intention était de permettre aux membres de tirer leurs propres conclusions logiques sur qui était vraiment derrière la « *conspiration* » à laquelle ils s'opposaient tout en permettant à l'organisation elle-même de maintenir un déni plausible. Mais le résultat fut un échec total, les organisations juives comprenant parfaitement le jeu, tandis que des individus intelligents conclurent rapidement que l'organisation de Birch était soit malhonnête, soit délirante, ce qui n'est pas une déduction déraisonnable. À titre d'exemple de cette situation, le regretté journaliste d'investigation Michael Collins Piper en 2005 a raconté l'histoire de l'*« adhésion d'une minute* » à la *John Birch Society* qu'il avait embrassée à l'âge de 16 ans. En fait, à la fin des années 1960, toute expression publique d'antisémitisme par des membres de Birch devenait un motif d'expulsion immédiate, une situation plutôt ironique pour une organisation fondée à l'origine une décennie plus tôt avec des buts antisémites déclarés.

Après sa rupture de 1966 avec Welch, Oliver réduisit considérablement son écriture politique, qui n'est plus apparu désormais que dans des cénacles beaucoup plus petits et plus extrêmes que le magazine Birch. Son premier livre ne contient que quelques passages de ce genre, mais le second, publié dans un magazine britannique de droite en 1980, présente un certain intérêt.

Comme on pouvait s'y attendre, Oliver avait toujours été particulièrement cinglant à l'égard du prétendu *Holocauste juif*, et au tout début de son livre, il expose ses propres vues avec une force typique :

Les Américains ... hurlaient d'indignation devant la pré-tendue extermination par les Allemands de quelques millions de Juifs, dont beaucoup avaient profité de l'occasion pour se glisser aux États-Unis, et ...on aurait pu supposer en 1945 que lorsque le canular, conçu pour encourager le bétail qui était expédié depuis l'Europe, aurait été exposé, même les Américains se seraient indignés d'avoir été si complètement embobinés.

L'exposition rapide de l'escroquerie sanglante semblait inévitable, d'autant plus que les agents de l'OSS, communément connus dans les milieux militaires sous le nom d'Office of Soviet Stooges², qui avaient été envoyés pour conquérir l'Allemagne afin d'y installer des chambres à gaz pour prêter une crédibilité au canular, avaient été si paresseux et insensibles qu'ils n'avaient envoyé que des images de bains douche, ce qui était tellement absurde que pour éviter tout ridicule elles ont dû être supprimées. Personne n'aurait pu croire en 1945 que le mensonge serait utilisé pour extorquer trente milliards de dollars aux Allemands sans défense et qu'il serait enfoncé dans l'esprit des enfants allemands par des « éducateurs » américains grossiers - ou que les hommes civilisés devraient attendre 1950 pour que Paul Rassinier, qui avait lui-même été prisonnier dans un camp de concentration allemand, puisse contester le fameux mensonge ou 1976 pour que le professeur Arthur Butz démentit en détail et de manière exhaustive l'imposture venimeuse de la crédulité aryenne.

Le canular du XX^e siècle - Les arguments contre l'extermination présumée des Juifs d'Europe
ARTHUR R. BUTZ - 1976/2015 - 225 000 MOTS

2. Bureau des larbins soviétiques, NdT

Dans son article réédité, Oliver a abordé ce même sujet de manière beaucoup plus approfondie et dans le contexte de ses implications théoriques plus larges. Après avoir raconté divers exemples de fraudes et de camouflages historiques, à commencer par la lettre peut-être falsifiée du jeune Pline, il s'est étonné que l'histoire de l'Holocauste continue à être largement acceptée, malgré l'existence de centaines de milliers de témoins directs du contraire. Il a suggéré qu'une situation scientifique aussi étonnante doit nous forcer à réévaluer nos hypothèses sur la nature des méthodes de preuve en historiographie.

Le rejet péremptoire par Oliver du récit standard de l'Holocauste m'a amené à examiner de plus près le traitement du même sujet dans le livre de Bendersky, et j'ai remarqué quelque chose de très étrange. Comme nous l'avons vu plus haut, ses recherches exhaustives dans les dossiers officiels et les archives personnelles ont permis d'établir de façon concluante qu'au cours de la Seconde Guerre mondiale, une fraction très considérable de tous nos officiers du renseignement militaire et de nos généraux supérieurs étaient farouchement hostiles aux organisations juives et avaient également des convictions qui seraient considérées comme totalement délirantes de nos jours. La spécialité académique de l'auteur est l'étude de l'Holocauste, il n'est donc pas surprenant que son plus long chapitre ait porté sur ce sujet particulier, portant le titre « *Les officiers et l'Holocauste, 1940-1945* ». Mais un examen attentif du contenu soulève des questions troublantes.

Sur plus de soixante pages, Bendersky fournit des centaines de citations directes, provenant pour la plupart des mêmes officiers qui font l'objet du reste de son livre. Mais après avoir lu attentivement le chapitre deux fois, je n'ai pas pu trouver une seule de ces déclarations faisant référence au massacre massif des Juifs qui constitue ce que nous appelons communément l'Holocauste, ni à aucun de ses éléments centraux, comme l'existence des camps de la mort ou des chambres à gaz.

Le chapitre de quarante pages qui suit se concentre sur le sort

des « *survivants* » juifs dans l'Europe d'après-guerre, et le même silence total s'applique. Bendersky est dégoûté par les sentiments cruels exprimés par ces militaires américains à l'égard des anciens détenus juifs des camps, et il les cite souvent en les qualifiant de voleurs, de menteurs et de criminels ; mais les officiers semblent étrangement ignorer que ces âmes malheureuses avaient à peine échappé à une campagne organisée de destruction massive qui avait si récemment tué la grande majorité de leurs semblables. De nombreuses déclarations et citations concernant l'extermination des Juifs sont fournies, mais toutes proviennent de divers militants et organisations juifs, alors que tous les officiers militaires eux-mêmes ne font que garder le silence.

Les dix années de recherches dans les archives de Bendersky ont mis au jour des lettres personnelles et des mémoires d'officiers militaires écrites des décennies après la fin de la guerre, et dans ces deux chapitres, il cite librement ces documents inestimables, y compris parfois des remarques privées de la fin des années 1970, longtemps après que l'Holocauste fut devenu un sujet majeur dans la vie publique américaine. Pourtant, aucune déclaration de tristesse, de regret ou d'horreur n'est fournie. Ainsi, un éminent historien de l'Holocauste passe une décennie à faire des recherches dans un livre sur les opinions privées de nos officiers militaires sur les Juifs et les sujets juifs, mais les cent pages qu'il consacre à l'Holocauste et à ses conséquences immédiates ne contiennent pas une seule citation directement pertinente de ces individus, ce qui est simplement étonnant. Un gouffre béant semble exister au centre de son long volume historique, ou en d'autres termes, « *un chien hurlant nous assourdissant de son silence* ».

Je ne suis pas un chercheur archiviste et je n'ai aucun intérêt à examiner les dizaines de milliers de pages de documents sources qui se trouvent dans des douzaines de dépôts d'archives à travers le pays et que Bendersky a examinés avec tant de diligence pendant la production de son important livre. Peut-être durant toute leur activité de guerre et pendant les décennies qui suivirent, pas un seul

des quelque cent officiers militaires importants qui ont fait l'objet de son enquête n'a jamais abordé le sujet de l'Holocauste ou du massacre des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. Mais je pense qu'il y a une autre possibilité.

Comme nous l'avons déjà mentionné, Beaty a passé ses années de guerre à examiner attentivement chaque jour la somme totale de toutes les informations reçues des services de renseignement, puis à produire un résumé officiel qui sera distribué à la Maison-Blanche et à nos autres hauts dirigeants. Et dans son livre de 1951, publié quelques années seulement après la fin des combats, il a rejeté l'Holocauste présumé comme une concoction ridicule du temps de guerre par des propagandistes juifs et communistes malhonnêtes, sans fondement dans la réalité. Peu de temps après, le livre de Beaty a été entièrement endossé et promu par plusieurs de nos principaux généraux de la Seconde Guerre mondiale, y compris ceux qui ont fait l'objet des recherches d'archive de Bendersky. Et bien que l'ADL et diverses autres organisations juives aient violemment dénoncé Beaty, rien n'indique qu'elles aient jamais contesté son « *négationnisme* » absolument explicite.

Je soupçonne que Bendersky a progressivement découvert qu'un tel « *déni de l'Holocauste* » était remarquablement courant dans les journaux privés de bon nombre de ses officiers du renseignement militaire et de ses généraux supérieurs, ce qui lui posait un grave dilemme. Si seulement une ou deux de ces personnes avaient exprimé de tels sentiments, leurs déclarations choquantes pourraient être citées comme preuve supplémentaire de leur antisémitisme délirant. Mais qu'en est-il si une grande majorité de ces officiers - qui possédaient certainement la meilleure connaissance de la réalité de la Seconde Guerre mondiale - avaient des convictions privées très semblables à celles exprimées publiquement par leurs anciens collègues Beaty et Oliver ? Dans une telle situation, Bendersky a peut-être décidé que certaines portes fermées devaient rester dans cet état et a entièrement éludé le sujet.

A l'âge de 89 ans, Richard Lynn est sûrement le « *grand vieil*

homme » de la recherche sur le QI, et en 2002, lui et son co-auteur Tatu Vanhanen ont publié leur ouvrage fondateur *IQ and the Wealth of Nations*. Leur volume soutenait fortement que la capacité mentale mesurée par des tests standardisés es facteurs héréditaires et génétiques, et pendant près de deux décennies, les résultats de leurs recherches ont constitué un pilier central du mouvement autour du QI qu'ils ont inspiré pendant longtemps. Mais comme je l'ai fait valoir dans un [article important](#) il y a plusieurs années, la quantité massive de preuves qu'ils ont présentées démontre en fait la conclusion exactement opposée :

Nous sommes maintenant confrontés à un mystère sans doute plus grand que celui du QI lui-même. Étant donné les puissantes munitions que Lynn et Vanhanen ont fournies à ceux qui s'opposent à leur propre « forte hypothèse autour du QI », nous devons nous demander pourquoi cela n'a jamais attiré l'attention de l'un ou l'autre des camps en guerre dans ce conflit sans fin et amer autour du QI, malgré leur connaissance présumée du travail des deux éminents chercheurs. En fait, je dirais que les 300 pages annoncées par Lynn et Vanhanen constituaient un but personnel de fin de partie contre leur côté déterministe du QI, mais qu'aucune des équipes idéologiques concurrentes ne l'a jamais remarqué.

Le fait que des chercheurs aveuglés par l'idéologie produisent parfois des recherches qui constituent *un but personnel de fin de partie* peut être beaucoup plus courant que ce à quoi la plupart d'entre nous pourraient s'attendre. Janet Mertz et ses coauteurs féministes zélées ont consacré énormément de temps et d'efforts pour établir de façon concluante que dans presque tous les pays du monde, peu importe la culture, la région et la langue, le groupe des élèves les plus performants en mathématiques a presque toujours été composé d'environ 95 % de garçons et seulement 5 % de filles, un résultat

qui semble miner profondément leur hypothèse que les hommes et les femmes ont une compétence égale en mathématiques.

De même, dix ans de recherches archivistiques exhaustives de Joseph Bendersky ont produit un volume qui semble démolir complètement notre récit conventionnel de l'activisme politique juif en Europe et en Amérique entre les deux guerres mondiales. De plus, lorsqu'on y réfléchit attentivement, je pense que son texte constitue un poignard visant avec une précision mortelle directement au cœur de notre récit conventionnel de l'Holocauste, son propre domaine d'étude pour la vie et un pilier central du cadre idéologique actuel de l'Ouest.

Au cours des deux dernières années, les pressions de l'ADL et d'autres organisations juives militantes ont incité *Amazon* à interdire tous les livres qui remettent en question l'Holocauste ou d'autres croyances profondément ancrées dans un judaïsme organisé. La plupart de ces œuvres purgées sont assez obscures, et beaucoup sont d'une qualité indifférente. En général, leur impact public a été sévèrement diminué par les associations idéologiques réelles ou perçues de leurs auteurs.

Pendant ce temps, pendant près de vingt ans, un livre d'une importance historique absolument dévastatrice s'est trouvé sur les étagères *d'Amazon*, librement disponible à la vente et portant des commentaires brillants de couverture de la part d'érudits réputés, mais *Amazon* n'en a vendu presque aucun exemplaire, alors que c'est un obus massif et non explosé que presque personne ne semble avoir correctement reconnu. Je suggère aux lecteurs intéressés d'acheter leurs exemplaires de l'excellent opus de Benersky avant que des mesures ne soient prises pour le jeter définitivement dans le trou de la mémoire.

Chapitre 5

Le général Patton s'est-il fait assassiner ?

Ce chapitre constitue une retranscription de l'article [Le général Patton s'est-il fait assassiner?](#)

Par [Ron Unz](#) – Le 22 août 2016 – Source [Unz Review](#)

Pendant la longue période de la Guerre froide, nombre de Russes, fatigués des mensonges et des omissions de leurs organes de presse, écoutaient la radio occidentale pour saisir quelques parcelles de vérité. De nos jours, les Américains disposent d'internet, qui leur apporte une opportunité assez semblable : cliquer sur un site web étranger et découvrir des articles importants, ayant échappé pour une raison ou une autre à l'attention de leurs propres journalistes. Chose ironique, une part importante de cette couverture par des médias alternatifs est disponible dans les journaux anglais les plus éminents et les plus respectables, mis sous presse par le plus proche de nos alliés de toute l'histoire.

Par exemple, il y a trois ou quatre ans, j'ai remarqué un lien sur l'un des sites internet libertaires de premier plan, qui laissait

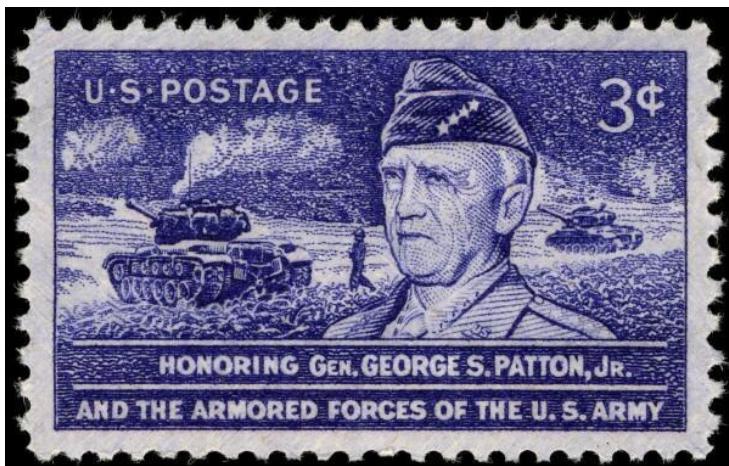


FIGURE 5.1 – Timbre étasunien à l'effigie du général Patton

à penser que [George S. Patton](#), l'un des commandants militaires les plus réputés de la Seconde guerre mondiale, s'était fait assassiner par ordre du gouvernement étasunien. N'étant pas moi-même très enclin à porter vers le conspirationnisme et l'alarmisme, cette affirmation sinistre m'apparut tout à fait bizarre, mais je décidais de suivre le lien et de me payer une tranche de folie, de celles que l'on ne trouve que dans les tréfonds de l'Internet. Mais voilà, la source de l'information était [un long article du Sunday Telegraph](#) britannique, l'un des journaux les plus réputés au monde, qui présentait un nouveau livre, publié après une décennie de recherche et d'interviews, et écrit par un journaliste américain expérimenté et spécialisé en affaires militaires.

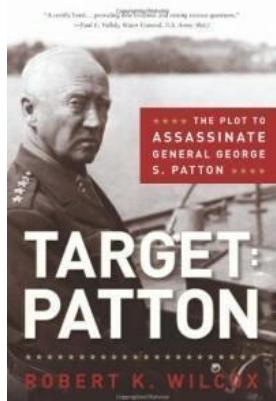
Le livre ainsi que l'article étaient parus en 2008, et je n'avais jamais lu le premier mot de cette affaire dans aucun journal américain de quelque importance. La description qu'en faisait l'article semblait très factuelle et détaillée. J'en vins à consulter quelques

universitaires de premier plan parmi mes connaissances, disposant de connaissances en histoire et en science politique. Aucun d'eux n'avait jamais entendu parler de cette théorie, et ils se montrèrent aussi surpris que je pouvais l'être par les éléments dont je disposais, et par le fait que des révélations aussi remarquables aient pu ne recevoir aucun écho dans notre propre pays, qui est comme chacun sait la terre des médias les plus libres et les plus friands de scandale du monde entier.

La curiosité commençant à prendre le pas sur moi, je commandai donc le livre pour 8 dollars sur amazon.com.

de page. Les nombreuses années passées par l'auteur sur ce projet ont eu leur effet sur le contenu, qui intègre de nombreuses interviews personnelles, ainsi que l'analyse soigneuse d'une quantité considérable de sources primaires et secondaires. J'ai rarement été amené à consulter un travail de journalisme aussi complet et détaillé, et l'on comprend que l'auteur y ait porté un tel soin au vu de la nature explosive des accusations qu'il porte. Mais son travail n'a jamais eu l'opportunité d'être proposé aux lecteurs des médias dominants américains. À titre personnel, j'ai trouvé les preuves de l'assassinat de Patton tout à fait convaincantes, pour ne pas dire accablantes. Tout lecteur curieux peut, en investissant la modique somme de 2.93 dollars hors frais de port, commander ce livre et en juger par lui-même.

Wilcox lui-même fut tout aussi frappé de stupeur que n'importe qui quand il tomba pour la première fois sur ces faits surprenants, mais les preuves qui s'étaient sous ses yeux le convainquirent d'investir des années de son temps pour mener une recherche sur



cette théorie, afin d'en publier les résultats. Et il en a découvert des vertes et des pas mûres.

Au cours des derniers mois de sa vie, Patton se montrait de plus en plus critique envers le gouvernement étasunien, de sa conduite de la Seconde guerre mondiale, et de sa politique à l'égard des Soviétiques. Il projetait de démissionner après son retour aux États-Unis, et de commencer une grande tournée publique pour dénoncer la gouvernance politique étasunienne ; de la part d'un héros de guerre de sa stature, ces dénonciations auraient sans doute eu un impact très important. L'accident de voiture qui lui coûta la vie se produisit la veille du jour où il devait revenir au pays, et il venait, par deux fois, d'échapper de peu à la mort dans des circonstances très suspectes.

Le livre comprend des interviews en personne avec l'assassin, qui confesse de lui-même avoir été mandaté par le gouvernement – il était à l'époque attaché aux services de renseignement de l'OSS, l'ancêtre de la CIA de l'époque. Cet agent disposait déjà au moment des faits d'une longue carrière documentée, très précisément dans ce type d'activité, tant *pendant la guerre* qu'au cours des décennies qui suivirent. On pense qu'il a travaillé comme *indépendant* à l'international, et s'est occupé de *nettoyer* des cibles humaines pour la CIA et pour divers autres employeurs. Arrivant à la fin de sa vie, il développa une forme de rancœur envers les bureaucrates du gouvernement étasunien, s'estimant maltraité par eux ; et la culpabilité qu'il put également ressentir d'avoir été le responsable de la mort d'un des plus grands héros militaires des USA contribua également à sa décision de *déballer* ce qu'il savait, avec à l'appui un journal personnel assez conséquent. De nombreuses interviews avec des personnes liées aux circonstances de la mort de Patton semblent avoir également étayé la théorie.

L'assassin rapporte que William Donovan, dirigeant de l'OSS, avait ordonné l'assassinat de Patton parce que ce dernier était *parti en vrille*, et devenait une menace importante envers les intérêts nationaux étasuniens. Dans le même temps, un agent de terrain mi-

litaire affecté au contre-espionnage avait commencé à recevoir des remontées crédibles établissant qu'un assassinat de Patton était dans les cartons, et avait essayé d'en avertir sa hiérarchie, Donovan y compris ; non seulement ses avertissements furent-ils ignorés, mais il fut menacé à plusieurs reprises, et même arrêté. Il apparaît clairement que les ordres de Donovan provenaient d'au-dessus, ou bien de la Maison Blanche, ou bien d'ailleurs.

Les motivations de l'assassinat peuvent avoir eu des origines intérieures aux USA, ou étrangères. Au cours des vingt dernières années, des chercheurs comme John Earl Haynes et Harvey Klehr ont démontré avec brio l'influence considérable qu'avait établi un vaste réseau d'espions communistes dans les branches les plus élevées du gouvernement étasunien. Et Wilcox lui-même documente avec soin l'infiltration subie par l'OSS elle-même de la part d'éléments hauts placés du NKVD soviétique, ainsi que le fait qu'au cours de cette même période, les deux agences de renseignements se trouvaient dans une situation ambiguë de quasi-partenariat : Donovan se montrait particulièrement soucieux de s'accorder les bonnes grâces politiques des éléments pro-soviétiques hauts placés dans le gouvernement étasunien.

Et Patton, un anti-communiste zélé, présentait des vues différentes, et plaidait pour une attaque militaire immédiate contre les armées affaiblies de l'Union Soviétique. On peut facilement comprendre comment Staline et les dirigeants américains de son orbite auraient pu décider que supprimer physiquement Patton constituait une priorité absolue.

Au moment de sa mort, Patton était le plus haut officier de l'armée des USA en Europe, et la nouvelle de son décès devient bien entendu une information de premier plan dans le monde entier. Plusieurs rapports officiels furent produits quant aux circonstances exactes de l'accident de circulation très bizarre en question, mais aucun de ces rapports n'existe plus dans les archives du gouvernement étasunien. J'ai du mal à imaginer une explication non sinistre à ces disparitions.

Ces quelques modestes paragraphes vous exposent une toute petite portion de l'imposant travail documentaire et de l'analyse méticuleuse que Wilcox a menés pendant dix ans pour construire ce livre impressionnant. Bien sûr, de nombreuses questions attendent une réponse, et il est impossible d'apporter des preuves absolues soixante-dix ans après les faits. Mais pour ce qui me concerne, la probabilité d'un assassinat est écrasante, et implique presque certainement des dirigeants américains de premier plan.

Je tiens également de source sûre que la communauté du renseignement des USA fait l'objet depuis plusieurs années d'une croyance répandue, voulant que Patton ait été éliminé par le gouvernement étasunien pour des raisons politiques, ce qui n'est pas du tout surprenant dans ces cercles. L'assassin présumé avait fait confession de sa culpabilité il y a plusieurs dizaines d'années déjà, devant des journalistes, lors d'une réunion-repas de l'OSS à Washington DC, assis à la même table que William Colby, son ami et collègue de longue date et ancien directeur de la CIA. Malgré le fait que les articles de presse locale qui s'en étaient suivis aient été totalement ignorés des médias nationaux, il n'y a pas à s'étonner que l'information ait infusé dans la communauté du renseignement.

Peut-être quelque chercheur expérimenté, sur la base d'une perspective différente, pourrait-il investir du temps et du travail pour réfuter le solide dossier établi par Wilcox, mais pour l'instant personne ne s'y est mis. Imaginons pour la forme que les preuves de cette théorie ne soient finalement pas si éclatantes qu'elles le semblent, et ne permettent d'estimer la possibilité que cette histoire soit vraie qu'à une possibilité raisonnable, disons 25%. J'estime pour ma part que s'il existe même une faible possibilité que l'un des généraux les plus admirés des USA, opérant dans l'Europe d'après guerre, ait pu être assassiné pour des raisons politiques par le propre gouvernement des États-Unis, le scandale qui devrait éclater serait l'un des plus grands de toute l'histoire moderne des USA.

Le livre a été écrit par un auteur réputé, et publié par une mai-

son d'édition bien établie, quoique assez conservatrice. Malgré cela, il n'a fait l'objet daucun relais de la part daucune publication nationale importante aux USA, conservatrice ou libérale, et n'a donné lieu à aucune enquête. Seul un journal britannique de premier plan a repris les éléments ignorés par les journalistes américains.

Il est probable qu'un livre qui aurait traité en miroir des éléments historiques solides expliquant le décès soudain de quelque général russe ou chinois de premier plan, au tournant de la Seconde guerre mondiale, aurait facilement fait son chemin jusqu'aux premières pages du *New York Times*, et sans doute jusqu'à la section hebdomadaire des fiches de lectures proposées par le journal [*weekly Book Review, NdT*]. On aurait peut-être même assisté à une couverture médiatique considérable si la victime avait été un général de premier plan de l'État du Guatemala, dont le nom aurait pourtant jusque-là été totalement inconnu du grand public américain. Mais ces mêmes allégations, sur la disparition de l'un des dirigeants militaires les plus célèbres et les plus admirés dans années 1940 n'ont pas soulevé l'intérêt des grands journalistes américains.

À nouveau, il y a bien deux sujets à distinguer. Que j'aie raison ou non de croire que l'assassinat de Patton est étayé de preuves accablantes est sans aucun doute possible de débat. Mais il est irréfutable que les médias étasuniens sont totalement passés à côté de ces révélations.

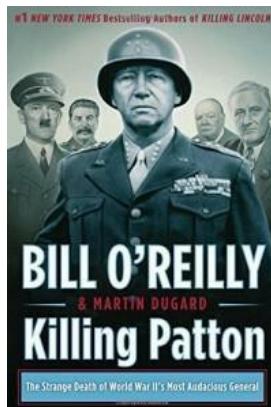
Comme je le disais au début, j'étais tombé sur cette histoire fascinante il y a quelques années, et je n'avais pas eu le temps alors de publier un article. Mais quand j'ai décidé de revenir sur le sujet, j'ai relu le livre pour me rafraîchir la mémoire, et l'ai trouvé encore plus convaincant qu'en première lecture. Huit années après sa première publication, je ne pus trouver aucune couverture presse de la part de nos grands journaux craintifs, mais au vu de la croissance immense du journalisme flottant sur internet, je me demandai si les informations avaient pu être relayées ailleurs.

En faisant usage de mon moteur de recherche préféré, je n'ai pas trouvé grand chose. À quelques reprises, au fil des années, Wilcox

avait pu s'exprimer ci et là, comme dans le *New York Post* en 2010 et dans le *American Thinker webzine* en 2012, ce dernier faisant mention d'un nouveau témoin d'importance qui avait finalement décidé de sortir du bois. Mais outre cela, son livre remarquable semble s'être enfoncé dans l'oubli.

D'un autre côté, d'autres auteurs ont récemment commencé à tirer parti de ses recherches, en rhabillant le récit sous une forme ayant plus de chances de s'attirer les faveurs de l'establishment américain et des médias qu'il contrôle.

avec Martin Dugard. Le titre de l'ouvrage apparaît comme un défi envers la thèse officielle de l'accident de voiture, et je fus prompt à ouvrir le livre, mais je fus rapidement et sévèrement déçu. La présentation qu'on y trouve est bien mince, et on y trouve à peine 10% des éléments d'analyse de Wilcox, les 90% restants étant gonflés d'un résumé historique très conventionnel du front de l'Ouest de la fin de la Seconde guerre mondiale, description comprise des camps de concentration nazis, bien peu de tout ceci ayant la moindre connexion avec Patton. La seule partie intéressante de l'ouvrage semble reprendre les recherches publiées par Wilcox, et cette relation est totalement masquée par l'absence de toute note de bas de page. On ne trouve qu'une seule indication, dans une brève phrase en fin d'ouvrage, citant le livre de Wilcox comme résumé très utile des *théories du complot*. Non sans raison, Wilcox semble s'être irrité du peu de cas et de crédit dont il a fait l'objet. Le livre simpliste d'O'Reilly s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires, avec un titre proclamant l'assassinat de Patton. Mais la couverture presse qui s'ensuivit fut maigre et largement négative, s'employant à critiquer une soi-disant



indulgence pour les *théories du complot*. *Media Matters* a résumé la réaction par ces mots : « *les historiens déchirent le nouveau livre d'O'Reilly sur Patton* », et au vu du manque total de documentation apporté par O'Reilly, le gros de cette critique apparaît plutôt justifié. Ainsi, les médias ont totalement fait abstraction d'un livre très bien documenté et très étayé, et ont préféré attaquer et ridiculiser un autre livre très faible sur le même sujet : cette double approche constitue un moyen efficace d'obscurer la vérité.

Les faiseurs d'opinions américains ont tendance à s'appuyer sur nos journaux nationaux principaux pour comprendre le monde, et la seule couverture que j'ai pu trouver dans ces journaux du best-seller d'O'Reilly fut un article d'opinion *plutôt bizarre* Richard Cohen, un journaliste du *Washington Post*. Cohen ne semble pas s'intéresser outre mesure à la question de l'assassinat de Patton, mais condamne sévèrement O'Reilly pour n'avoir pas consacré assez de pages au soi-disant anti-sémitisme de Patton. En fait, il alla presque jusqu'à induire que certaines des notes retrouvées dans les journaux intimes de Patton étaient assez méchantes envers les Juifs pour que les américains n'aient à se soucier de savoir si notre général le plus gradé en Europe ait été assassiné par son propre gouvernement, ou par qui que ce soit d'autre. La mentalité de nos médias principaux est vraiment devenue *très étrange* de nos jours, et nous vivons dans le monde qu'ils créent pour nous.

Dernièrement, le succès du livre d'O'Reilly et la reprise de la Guerre froide avec la Russie peuvent avoir amené à la production d'un nouveau documentaire s'intéressant au dossier de l'assassinat de Patton, mais en reconstruisant les faits de manière déformée. Les recherches menées par Wilcox avait démontré que des dirigeants américains de premier plan avait organisé l'assassinat de Patton, même si cela était probablement en coordination avec les Soviétiques. Le livre d'O'Reilly relatait certains de ces faits, mais ses interviews dans les médias écartaient toute responsabilité américaine dans l'affaire, en déclarant abruptement que « *Staline a tué Patton* ». Et sur la base des articles de presse *que j'ai lus*, je me

demande si ce nouveau documentaire, réalisé semble-t-il sans le concours de Wilcox, ne va pas également ignorer les preuves importantes de l'implication directe du gouvernement des États-Unis, en faisant uniquement porter le chapeau à *ces salauds de Russes*.

<https://youtu.be/0nxrj-QKGTw>

En fin de compte, cette incident historique d'importance nous donne un moyen d'évaluer la crédibilité de certaines ressources reprises partout. Je n'ai eu de cesse d'insister auprès de mes interlocuteurs sur le fait que Wikipédia n'est de strictement aucun intérêt sur tout sujet un tant soit peu *controversé*. Au vu de l'immense stature historique du personnage de Patton, il n'est pas surprenant que sa fiche Wikipédia soit **extrêmement longue et détaillée** – elle s'étale sur 15 000 mots, et comprend presque 300 références et notes de bas de page. Mais cet étalage d'information ne contient pas **la plus minime indication** d'un quelconque possible soupçon autour des circonstances de sa mort. *Wiki-Pravda*, pourrait-on dire.

Chapitre 6

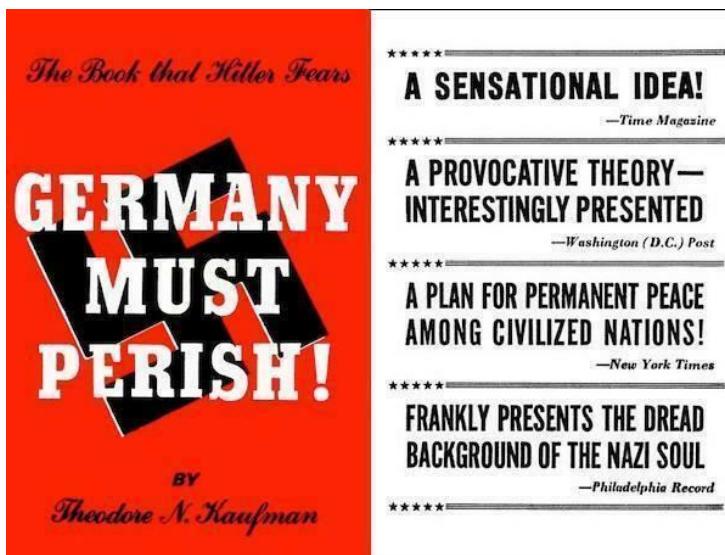
Après-guerre française, après-guerre allemande

Ce chapitre constitue une retranscription de l'article [Après-guerre française, après-guerre allemande](#)

Par [Ron Unz](#) – Le 9 juillet 2018 – Source [Unz.com](#)

Lors de mes années d'université, j'étais devenu un fervent joueur de wargames, fasciné par l'histoire militaire, en particulier celle de la Seconde guerre mondiale, le conflit le plus titanique qui ait jamais existé. Cependant, bien que j'aie beaucoup aimé lire les comptes rendus détaillés des batailles de cette guerre, en particulier sur le front de l'Est qui détermina en grande partie son issue, j'ai eu beaucoup moins d'intérêt pour l'histoire politique qui l'accompagnait, et me suis simplement appuyé sur les récits de mes manuels scolaires que je trouvais tout à fait fiables.

Ces sources semblaient d'autant plus fiables qu'elles cherchaient à peine à cacher certains des [aspects les plus atroces du conflit et de ses conséquences](#), tels que les brutalités notables subies par les traîtres pro-nazis après la libération de la France en 1944. Pierre



Laval, chef du gouvernement fantoche de Vichy et un bon nombre de ses compagnons furent jugés et exécutés pour trahison, et même le maréchal Pétain, célèbre héros français de la Première guerre mondiale qui, par orgueil, avait tristement prêté son nom au régime honni comme chef d'État, fut condamné à mort bien que sa vie eût finalement été épargnée. Des collaborateurs moins éminents souffrissent également. Mes manuels contenaient souvent des photos de centaines voire de milliers de femmes françaises ordinaires qui par peur, par amour, ou pour l'argent, était devenues intimes avec des soldats allemands pendant les quatre années d'occupation. En conséquence, on leur rasa le crâne et on les fit marcher dans les rues de leur ville à l'occasion de parades de la honte.

De tels excès sont évidemment tristes, mais les guerres et les libérations libèrent souvent une brutalité considérable, et ces spec-

tacles d'humiliation publique ne sont évidemment rien en comparaison de l'horrible effusion de sang des années de joug nazi. Par exemple, il y eut le cas notoire d'Oradour-sur-Glane, un village impliqué dans les activités de la Résistance, dans lequel des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants furent rassemblés dans une église ou d'autres bâtiments puis brûlés vifs. Pendant ce temps, un nombre considérable de Français, parmi d'autres, furent déportés en Allemagne comme ouvriers-esclaves, en violation totale de tous les principes juridiques, produisant un étrange parallèle avec le Goulag de Staline et soulignant la similitude de ces deux régimes totalitaires.

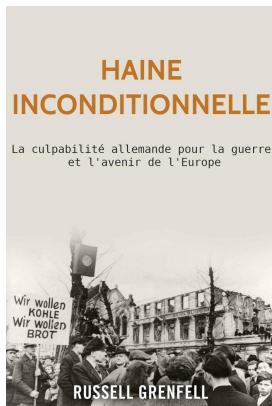
Finalement, des fêlures majeures apparurent dans cette image simpliste. J'ai déjà écrit sur [ma découverte de John T. Flynn](#), l'un des intellectuels publics libéraux les plus en vue des années 1930, qui fut ensuite exclu des médias grand public et finalement oublié pour ses opinions discordantes sur certaines questions litigieuses. Dès le début des années 1940, les livres de Flynn ne trouvèrent plus refuge que dans la Devin-Adair Company, une petite maison d'édition irlando-américaine basée à New York. D'une façon ou d'une autre, il y a peut-être six ou sept ans, j'ai pris connaissance d'un autre livre publié par cette même maison en 1953.

L'auteur de [Unconditional Hatred¹](#) était le capitaine Russell Grenfell, un officier de marine britannique qui s'était distingué au service pendant la Première guerre mondiale et qui, plus tard, aida à diriger le Collège d'état-major de la Marine royale, tout en publiant six livres de haut niveau sur la stratégie navale et en servant de correspondant naval du *Daily Telegraph*. Grenfell reconnaissait que de grandes quantités de mensonges accompagnent presque inévitablement toute guerre importante. Mais alors que plusieurs années s'étaient écoulées depuis la fin des hostilités, il s'inquiétait de plus en plus du fait que le poison persistant de cette propagande

1. Haine inconditionnelle, [ouvrage](#) également traduit par le Saker Franco-phone, NdT

du temps de guerre pourrait menacer la paix future de l'Europe si un antidote n'était pas rapidement largement appliqué.

Sa remarquable érudition historique et son ton mesuré brillent dans ce fascinant ouvrage, qui se concentre prioritairement sur les événements de la Seconde guerre mondiale, mais inclut de fréquentes digressions sur les guerres napoléoniennes, voire des conflits plus anciens. Un des plus intrigants aspects de sa présentation est qu'une grande partie de la propagande anti-allemande qu'il essaie de démystifier serait de nos jours perçue comme tellement absurde et ridicule qu'elle a en fait été presque entièrement oubliée, tandis qu'une grande partie de l'image extrêmement hostile que nous avons actuellement de l'Allemagne hitlérienne ne reçoit presque aucune mention, peut-être parce qu'elle n'avait pas encore été implantée, ou était alors considérée comme trop excentrique pour que quiconque la prenne au sérieux. Entre autres, il rapporte avec une désapprobation certaine que les principaux journaux britanniques avaient publié des articles à la une sur les horribles tortures infligées aux prisonniers allemands lors de procès pour crimes de guerre afin de les contraindre à toutes sortes de confessions douteuses. Certaines des remarques de Grenfell soulèvent des doutes sur divers aspects du tableau conventionnel de la politique d'occupation allemande. Il note de nombreuses histoires dans la presse britannique d'anciens « *ouvriers-esclaves* » français qui organisèrent après-guerre des retrouvailles amicales avec leurs anciens employeurs allemands. Il rappelle également qu'en 1940, ces mêmes journaux britanniques rapportaient le comportement absolument exemplaire des soldats allemands envers les civils français même si par la suite, des at-



taques terroristes par les forces clandestines communistes ayant provoqué des représailles, les relations empirèrent.

Plus important encore, il souligne que l'énorme campagne alliée de bombardements stratégiques contre les villes et l'industrie françaises tua un grand nombre de civils, probablement plus que ceux qui moururent entre les mains des Allemands, ce qui provoqua inévitablement une forte haine. En Normandie, lui-même et d'autres officiers britanniques furent avertis de rester très prudents envers les civils français qu'ils rencontraient de peur d'être l'objet d'attaques meurtrières.

Bien que le texte de Grenfell et son ton me frappent par leur recul et leur objectivité, d'autres le virent évidemment sous une lumière différente. La jaquette de l'édition Devin-Adair note qu'aucun éditeur britannique n'était disposé à accepter le manuscrit et quand le livre parut, aucun critique américain majeur n'évoqua son existence. De manière plus inquiétante encore, on a dit que Grenfell travaillait sur une suite quand il mourut soudainement de causes inconnues en 1954 à l'âge de 62 ans, comme l'explique sa [longue nécrologie](#) dans le *London Times*. Les droits d'auteur ayant expiré depuis longtemps, je suis heureux d'inclure cet important volume dans ma [collection de livres HTML](#) afin que ceux qui sont intéressés puissent facilement le lire et décider pour eux-mêmes.

Sur les questions françaises, Grenfell fournit plusieurs références extensives à un livre de 1952 intitulé [France : The Tragic Years, 1939-1947](#) par Sisley Huddleston², un auteur totalement inconnu pour moi, ce qui a stimulé ma curiosité. Une des utilités de mon système d'archivage de contenus est de fournir facilement le contexte approprié pour les écrivains oubliés depuis longtemps. Le [nombre d'occurrences](#) pour Huddleston dans *The Atlantic Monthly*, *The Nation*, et *The New Republic*, en plus de ses trente livres de niveau reconnu sur la France, semblent confirmer qu'il a été durant des décennies l'un des principaux spécialistes de la France pour les

2. [Cet ouvrage](#) a également été traduit par le Saker francophone, NdT

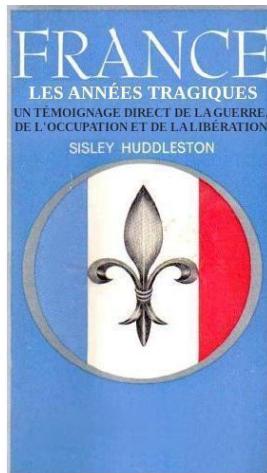
lecteurs américains et britanniques instruits. En effet, son entretien exclusif avec le Premier ministre britannique Lloyd George à la Conférence de la paix de Paris devint un scoop international. Comme beaucoup d'autres écrivains, après la Seconde guerre mondiale son éditeur américain devint par nécessité Devin-Adair, qui publia une édition posthume de son livre en 1955. Compte tenu de ses éminentes références journalistiques, le travail de Huddleston sur la période de Vichy fut chroniqué dans les périodiques américains, bien que de manière plutôt superficielle et dédaigneuse. J'en ai commandé une copie et je l'ai lue. Je ne peux pas attester de l'exactitude du compte rendu de 350 pages que Huddleston fait sur la France pendant les années de guerre et immédiatement après, mais en tant que journaliste reconnu pour ses compétences et observateur de longue date, témoin oculaire des événements qu'il décrit, écrivant à un moment où le récit historique officiel n'avait pas encore été plongé dans le béton, je pense que son point de vue devrait être pris très au sérieux. Le réseau personnel de Huddleston était certainement étendu et montait assez haut puisque l'ancien ambassadeur des États-Unis, William Bullitt, était l'un de ses plus vieux amis. Or, la présentation de Huddleston est radicalement différente de l'histoire conventionnelle que j'ai toujours entendue.

Évaluer la crédibilité d'une source si ancienne n'est pas facile, mais parfois un seul détail révélateur fournit un indice important. En relisant le livre de Huddleston, j'ai remarqué qu'il mentionnait avec désinvolture qu'au printemps 1940, les Français et les Britanniques étaient sur le point de lancer une attaque militaire contre la Russie soviétique, qu'ils considéraient comme l'allié crucial de l'Allemagne. Ils avaient planifié un assaut sur Bakou, visant à détruire les grands champs pétrolifères de Staline au Caucase par une campagne de bombardements stratégiques. Je n'avais jamais lu une seule mention de ce projet dans aucun de mes livres d'histoire de la Seconde guerre mondiale, et jusqu'à récemment, j'aurais rejeté l'histoire comme une rumeur absurde de cette époque, depuis longtemps démythifiée. Mais il y a quelques semaines à peine,

j'ai découvert dans *The National Interest* un article de 2015 qui confirmait l'exactitude de ces faits, plus de soixante-dix ans après qu'ils aient été effacés de tous nos récits historiques.

Comme Huddleston le décrit, l'armée française s'effondra en mai 1940, et le gouvernement désespéré contacta Pétain, alors octogénaire et considéré comme un grand héros de guerre, pour le rappeler de son affectation comme ambassadeur en Espagne. Bientôt, le président français lui demanda de former un nouveau gouvernement et d'organiser un armistice avec les Allemands victorieux. Cette proposition reçut un soutien quasi unanime de l'Assemblée nationale et du Sénat français, y compris le soutien de presque tous les parlementaires de gauche. Pétain obtint ce résultat, et un autre vote quasi unanime du parlement français l'autorisa alors à négocier un traité de paix complet avec l'Allemagne, ce qui plaça sans aucun doute ses actions politiques sur la base juridique la plus solide possible. À ce moment, presque tout le monde en Europe croyait que la guerre était terminée, et que la Grande-Bretagne ferait bientôt la paix.

Alors que le gouvernement français pleinement légitime de Pétain négociait avec l'Allemagne, un petit nombre de durs-à-cuire, dont le colonel Charles de Gaulle, désertèrent et s'enfuirent de l'autre côté de la Manche, déclarant qu'ils avaient l'intention de poursuivre la guerre indéfiniment. Mais dans un premier temps ils attirèrent peu de soutien et d'attention. Un aspect intéressant de la situation était que De Gaulle avait longtemps été l'un des principaux protégés de Pétain, et une fois que son influence politique commença à augmenter quelques années plus tard, on entendit sou-



vent des spéculations dépassionnées selon lesquelles lui et son ancien mentor avaient arrangé une « *division du travail* », au sein de laquelle le premier signait une paix officielle avec les Allemands pendant que le second partait organiser la résistance outre-mer dans l'attente d'opportunités.

Bien que le nouveau gouvernement de Pétain ait garanti que sa puissante marine ne serait jamais utilisée contre les Britanniques, Churchill ne prit aucun risque et lança rapidement une attaque contre la flotte de son ancien allié, dont les navires étaient déjà désarmés et amarrés sans danger dans le port de [Mers-el-Kébir](#), fit couler la plupart d'entre eux et tuer près de 2000 Français. Cet incident n'est pas sans ressemblance avec l'attaque japonaise contre Pearl Harbor qui eut lieu l'année suivante, et scandalisa les Français pour de nombreuses années.

Huddleston passe ensuite une grande partie du livre à discuter de la complexe politique française des années suivantes, car la guerre avait continué de façon inattendue, et la Russie ainsi que l'Amérique avaient rejoint la cause alliée, augmentant considérablement les chances de victoire contre l'Allemagne. Pendant cette période, les dirigeants politiques et militaires français procédèrent à un subtil arbitrage, en résistant aux demandes allemandes sur certains points et en les acceptant sur d'autres, tandis que le mouvement de résistance interne se développait, attaquait des soldats allemands et provoquait de sévères représailles allemandes. Étant donné mon manque d'expertise, je ne peux pas vraiment juger de l'exactitude de ce récit, mais il me semble tout à fait réaliste et plausible, bien que les spécialistes puissent sûrement y trouver des erreurs.

Cependant, les affirmations les plus remarquables du livre de Huddleston arrivent à la fin, quand il décrit ce qu'on a par la suite appelé « *la libération de la France* ». Elle eut lieu en 1944-45, quand les forces allemandes en retraite abandonnèrent le pays et se retranchèrent sur leurs propres frontières. Entre autres, il suggère que le nombre de Français revendiquant des titres de « *résistance* »

se multiplia par cent une fois que les Allemands furent partis et qu'il n'y avait plus de risque à adopter cette position.

Et c'est à ce moment-là que d'énormes bains de sang commencèrent sans attendre. Ce fut de loin la pire vague d'exécutions extra-judiciaires de toute l'histoire de France. La plupart des historiens s'accordent à dire qu'environ 20 000 personnes perdirent la vie pendant la célèbre période de « *Terreur* » de la Révolution française, et que peut-être 18 000 moururent pendant la répression brutale de la Commune de Paris en 1870-1871. Mais selon Huddleston, les dirigeants américains estimèrent qu'il y avait eu au moins 80 000 exécutions sommaires dans les premiers mois de la Libération. Le député socialiste, qui était ministre de l'Intérieur en mars 1945 et qui se trouvait le mieux informé³, affirma aux représentants de De Gaulle que 105 000 assassinats avaient eu lieu d'août 1944 à mars 1945, un chiffre largement repris dans le public à l'époque. Étant donné qu'une grande partie de la population française avait passé des années à se comporter d'une manière qui pourrait dorénavant être considérée comme « *collaborationniste* », un nombre énorme de personnes étaient exposées, et même, risquaient la mort. Elles cherchaient donc parfois à sauver leur propre vie en dénonçant leurs connaissances ou voisins. Les communistes clandestins avaient longtemps été un élément majeur de la Résistance, et beaucoup d'entre eux s'empressèrent de porter le fer contre leurs « *ennemis de classe* » détestés, tandis que de nombreuses personnes profitèrent de l'occasion pour régler des comptes privés. Un autre facteur était que beaucoup de communistes qui avaient combattu pendant la guerre civile espagnole, y compris des milliers de membres des Brigades internationales, avaient fui en France après leur défaite militaire en 1938. À ce moment, ils prirent souvent l'initiative de se venger contre les mêmes forces conservatrices qui les avaient précédemment vaincus dans leur propre pays.

Bien que Huddleston lui-même fût un journaliste international

3. Il s'agissait d'Adrien Tixier, NdT

âgé et reconnu, possédant des amis américains très haut placés, et qu'il eût rendu quelques menus services en faveur de la Résistance, lui et sa femme échappèrent de justesse à une exécution sommaire pendant cette période. Il propose une nombreuse collection d'histoires qu'il a entendues de victimes moins chanceuses que lui. Mais ce qui semble avoir été de loin le pire bain de sang sectaire de l'histoire de France a été tranquillement rebaptisé « *libération* » et presque entièrement retiré de notre mémoire historique, excepté le souvenir des têtes rasées de quelques femmes déshonorées. De nos jours Wikipedia distille l'essence congelée de notre Vérité officielle, et son article sur ces événements place seulement le nombre de morts à un dixième des chiffres cités par Huddleston, que je trouve une source beaucoup plus crédible.

Souvent, percer le premier trou dans un mur épais est le plus difficile. Une fois que j'ai été convaincu que toute ma connaissance de l'après-guerre française était entièrement fausse et dans une certaine mesure rétrograde, je suis naturellement devenu beaucoup plus réceptif à d'autres révélations. Si la France, membre de premier plan de la coalition victorieuse des Alliés, avait subi une orgie de terreur et de tueries révolutionnaires sans précédent, peut-être ma connaissance standardisée de l'histoire avait-elle également été rien moins que candide envers la description du destin de l'Allemagne vaincue. Certes, j'avais lu les horreurs infligées par les troupes russes, avec peut-être deux millions de femmes et de filles allemandes brutalement violées, et il y avait aussi une ou deux phrases sur l'expulsion de plusieurs millions d'Allemands ethniques des terres administrées par la Pologne, la Tchécoslovaquie, et d'autres pays d'Europe de l'Est, prêts à la vengeance après des années passées sous le terrible joug nazi. Il était également fait mention du très vindicatif [plan Morgenthau](#), heureusement presque immédiatement abandonné, et un point sur la renaissance économique allemande grâce à la générosité du plan Marshall américain. Mais j'ai commencé à me demander s'il n'y avait rien à ajouter à ce récit.

Je suis rapidement tombé sur des références à certains écrits de [Freda Utley](#), maintenant largement oubliée, mais qui fut dans les années 1940 et 1950 une journaliste et un auteur assez connu en Amérique, avec un contexte personnel intéressant. Anglaise née dans une famille liée à George Bernard Shaw et à la Fabian society, elle embrassa le communisme et en 1928 épousa un Juif soviétique servant la même idéologie. Le couple s'installa alors en Union soviétique pour aider à construire la Patrie de la révolution socialiste. Comme ce fut le cas avec tant de communistes étrangers, ils devinrent de plus en plus désillusionnés avec leur vie là-bas. Un jour de 1936, son mari fut arrêté à l'occasion d'une purge stalinienne, on ne devait plus jamais le revoir. Elle finit par fuir l'URSS avec son fils Jon et atteignit nos côtes en 1939. Près de soixante-dix ans plus tard, j'ai fait la connaissance de Jon Utley grâce à notre participation conjointe au magazine *The American Conservative*.

Compte tenu des expériences directes vécues par Utley pendant une décennie en URSS, ses vues sur le communisme soviétique étaient résolument négatives, très différentes de celles de la plupart des élites intellectuelles et journalistiques américaines. En conséquence, elle fut rapidement étiquetée comme « *anti-communiste* », et ses [nombreux livres et articles](#) qui suivirent au cours des deux décennies suivantes furent généralement relégués aux éditeurs spécialisés et considérés avec disgrâce par les médias grand public.

En 1948, elle passa plusieurs mois à voyager à travers l'Allemagne occupée, et l'année suivante publia ses expériences dans [The High Cost of Vengeance⁴](#), que j'ai trouvé éclairant. Contrairement à la grande majorité des autres journalistes américains, qui faisaient généralement de brèves visites lourdement chaperonnées, Freda Utley parlait effectivement allemand et connaissait bien le pays, qu'elle avait fréquemment visité au cours de l'époque de Weimar. Alors que le ton de Grenfell était très contraint et presque académique, sa propre écriture était beaucoup plus vénémente et

4. Le coût élevé de la vengeance, NdT

expressive, ce qui est peu surprenant en raison de son contact direct avec un sujet extrêmement douloureux. Son témoignage oculaire semble tout à fait crédible, et les renseignements factuels qu'elle fournit, étayés par de nombreux entretiens et des anecdotes, sont saisissants. Plus de trois ans après la fin des hostilités, Freda Utley découvrit un pays encore presque totalement en ruine, et une grande partie de la population forcée de chercher refuge dans des caves endommagées ou de partager de minuscules pièces dans des bâtiments fracassés. La population se considérait comme « *privée de droits* », souvent assujettie à un traitement arbitraire de la part des troupes d'occupation ou d'autres éléments privilégiés qui ne relevaient pas de la compétence juridique de la police régulière. Les Allemands, pour la plupart, étaient régulièrement délogés de leurs maisons, qui étaient utilisées pour loger les troupes américaines ou d'autres qui avaient acquis leurs faveurs, une situation qui fut notée avec une certaine indignation dans le journal posthume du Général Patton. Même à ce stade, un soldat étranger pouvait encore parfois voler tout ce qu'il voulait aux civils allemands et en cas de protestations, les conséquences risquaient d'être dangereuses. Freda Utley cite de façon éloquente un ancien soldat allemand qui avait servi en France dans le cadre de l'occupation. Il faisait remarquer que lui et ses camarades avaient opéré sous la discipline la plus stricte et qu'ils n'auraient jamais pu imaginer se comporter envers les civils français comme les troupes alliées traitaient alors les Allemands.

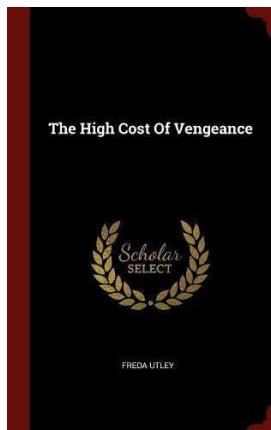
Certaines des paroles citées par Freda Utley sont assez étonnantes, mais semblent solidement fondées sur des sources fiables et intégralement confirmées ailleurs. Pendant les trois premières années de paix, la ration alimentaire quotidienne allouée à l'ensemble de la population civile allemande était d'environ 1 550 calories, à peu près la même que celle fournie aux détenus des camps de concentration allemands pendant la guerre, et elle chuta parfois beaucoup plus bas. Pendant le dur hiver 1946-47, toute la population de la Ruhr, centre industriel de l'Allemagne, ne reçut que des rations de famine de 700 à 800 calories par jour, et des niveaux

encore plus bas furent parfois atteints.

Influencée par une propagande officielle hostile, l'attitude courante du personnel allié à l'égard des Allemands ordinaires était certainement aussi dure que ce qu'affrontaient les autochtones vivant sous les régimes coloniaux européens. Freda Utley souligne à maintes reprises les parallèles remarquables avec ce qu'elle savait du traitement et de l'attitude des Occidentaux envers les Chinois pendant la majeure partie des années 1930, ou celui que les Britanniques avaient appliqué à leurs sujets coloniaux indiens. Des garçonnets allemands, sans chaussures, démunis et affamés, récupéraient avidement les balles dans les clubs de sport américains pour une maigre pitance. Aujourd'hui, on discute parfois pour savoir si, à la fin du XIX^e siècle, les villes américaines contenaient des panneaux indiquant « *Pas de service pour les Irlandais* », mais Freda Utley a vu avec certitude des panneaux indiquant « *Interdit aux chiens et aux Allemands* » devant de nombreux établissements fréquentés par le personnel allié.

Sur la foi de mes manuels d'histoire standard, j'avais toujours cru que le comportement des civils différait comme le jour de la nuit entre les troupes allemandes qui occupèrent la France de 1940 à 1944 et les troupes alliées qui occupèrent l'Allemagne à partir de 1945. Après avoir lu les articles détaillés de Freda Utley et d'autres sources contemporaines, je pense que mon opinion était absolument correcte, mais inversée.

Utley croyait que cette situation absolument désastreuse s'expliquait en partie par la politique délibérée du gouvernement américain. Bien que le plan Morgenthau, visant à éliminer la moitié de la



population allemande, eût été officiellement abandonné et remplacé par le plan Marshall qui devait favoriser une renaissance allemande, elle constata qu'on observait encore de nombreuses influences du premier. Même en 1948, d'énormes parts de la base industrielle allemande étaient encore démantelées et expédiées vers d'autres pays, tandis que subsistaient des restrictions très strictes sur la production et les exportations allemandes. En effet, le niveau de pauvreté, de misère et d'oppression qu'elle voyait partout semblait presque délibérément destiné à retourner les Allemands ordinaires contre l'Amérique et ses alliés occidentaux et ainsi, ouvrirait peut-être la porte aux sympathies communistes. De tels soupçons sont renforcés lorsque nous apprenons que ce système avait été conçu par Harry Dexter White, qui s'avéra plus tard être un agent soviétique.

Elle devient particulièrement cinglante au sujet de la perversion totale de toute notion fondamentale de justice humaine pendant le Tribunal de Nuremberg et divers autres procès liés aux crimes de guerre, un sujet auquel elle consacre deux chapitres complets. Ces procédures judiciaires firent preuve de la pire espèce de *deux poids, deux mesures*, car les juges alliés considéraient explicitement que leurs propres pays n'étaient pas liés par les mêmes conventions juridiques internationales qu'ils prétendaient appliquer aux accusés allemands. Ce qui est encore plus choquant, ce sont certaines des méthodes utilisées. Des juristes et des journalistes américains outrés révélèrent que d'horribles tortures, des menaces, du chantage et d'autres moyens tout à fait illégitimes étaient régulièrement utilisés pour obtenir des aveux ou des dénonciations. Cette situation suggère fortement qu'un très grand nombre de personnes condamnées et pendues étaient entièrement innocentes.

Son livre traite également des expulsions organisées d'Allemands de Silésie, du Sudetenland, de Prusse orientale et de diverses autres parties de l'Europe centrale et orientale où ils avaient vécu pacifiquement pendant des siècles. Le nombre total de ces expulsés est généralement estimé entre 13 et 15 millions. On donnait parfois aux familles dix minutes pour quitter les maisons où elles habi-

taient depuis un siècle ou plus, puis on les obligeait à marcher, parfois sur des centaines de kilomètres, vers une terre lointaine qu'elles n'avaient jamais vue, avec leurs seules possessions tenant dans leurs mains. Dans certains cas, tous les hommes survivants furent séparés et envoyés dans des camps de travail, et c'est pourquoi l'exode fut composé uniquement de femmes, d'enfants et de personnes très âgées. Selon toutes les estimations, au moins deux millions de personnes périrent en cours de route, à cause de la faim, de la maladie ou des risques divers.

Ces jours-ci, nous lisons de nombreuses et douloureuses discussions sur la fameuse « *Piste des larmes* » endurée par les Cherokees dans le lointain passé du début du XIX^e siècle, mais cet événement du XX^e siècle, assez semblable, fut presque mille fois plus grand. Malgré cet écart dans l'ampleur et une distance beaucoup plus grande dans le temps, je crois que le premier événement provoque mille fois plus la sensibilité les Américains ordinaires. Si tel est le cas, cela démontrerait que l'écrasant contrôle des médias peut facilement modifier la réalité perçue d'un facteur d'un million ou plus.

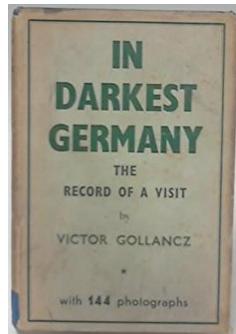
On peut penser que ce déplacement de populations a représenté le plus grand nettoyage ethnique de l'histoire du monde, et si l'Allemagne avait fait quelque chose d'à peu près similaire au cours de ses années de victoires et de conquêtes européennes, les scènes terribles d'un tel flot de réfugiés se traînant avec désespoir seraient sûrement devenues la pièce centrale de nombreux films des soixante-dix dernières années. Mais puisque rien de tel n'est arrivé, les scénaristes d'Hollywood ont perdu une incroyable opportunité.

The High Cost of Vengeance Freda Utley • 1949 • 125 000 mots

Le sombre tableau que peint Freda Utley est fortement corroboré par de nombreuses autres sources. En 1946, Victor Gollancz, important éditeur socialiste britannique d'origine juive, fit

une longue visite en Allemagne, et publia *In Darkest Germany*⁵ l'année suivante et raconta l'horreur ressentie face aux conditions qu'il y découvrit.

Ses affirmations sur la malnutrition, la maladie et la misère totale étaient étayées par plus d'une centaine de photographies effrayantes, et l'introduction à l'édition américaine fut rédigée par Robert M. Hutchins, Président de l'Université de Chicago et l'un de nos intellectuels publics les plus réputés de cette époque. Mais son petit volume semble avoir attiré relativement peu d'attention des grands médias américains, bien que son livre *Our Threatened Values*⁶, assez similaire, publié l'année précédente et basé sur des sources officielles en ait reçu un peu davantage. *Gruesome Harvest*⁷ de Ralph Franklin Keeling, également publié en 1947, rassemble utilement un grand nombre de déclarations officielles et d'articles de grands médias, qui dépeignent dans l'ensemble le même tableau des premières années de l'occupation alliée en l'Allemagne. Au cours des années 1970 et 1980, ce sujet pénible fut repris par Alfred M. de Zayas, titulaire d'un diplôme de droit de Harvard et d'un doctorat en histoire, qui mena une longue carrière en tant qu'éminent avocat international des droits de l'homme, affilié de longue date aux Nations Unies. Ses livres tels que *Nemesis at Potsdam, A Terrible Revenge*, et *The Wehrmacht War Crimes*, particulièrement axés sur le nettoyage ethnique massif des minorités allemandes, et basés sur de grandes quantités d'archives, reçurent de nombreux éloges et avis scientifiques dans de grandes revues universitaires.

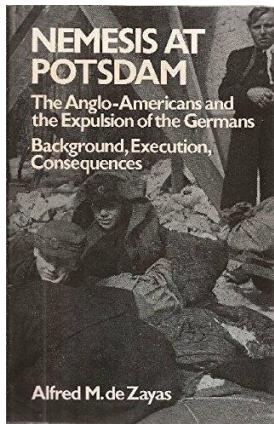


5. Dans les ténèbres de l'Allemagne, NdT

6. Nos Valeurs menacées, NdT

7. Horrible récolte, NdT

Ils se vendirent à des centaines de milliers d'exemplaires en Allemagne et dans d'autres régions d'Europe, mais ne semblent pas avoir pénétré la conscience de l'Amérique ou du reste du monde anglophone.



À la fin des années 80, ce débat historique brûlant prit une nouvelle tournure remarquable. Alors qu'en 1986, il s'était rendu en France pour préparer un livre sur un autre sujet, un écrivain canadien nommé James Bacque tomba sur des indices suggérant que l'un des plus terribles secrets de l'Allemagne d'après-guerre était resté complètement caché. Il se lança immédiatement dans des recherches approfondies et publia finalement *Other Losses*⁸ en 1989. Se fondant sur des éléments de preuve considérables, comprenant des dossiers du gouvernement, des entrevues personnelles et des témoignages oculaires validés, il expliqua qu'après la fin de la guerre, les Américains avaient affamé jusqu'à un million de prisonniers de guerre allemands. C'était apparemment un acte politique délibéré, un crime de guerre, sûrement parmi les plus considérables de l'histoire. Pendant des décennies, les propagandistes occidentaux critiquèrent sans relâche les Soviétiques en prétendant qu'ils retenaient un million ou plus de prisonniers de guerre allemands « *disparus* » comme esclaves du Goulag, alors que les Soviétiques niaient sans répit ces accusations. Selon Bacque, les Soviétiques avaient toujours dit la vérité, et les soldats disparus étaient parmi les très nombreux qui avaient fui vers l'ouest à la fin de la guerre, cherchant ce qu'ils supposaient être un bien meilleur

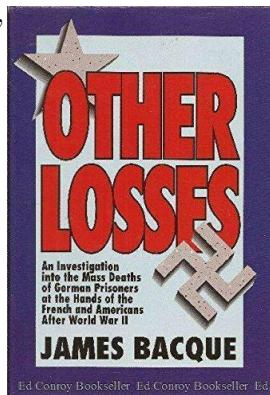
elles et des témoignages oculaires validés, il expliqua qu'après la fin de la guerre, les Américains avaient affamé jusqu'à un million de prisonniers de guerre allemands. C'était apparemment un acte politique délibéré, un crime de guerre, sûrement parmi les plus considérables de l'histoire. Pendant des décennies, les propagandistes occidentaux critiquèrent sans relâche les Soviétiques en prétendant qu'ils retenaient un million ou plus de prisonniers de guerre allemands « *disparus* » comme esclaves du Goulag, alors que les Soviétiques niaient sans répit ces accusations. Selon Bacque, les Soviétiques avaient toujours dit la vérité, et les soldats disparus étaient parmi les très nombreux qui avaient fui vers l'ouest à la fin de la guerre, cherchant ce qu'ils supposaient être un bien meilleur

8. Autres Pertes, NdT

traitement aux mains des armées anglo-américaines. Mais au lieu de cela, ils furent privés de toute protection légale, et confinés dans des conditions horribles où ils périrent rapidement à cause de la faim, de la maladie et des risques.

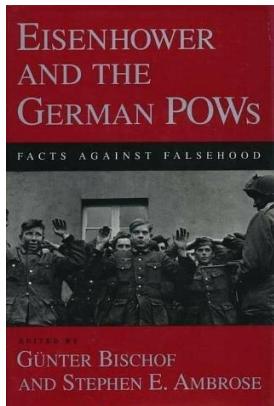
Sans prétendre résumer la vaste accumulation des documents de Bacque, quelques éléments factuels valent la peine d'être mentionnés. À la fin des hostilités, le gouvernement américain détourna un raisonnement juridique pour faire valoir que les millions de soldats allemands qu'il avait capturés ne devraient pas être considérés comme des « *prisonniers de guerre* » et n'étaient donc pas couverts par les dispositions de la Convention de Genève. Peu après, les tentatives de la Croix-Rouge internationale pour acheminer de la nourriture vers les gigantesques camps de prisonniers alliés furent rejetées à plusieurs reprises, et des avis furent affichés dans les villes et villages allemands avoisinants indiquant que tout civil qui tentait de faire passer de la nourriture aux prisonniers de guerre pourrait être abattu à vue. Ces faits historiques indéniables semblent déboucher sur de sombres interprétations.

Bien qu'initialement sorti chez un obscur éditeur, le livre de Bacque fit rapidement sensation et devint un best-seller international. Il y dépeignait le Général Dwight Eisenhower comme le principal responsable de cette tragédie, remarquant que les pertes de prisonniers de guerre étaient beaucoup plus faibles dans les régions qui échappaient à son contrôle, et laissait entendre qu'en tant que « *général politique* » très ambitieux d'ascendance germano-américaine, il eut peut-être à subir d'intenses pressions pour prouver sa « *dureté* » envers l'ennemi vaincu.



L'historien Stephen Ambrose, qui avait mené une carrière lucrative en sortant de nombreux volumes élogieux sur Eisenhower et la Seconde guerre mondiale, aidé en cela par de nombreux plagiats, réagit avec horreur aux hypothèses de Bacque et organisa rapidement un symposium sous les auspices du Centre Eisenhower, espérant ainsi réfuter les accusations monstrueuses qui avaient été portées contre son gagne-pain. J'ai senti que lui et le large éventail de co-auteurs qu'il avait recrutés dans son projet ont exprimé des doutes sur certaines parties de la thèse de Bacque, mais ils ont semblé incapables de contester efficacement son cœur, sauf peut-être en argumentant que quelque chose d'aussi énorme n'aurait pu rester caché si longtemps. De plus, Ambrose et ses collègues admirent à contrecœur que les statistiques américaines officielles sur les taux de mortalité des prisonniers de guerre, qu'aucun d'entre eux n'avait jamais remises en question auparavant, étaient bas au-delà de toute crédibilité. Ils choisirent de résoudre ce problème en quadruplant arbitrairement les données, ce qui n'inspire guère confiance quant à leurs méthodes.

De plus, une fois la guerre froide terminée et les archives soviétiques ouvertes aux savants, leur contenu semble avoir fortement validé la thèse de Bacque. Il note que bien que les archives contiennent des preuves explicites d'atrocités telles que le massacre de Katyn du corps des officiers polonais par Staline, elles ne montrent absolument aucune trace d'un million de prisonniers de guerre allemands manquants, qui trouveront vraisemblablement la mort par la famine et la maladie dans les camps d'Eisenhower. Bacque souligne que le gouvernement allemand a émis de graves menaces juridiques contre quiconque chercherait à enquêter sur les



fosses communes qui contiennent probablement les restes de ces prisonniers de guerre morts depuis longtemps et dans une édition mise à jour, il mentionne également l'adoption récente par l'Allemagne de lois sévères condamnant à de lourdes peines de prison quiconque remet simplement en question le récit officiel de la Seconde guerre mondiale

Bacque note ironiquement que les archives soviétiques sur leurs propres prisonniers de guerre allemands montrent un taux de mortalité raisonnablement élevé mais normal dans un contexte de captivité, mais il n'y a rien de tel que les pertes énormes qui se produisirent apparemment de manière si rapide dans les camps occidentaux et cela, en dépit de la grande pauvreté de l'URSS d'après-guerre. Mais nous ne devrions pas nous étonner de ce fait. Staline, qui était Géorgien, organisa son pouvoir comme une autarcie soviétique, et dans le passé, il avait délibérément ordonné la mort d'un grand nombre de ses propres sujets, russes ou non, afin d'imposer son règne. Les Allemands s'étaient opposés à lui et l'avaient combattu, et ils avaient beaucoup souffert en conséquence, mais une fois leur résistance terminée et puisqu'ils étaient maintenant sous son pouvoir, quelles raisons avait-il de se sentir particulièrement vindicatif envers eux ? Friedrich von Paulus, le maréchal qui avait commandé à Stalingrad, déclara plus tard sa loyauté aux Soviétiques et reçut un poste honorifique dans la nouvelle Allemagne de l'Est, si bien que les prisonniers de guerre ordinaires qui obéirent et travaillèrent de manière productive furent certainement nourris.

Bien que maintenant âgé, Bacque a donné une longue interview à Red Ice Radio il y a quelques années, et ceux des lecteurs qui sont intéressés pourront l'écouter sur YouTube, qui héberge d'autres vidéos sur le même sujet.

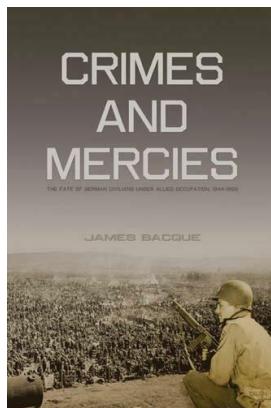
<https://www.youtube.com/watch?v=gKGQ65guU3o>

Les nouvelles preuves extraites par Bacque des archives du Kremlin constituent une partie relativement faible de la suite pa-

rue en 1997, *Crimes and mercies*⁹, qui est centrée sur une analyse encore plus explosive. Elle est également devenue un best-seller international.

Comme décrit précédemment, des observateurs directs de l'Allemagne de 1947 et 1948 comme Gollanz et Utley, apportèrent des témoignages directs des conditions horribles qu'ils avaient découvertes. Ils affirmèrent que depuis des années, les rations alimentaires officielles prévues pour la population étaient comparables à celle des détenus dans les camps de concentration nazis. Elles étaient même parfois beaucoup plus basses, entraînant la malnutrition et les maladies courantes qu'ils pouvaient observer. Ils notèrent également la destruction de la plupart des logements d'avant-guerre en Allemagne et le terrible surpeuplement produit par l'afflux de millions de réfugiés allemands dénués de tout, expulsés de certaines parties de l'Europe centrale et orientale. Mais ces enquêteurs n'avaient pas accès à des statistiques de population fiables, et ne pouvaient que spéculer sur le nombre énorme de morts humaines que la faim et la maladie avaient déjà infligées et qui continueraient sûrement sans changement urgent de politique.

Bacque cumula des années de recherches sur les archives pour tenter de répondre à cette question, et la conclusion qu'il fournit n'est pas du genre agréable. En effet, tant le gouvernement militaire allié que les autorités civiles allemandes ultérieures semblent avoir concerté leurs efforts pour cacher ou obscurcir l'ampleur réelle de la calamité qui frappa les civils allemands au cours des an-



9. Crimes et grâces, NdT

nées 1945-1950. Les statistiques officielles sur la mortalité que l'on trouve dans les rapports gouvernementaux sont tout simplement trop incroyables pour être correctes, bien qu'elles aient fourni la base de l'histoire de cette période. Par exemple, Bacque note que ces chiffres indiquent que le taux de mortalité dans les conditions terribles de 1947, longtemps connue comme l'*« Année de la faim »* (*Hungerjahr*) que Golse, aurait été inférieur à celui de l'Allemagne prospère de la fin des années 1960. En outre, des rapports privés des autorités américaines, les taux de mortalité des localités et d'autres preuves fiables démontrent que ces statistiques, admises depuis longtemps, étaient pour l'essentiel fictives.

À leur place, Bacque tente de fournir des estimations plus réalistes sur la base d'un examen des totaux de population des différents recensements allemands ainsi que l'afflux de réfugiés allemands tel qu'il a pu être enregistré. À partir de ces données simples, il arrive à la conclusion raisonnablement probante que l'excédent de décès allemands au cours de cette période s'éleva à au moins environ 10 millions, avec une marge de plusieurs millions. De plus, il fournit des preuves substantielles que la famine fut délibérément organisée, ou du moins considérablement aggravée par la résistance du gouvernement américain à une aide alimentaire. Peut-être ne devrions-nous pas être totalement surpris par ces conclusions, étant donné que le très officiel plan Morgenthau avait envisagé l'élimination d'environ 20 millions d'Allemands. Or, comme Bacque le démontre, les principaux dirigeants américains acceptèrent discrètement de poursuivre cette politique dans la pratique, même s'ils y avaient renoncé en théorie.

En supposant que ces chiffres soient ne serait-ce qu'à peu près corrects, les implications sont tout à fait remarquables. Dans ce cas, le nombre de victimes de la catastrophe humaine survenue en Allemagne figureraient certainement parmi les plus importants de l'histoire moderne en temps de paix, et dépasse de loin le nombre de morts liés à la famine ukrainienne du début des années 1930. Il s'approcherait même de la mortalité non planifiée consécutive au

Grand bond en avant de Mao en 1959-61. Il y a plus : les pertes allemandes dépasseraient largement en pourcentage l'un et l'autre de ces événements terribles, et cela resterait vrai même si les estimations de Bacque étaient sensiblement réduites. Pourtant je doute que même une petite fraction des Américains soient aujourd'hui conscients de cette gigantesque catastrophe. Je présume que les souvenirs sont beaucoup plus prégnants en Allemagne, mais étant donné la répression juridique des opinions discordantes dans ce malheureux pays, je soupçonne que quiconque discute du sujet trop énergiquement court le risque d'être immédiatement emprisonné.

Dans une large mesure, cette ignorance historique a été fortement encouragée par nos gouvernements, souvent par des moyens sournois ou franchement malveillants. Tout comme dans l'ancienne URSS déclinante, une grande partie de la légitimité politique actuelle du gouvernement américain et des divers États-vassaux européens est fondée sur une récit interprétatif particulier de la Seconde guerre mondiale. Or, la remise en question de ce récit pourrait avoir des conséquences politiques désastreuses. Bacque raconte de façon crédible certains des efforts visiblement déployés pour dissuader tout grand journal ou magazine de publier des articles sur les découvertes bouleversantes de son premier livre, imposant ainsi un « *blackout* » qui vise à réduire au minimum l'exposition médiatique. De telles mesures semblent avoir été très efficaces, car jusqu'à il y a huit ou neuf ans, je ne suis pas sûr d'avoir jamais entendu un mot de ces thèses scandaleuses. De même, je n'ai certainement jamais vu de telles discussions sérieuses dans les nombreux journaux ou magazines que j'ai lus attentivement au cours des trois dernières décennies.

Des moyens illégaux eux-mêmes ont été employés pour entraîner les efforts de ce chercheur solitaire et déterminé. Il est arrivé que les lignes téléphoniques de Bacque aient été mises sur écoute, son courrier intercepté, et son matériel de recherche copié subrepticement, tandis que son accès à certaines archives officielles avait été bloqué. Certains des témoins oculaires âgés qui corroboraient

personnellement son analyse reçurent des menaces écrites et virent leurs biens vandalisés.

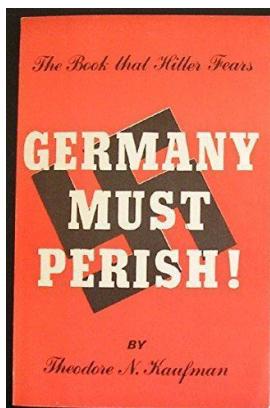
Dans l'avant-propos du livre de 1997, De Zayas, cet éminent avocat international des droits de l'homme, a fait l'éloge des recherches révolutionnaires de Bacque. Il espérait qu'elles conduiraient rapidement à un grand débat académique visant à rétablir les faits qui avaient eu lieu un demi-siècle plus tôt. Mais dans sa mise à jour de l'édition 2007, il s'indigne qu'aucune discussion de ce genre n'ait jamais eu lieu. Au lieu de cela, le gouvernement allemand a simplement adopté une série de lois sévères imposant des peines de prison à quiconque contesterait en profondeur le récit institutionnel de la Seconde guerre mondiale et de ses suites immédiates, et même potentiellement à ceux qui se concentreraient exagérément sur les souffrances du peuple allemand.

Même si les deux livres de Bacque sont devenus des best-sellers internationaux, l'absence quasi totale de toute promotion médiatique a fait en sorte que leur impact sur le public n'a pas dépassé l'effet d'une piqûre d'épingle. Un autre facteur explicatif important est la portée totalement disproportionnée des médias imprimés et électroniques. Certes, un best-seller peut être lu par des dizaines de milliers de personnes, mais un film réussi peut en toucher des dizaines de millions, et tant qu'Hollywood tournera indéfiniment des films dénonçant les atrocités allemandes et pas un seul de l'autre côté, les faits réels de l'histoire auront peu de chances d'attirer quelque attention. Je soupçonne fortement qu'aujourd'hui, il y a beaucoup plus de gens qui croient en l'existence réelle de Batman et Spiderman que de gens informés de l'hypothèse de Bacque.

En évaluant les facteurs politiques qui, semble-t-il, ont provoqué un si grand nombre de morts apparemment délibérés parmi les civils allemands longtemps après la fin des combats, il convient de souligner un point important. Les historiens qui cherchent à démontrer l'incommensurable méchanceté d'Hitler ou son degré de connaissance des divers crimes commis au cours du conflit sont régulièrement forcés de passer au crible des dizaines de milliers

de ses paroles ici ou là, puis interprètent ces allusions dispersées comme des déclarations absolument concluantes. Ceux qui, [comme le distingué historien David Irving](#), ne parviennent pas à modeler les mots pour les adapter verront parfois leur carrière détruite.

Mais dès 1940, un juif américain du nom de Theodore Kaufman devint tellement enragé par ce qu'il considérait comme les mauvais traitements d'Hitler envers les Juifs allemands qu'il publia un court livre intitulé *Germany Must Perish!*¹⁰, dans lequel il plaide explicitement pour l'extermination totale du peuple allemand. Or ce livre reçut apparemment un accueil favorable, et même tout à fait sérieux dans bon nombre de nos plus prestigieux médias, y compris le *New York Times*, le *Washington Post*, et le *Time Magazine*. Si ce genre de sentiments s'exprimaient librement dans certains milieux avant même l'entrée en guerre, alors peut-être les politiques longtemps cachées que Bacque semble avoir découvertes ne devraient-elles nous étonner plus que ça. Certains cyniques ont parfois noté que l'un des aspects ironiques de la cuisine hollywoodienne, à la fois à la télévision et au cinéma, est un anti-réalisme écrasant et régulièrement affiché sur des sujets à forte teinte idéologique. Les films d'action montrent invariablement des petites femmes qui se battent avec aisance à coups de pieds et de poings bien ajustés contre des hommes nombreux et costauds, tandis que les Noirs sont souvent dépeints comme des savants brillants, mais très rarement comme des voyous ou des truands. Par conséquent, trois générations après le 8 mai 1945, peut-être devrait-on interpréter dans cette perspective le flux



10. L'Allemagne doit périr!, NdT

continu de films sur la Seconde guerre mondiale qui dépeignent les Allemands sous un jour particulier.

Chapitre 7

Comprendre la seconde guerre mondiale

Ce chapitre constitue une retranscription de l'article [comprendre la seconde guerre mondiale](#)

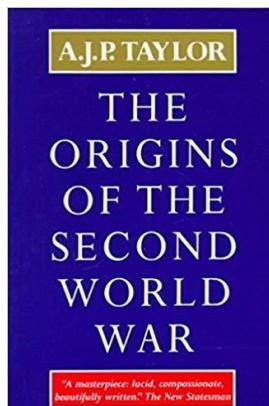
Par [Ron Unz](#) – Le 23 septembre 2019 – Source [Unz Review](#)

À la fin 2006, Scott McConnell, rédacteur en chef de [The American Conservative](#) (TAC), m'a contacté pour me dire que, faute d'une importante injection financières, son petit magazine allait devoir fermer ses portes. J'étais en bons termes avec McConnell depuis environ 1999, et j'ai beaucoup apprécié le fait que lui et ses co-fondateurs du TAC aient été un point focal d'opposition à la politique étrangère calamiteuse de l'Amérique du début des années 2000. Dans la foulée du 11 septembre 2001, les Néo-cons centrés sur Israël avaient plus ou moins réussi à prendre le contrôle de l'administration Bush tout en prenant le contrôle des principaux médias américains, purgeant ou intimidant la plupart de leurs critiques. Bien que Saddam Hussein n'ait manifestement aucun lien avec les attaques, son statut de rival régional possible d'Israël l'avait dési-

gné comme leur principale cible, et ils ont rapidement commencé à battre les tambours de la guerre, les États-Unis lançant finalement leur invasion désastreuse en mars 2003.

Parmi les magazines imprimés, le TAC était presque seul à s'opposer avec force à ces politiques et avait attiré une attention considérable lorsque le rédacteur en chef fondateur Pat Buchanan avait publié « *Whose War* », qui désignait directement les néoconservateurs juifs responsables, une vérité très largement reconnue dans les milieux politiques et médiatiques mais presque jamais publiquement exprimée. David Frum, l'un des principaux promoteurs de la guerre en Irak, avait presque simultanément publié un *article de couverture* de la *National Review* dénonçant comme « *antipatriotique* » - et peut-être « *antisémite* » - une très longue liste de critiques conservateurs, libéraux et libertaires de la guerre, avec Buchanan proche du sommet, et la controverse et les insultes ont perduré pendant quelque temps.

Compte tenu de cette histoire récente, je craignais que la disparition du TAC ne laisse un vide politique dangereux, et étant alors dans une situation financière relativement solide, j'ai accepté de sauver le magazine et d'en devenir le nouveau propriétaire. Bien que j'étais beaucoup trop préoccupé par mon propre travail sur les logiciels pour m'impliquer directement, McConnell m'a nommé éditeur, probablement dans l'espoir de me lier à la survie de son magazine et de s'assurer de futures injections financières. Mon titre était de pure forme et, au cours des années qui ont suivi, en plus de faire des chèques supplémentaires, ma seule participation se résumait habituellement à un appel téléphonique de cinq minutes



chaque lundi matin pour voir comment les choses allaient.

Environ un an après que j'ai commencé à soutenir le magazine, McConnell m'a informé qu'une crise majeure se préparait. Bien que Pat Buchanan ait rompu ses liens directs avec la publication quelques années auparavant, il était de loin le personnage le plus connu associé au TAC, de sorte qu'il était encore largement connu, bien que par erreur, sous le nom de « *magazine de Pat Buchanan* ». Mais maintenant McConnell avait entendu dire que Buchanan avait l'intention de publier un nouveau livre censé glorifier Adolf Hitler et dénoncer la participation de l'Amérique à la guerre mondiale pour vaincre la menace nazie. La promotion de ces croyances bizarres condamnerait certainement la carrière de Buchanan, mais comme le TAC était déjà continuellement attaquée par des activistes juifs, la culpabilité « néonazie » qui en résulterait par association pourrait facilement couler le magazine aussi.

En désespoir de cause, McConnell avait décidé de protéger sa publication en sollicitant une critique très hostile de l'historien conservateur John Lukacs, qui protégerait ainsi le TAC de la catastrophe imminente. Étant donné à l'époque mon rôle de bailleur de fonds et d'éditeur du TAC, il m'a naturellement demandé mon approbation dans cette rupture brutale avec son propre mentor politique. Je lui ai dit que le livre de Buchanan avait certainement l'air plutôt ridicule et que sa propre stratégie défensive était plutôt raisonnable, et je suis rapidement revenu sur les problèmes auxquels j'avais été confronté dans mon propre projet de logiciel qui consommait tout mon temps.

J'avais été un peu ami avec Buchanan pendant une douzaine d'années et j'admirais beaucoup le courage dont il faisait preuve en s'opposant aux Néo-cons en politique étrangère, mais je n'étais pas trop surpris d'entendre qu'il publiait un livre promouvant des idées un peu étranges. Quelques années plus tôt, il avait sorti « *The Death of the West* », qui était devenu un best-seller inattendu. Après que mes amis du TAC eurent fait l'éloge de ses qualités, j'ai décidé de le lire moi-même et j'ai été très déçu. Bien que Buchanan ait gé-

néreusement cité un extrait de mon propre article de couverture de *Commentary* intitulé « *La Californie et la fin de l'Amérique blanche* », j'ai eu l'impression qu'il avait interprété le sens de cet article totalement de travers, et le livre dans son ensemble semblait un traitement plutôt mal construit et aligné sur une rhétorique de droite sur les questions complexes d'immigration et de race, sujets sur lesquels je me suis beaucoup concentré depuis le début des années 1990. Dans ces circonstances, je n'ai donc pas été surpris que le même auteur soit en train de publier un livre tout aussi stupide sur la Seconde Guerre mondiale, causant peut-être de graves problèmes à ses anciens collègues du TAC.

Des mois plus tard, l'histoire de Buchanan et la [révision hostile du TAC](#) sont toutes deux apparues, et comme prévu, une tempête de controverse a éclaté. Les principales publications avaient largement ignoré le livre, mais il semblait recevoir d'énormes éloges de la part d'écrivains alternatifs, dont certains dénonçaient férolement le TAC pour l'avoir attaqué. En fait, la réponse a été si unilatérale que lorsque McConnell a découvert qu'un blogueur totalement obscur quelque part était d'accord avec sa propre évaluation négative, il a immédiatement fait circuler ces remarques dans une tentative désespérée de revendication. Des collaborateurs de longue date du TAC, dont j'ai beaucoup respecté les connaissances historiques, tels [Eric Margolis](#) et [William Lind](#), avaient fait l'éloge du livre, alors ma curiosité a finalement pris le dessus et j'ai décidé de commander un exemplaire et de le lire pour moi-même.

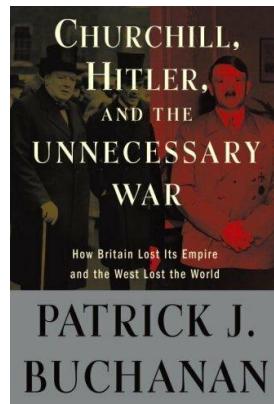
J'ai été très surpris de découvrir une œuvre très différente de ce à quoi je m'attendais. Je n'avais jamais accordé beaucoup d'attention à l'histoire américaine du XXe siècle et ma connaissance de l'histoire européenne à la même époque n'était que légèrement meilleure, alors mes opinions étaient plutôt conventionnelles, ayant été façonnées par mes cours d'[History 101](#) et ce que j'avais appris en lisant mes divers journaux et magazines pendant des décennies. Mais dans ce cadre, l'histoire de Buchanan semblait s'intégrer assez confortablement. La première partie de son volume four-

nissait ce que j'avais toujours considéré comme une vue standard de la Première Guerre mondiale. Dans son récit des événements, Buchanan explique comment le réseau complexe d'alliances imbriquées a conduit à une gigantesque conflagration alors qu'aucun des dirigeants existants n'avait réellement recherché ce résultat : un énorme baril de poudre européen avait été allumé par l'étincelle d'un meurtre à Sarajevo.

Mais bien que son récit soit ce à quoi je m'attendais, il m'a fourni une foule de détails intéressants que je ne connaissais pas auparavant. Entre autres choses, il fait valoir de façon convaincante que la culpabilité de guerre allemande était quelque peu inférieure à celle de la plupart des autres participants, notant également que malgré la propagande sans fin autour du « *militarisme prussien* », l'Allemagne n'avait mené aucune guerre majeure depuis 43 ans, un record interrompu de paix bien meilleur que celui de la plupart de ses adversaires.

De plus, un accord militaire secret entre la Grande-Bretagne et la France avait été un facteur crucial dans l'escalade involontaire, et même ainsi, près de la moitié du Cabinet britannique avait failli démissionner face à la déclaration de guerre contre l'Allemagne, une possibilité qui aurait probablement conduit à un conflit court et limité, confiné au continent. J'avais aussi rarement vu insister sur le fait que le Japon avait été un allié britannique crucial et que les Allemands auraient probablement gagné la guerre si le Japon avait combattu de l'autre côté.

Cependant, la majeure partie du livre porte sur les événements qui manèrent à la Seconde Guerre mondiale, et c'est cette partie qui inspira tant d'horreur à McConnell et à ses collègues. Buchanan



décrivit les dispositions scandaleuses du Traité de Versailles imposées à une Allemagne prostrée, et la détermination de tous les dirigeants allemands subséquents à y remédier. Mais alors que ses prédécesseurs démocratiques de Weimar avaient échoué, Hitler avait réussi, en grande partie grâce au bluff, tout en annexant l'Autriche allemande et les Sudètes allemands de Tchécoslovaquie, dans les deux cas avec le soutien massif de leurs populations.

Buchanan documente cette thèse controversée en s'inspirant largement de nombreuses déclarations de personnalités politiques contemporaines de premier plan, pour la plupart britanniques, ainsi que des conclusions de grands historiens très respectés. La dernière exigence d'Hitler, à savoir que Dantzig à 95% allemande soit restituée à l'Allemagne comme ses habitants le souhaitaient, était tout à fait raisonnable, et seule une terrible erreur diplomatique de la part des Britanniques avait conduit les Polonais à refuser cette demande, provoquant ainsi la guerre. L'affirmation répandue plus tard que Hitler cherchait à conquérir le monde était totalement absurde, et le dirigeant allemand avait en fait tous les efforts possibles pour éviter la guerre avec la Grande-Bretagne ou la France. En effet, il était généralement très amical envers les Polonais et espérait faire de la Pologne un allié allemand contre la menace de l'Union soviétique de Staline.

Bien que de nombreux Américains aient pu être choqués par ce récit des événements qui ont mené au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, le récit de Buchanan correspondait assez bien à ma propre impression de cette période. En tant qu'étudiant de première année à Harvard, j'avais suivi un cours d'introduction à l'histoire, et l'un des principaux textes obligatoires sur la Seconde Guerre mondiale avait été celui de A.J.P. Taylor, un historien renommé de l'Université d'Oxford. Son célèbre ouvrage de 1961, *Origines de la Seconde Guerre mondiale*, avait présenté de façon très convaincante une version très semblable à celle de Buchanan, et je n'avais jamais trouvé de raison de remettre en question le jugement de mes professeurs qui l'avaient confié. Donc, si Bucha-

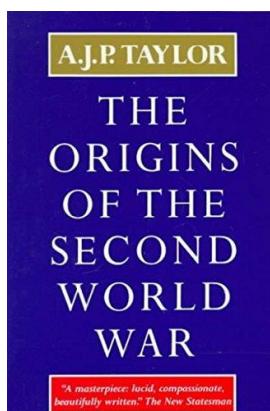
nan semblait simplement appuyer les opinions d'un grand donateur d'Oxford et de membres de la faculté d'histoire de Harvard, je ne comprenais pas pourquoi son nouveau livre serait considéré comme étant si inacceptable. Certes, Buchanan y a également inclus une critique très sévère de Winston Churchill, énumérant une longue liste de ses politiques prétendument désastreuses et de ses revirements politiques, et lui attribuant une bonne part de la responsabilité de l'implication de la Grande-Bretagne dans les deux guerres mondiales, décisions fatidiques qui ont conduit à l'effondrement de l'Empire britannique. Mais même si ma connaissance de Churchill était beaucoup trop limitée pour rendre un verdict, les arguments qu'il avance en faveur de cette analyse semblent raisonnablement solides. Les Néo-cons détestaient déjà Buchanan et puisqu'ils vénéraient Churchill comme un super-héros de dessin animé, toute critique de la part de ces gens ne serait guère surprenante. Mais dans l'ensemble, le livre semblait une histoire très solide et intéressante, la meilleure œuvre de Buchanan que j'aie jamais lue, et j'ai gentiment donné un avis favorable à McConnell, qui était évidemment plutôt déçu. Peu de temps après, il décida d'abandonner son rôle de rédacteur en chef du TAC au profit de Kara Hopkins, son adjointe de longue date, et la vague de diffamation qu'il avait récemment subie de la part de plusieurs de ses anciens alliés pro-Buchanan a sans doute contribué à cette décision.

Bien que ma connaissance de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale ait été assez rudimentaire en 2008, au cours de la décennie qui a suivi, j'ai entrepris de nombreuses lectures de l'histoire de cette époque mémorable, et mon jugement préliminaire sur la justesse de la thèse de Buchanan a été fortement renforcé.

Le récent 70e anniversaire du début du conflit qui a consumé tant de dizaines de millions de vies a naturellement provoqué de nombreux articles historiques, et la discussion qui en a résulté m'a amené à sortir ma vieille copie du court volume de Taylor, que je relis pour la première fois en près de quarante ans. Je l'ai trouvé aussi magistral et persuasif qu'à l'époque où j'étais dans ma chambre de

dortoir à l'université, et les brillants communiqués de presse de la couverture laissaient entrevoir certaines des acclamations que le travail avait immédiatement reçues. Le *Washington Post* a salué l'auteur comme l'« *le plus éminent historien britannique en vie* », *World Politics* le qualifiait de « *puissamment argumenté, brillamment écrit et toujours persuasif* », *The New Statesman*, magazine britannique de gauche, le décrivait comme « *un chef-d'œuvre : lucide, compatissant, magnifiquement écrit* » et le *Times Literary Supplement* le caractérisait comme « *simple, dévastateur, d'une grande clarté et profondément inquiétant* ». En tant que best-seller international, il s'agit certainement du livre le plus célèbre de Taylor, et je peux facilement comprendre pourquoi il figurait encore sur ma liste de lectures obligatoires du collège près de deux décennies après sa publication originale.

Pourtant, en revisitant l'étude révolutionnaire de Taylor, j'ai fait une découverte remarquable. Malgré toutes les ventes internationales et les acclamations de la critique, les conclusions du livre ont vite suscité une grande hostilité dans certains milieux. Les conférences de Taylor à Oxford avaient été extrêmement populaires pendant un quart de siècle, mais comme résultat direct de cette controverse « *l'historien vivant le plus éminent de Grande-Bretagne* » fut sommairement purgé de la faculté peu de temps après. Au début de son premier chapitre, Taylor avait remarqué à quel point il trouvait étrange que plus de vingt ans après le début de la guerre la plus cataclysmique du monde, aucune histoire sérieuse n'ait été produite pour analyser attentivement ce déclenchement. Peut-être que les représailles qu'il a subies l'ont amené à mieux comprendre une partie de ce



casse-tête.

Taylor n'était pas le seul à subir de telles représailles. En effet, comme je l'ai progressivement découvert au cours de la dernière décennie, son sort semble avoir été exceptionnellement doux, sa grande stature existante l'isolant partiellement des contrecoups de son analyse objective des faits historiques. Et ces conséquences professionnelles extrêmement graves étaient particulièrement fréquentes de notre côté de l'Atlantique, où de nombreuses victimes ont perdu leurs positions médiatiques ou académiques de longue date et ont disparu définitivement des yeux du public pendant les années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale.

J'avais passé une grande partie des années 2000 à produire des archives numérisées massives contenant le contenu complet de centaines de périodiques américains les plus influents des deux derniers siècles, une collection totalisant plusieurs millions d'articles. Et au cours de ce processus, j'ai été surpris à maintes reprises de rencontrer des individus dont la présence massive les positionnait clairement comme les intellectuels grand public les plus importants de leur époque, mais qui avaient ensuite disparu si complètement que je n'avais presque jamais été au courant de leur existence. J'ai peu à peu commencé à reconnaître que notre propre histoire avait été marquée par une *Grande Purge idéologique* tout aussi importante, quoique moins sanguinaire, que son homologue soviétique. Les parallèles semblaient *étranges* :

Je m'imaginais parfois un peu comme un jeune chercheur soviétique sérieux des années 1970 qui aurait commencé à fouiller dans les fichiers d'archives moisies du Kremlin, oubliées depuis longtemps, et fait des découvertes étonnantes. Trotski n'était apparemment pas le célèbre espion nazi ni le traître décrit dans tous les manuels, mais avait été le bras droit du saint Lénine lui-même pendant les jours glorieux de la grande révolution bolchevique, et était resté pendant quelques an-

nées dans les rangs les plus élevés de l'élite du parti. Et qui étaient ces autres personnages – Zinoviev, Kamenev, Boukharine, Rykov – qui étaient également passé ces premières années au sommet de la hiérarchie communiste ? Dans les cours d'histoire, ils étaient à peine mentionnés, en tant qu'agents capitalistes mineurs rapidement démasqués et ayant payé de leur vie leur traîtrise. Comment le grand Lénine, père de la Révolution, aurait-il pu être assez idiot pour s'entourer presque exclusivement de traîtres et d'espions ? Sauf que contrairement à leurs analogues staliniens quelques années plus tôt, les victimes américaines disparues vers 1940 ne furent ni abattues ni envoyées au goulag, mais simplement exclues des principaux médias qui définissent notre réalité, les effaçant ainsi de notre mémoire, de sorte que les générations futures ont progressivement oublié qu'elles avaient jamais existé.

Le journaliste John T. Flynn, probablement presque inconnu aujourd'hui, mais dont la stature était autrefois énorme, est un exemple éminent de ce type d'Américain « *disparu* ». Comme je l'ai écrit l'année dernière :

Alors, imaginez ma surprise de découvrir que, tout au long des années 1930, il avait été l'une des voix libérales les plus influentes de la société américaine, un écrivain en économie et en politique dont le statut aurait pu être, à peu de choses près, proche de celui de Paul Krugman, mais avec une forte tendance à chercher le scandale. Sa chronique hebdomadaire dans The New Republic lui permit de servir de locomotive pour les élites progressistes américaines, tandis que ses apparitions régulières dans Colliers, hebdomadaire illustré de grande diffusion, atteignant plusieurs millions d'Américains, lui fournissaient une plate-forme comparable à

celle d'une personnalité de l'âge d'or des réseaux de télévision. Dans une certaine mesure, l'importance de Flynn peut être objectivement quantifiée. Il y a quelques années, j'ai eu l'occasion de mentionner son nom devant une libérale cultivée et engagée née dans les années 1930. Sans surprise, elle a séché, mais s'est demandé s'il aurait pu être un peu comme Walter Lippmann, le très célèbre chroniqueur de cette époque. Lorsque j'ai vérifié, j'ai constaté que dans les centaines de périodiques de mon système d'archivage, on ne trouvait que 23 articles publiés par Lippmann dans les années 1930 contre 489 par Flynn.

Un parallèle américain encore plus fort avec Taylor était celui de l'historien Harry Elmer Barnes, une figure presque inconnue pour moi, mais à son époque un universitaire de grande influence et d'envergure :

Imaginez mon étonnement après avoir découvert que Barnes avait été l'un des premiers contributeurs du magazine Foreign Affairs, et le principal relecteur de cette vénérable publication depuis sa fondation en 1922, alors que son statut parmi les universitaires libéraux américains de premier plan se manifestait par ses nombreuses apparitions dans The Nation et The New Republic au cours des années 1920. En effet, on lui attribue un rôle central dans la « révision » de l'histoire de la Première Guerre mondiale, afin d'effacer l'image caricaturale de l'innommable méchanceté allemande, laissée en héritage de la malhonnête propagande de guerre produite par les gouvernements adversaires britannique et étaisien. Et sa stature professionnelle a été démontrée par ses trente-cinq livres ou plus, dont bon nombre d'ouvrages académiques influents, ainsi que par ses nombreux articles dans The American Historical Review,

Political Science Quarterly et d'autres revues de premier plan. Il y a quelques années, j'ai parlé de Barnes à un éminent universitaire américain dont les activités en sciences politiques et en politique étrangère étaient très similaires, et pourtant le nom ne lui disait rien. À la fin des années 1930, Barnes était devenu un critique de premier plan des propositions de participation américaine à la Seconde Guerre mondiale. En conséquence, il avait définitivement « disparu », ignoré par tous les grands médias, alors qu'une importante chaîne de journaux était fortement incitée à mettre fin brutalement, en mai 1940, à sa rubrique nationale publiée de longue date.

Beaucoup d'amis et d'alliés de Barnes tombèrent lors de la même purge idéologique, qu'il décrit dans ses propres écrits et qui se poursuivit après la fin de la guerre :

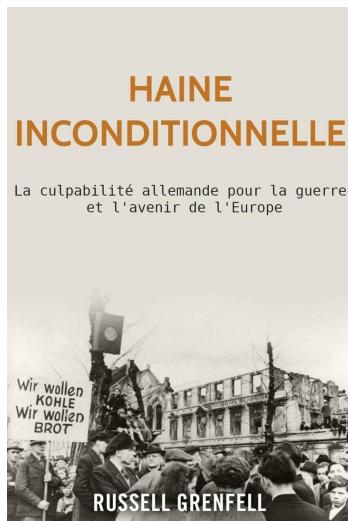
*Plus d'une douzaine d'années après sa disparition de notre paysage médiatique national, Barnes a réussi à publier *Perpetual War for Perpetual Peace*, un long recueil d'essais d'érudits et autres experts traitant des circonstances entourant l'entrée de l'Amérique dans la Seconde Guerre mondiale. Il a été édité et distribué par un petit imprimeur de l'Idaho. Sa propre contribution consistait en un essai de 30 000 mots intitulé « Le révisionnisme et le blackout historique », qui abordait les énormes obstacles rencontrés par les penseurs dissidents de cette période. Le livre lui-même était dédié à la mémoire de son ami l'historien *Charles A. Beard*. Depuis le début du XXe siècle, Beard était une figure intellectuelle de haute stature et d'une très grande influence, cofondateur de The New School à New York et président de l'American Historical Association et de l'American Political Science Association. En tant que*

principal partisan de la politique économique du New Deal, il a été extrêmement loué pour ses opinions. Pourtant, après qu'il se retourna contre la politique étrangère belliqueuse de Roosevelt, les éditeurs lui fermèrent leurs portes et seule son amitié personnelle avec le responsable de la presse de l'Université de Yale permit à son volume critique de 1948, Le président Roosevelt, et l'avènement de la guerre, 1941 de paraître. La réputation immense de Beard semble avoir commencé à décliner rapidement à partir de ce moment, de sorte que l'historien Richard Hofstadter pouvait écrire en 1968 : « La réputation de Beard se présente aujourd'hui comme une ruine imposante dans le paysage de l'historiographie américaine. Ce qui était autrefois la plus grande maison du pays est maintenant une survivance ravagée. » En fait, « l'interprétation économique de l'histoire », autrefois dominante, de Beard pourrait presque être considérée comme faisant la promotion de « dangereuses théories du complot », et je suppose que peu de non-historiens ont même entendu parler de lui. Un autre contributeur majeur au volume de Barnes fut William Henry Chamberlin, qui pendant des décennies avait été classé parmi les principaux journalistes de politique étrangère des États-Unis, avec plus de quinze livres à son actif, la plupart d'entre eux ayant fait l'objet de nombreuses critiques favorables. Pourtant, America's Second Crusade, son analyse critique, publiée en 1950, de l'entrée de l'Amérique dans la Seconde Guerre mondiale, n'a pas réussi à trouver un éditeur traditionnel et a été largement ignorée par les critiques. Avant sa publication, sa signature apparaissait régulièrement dans nos magazines nationaux les plus influents, tels que The Atlantic Monthly et Harpers. Mais par la suite, son activité s'est presque entièrement limitée à des lettres d'in-

formation et à des périodiques de faible tirage, appréciés par un public conservateur ou libertaire restreint. Aujourd'hui, sur internet, chacun peut facilement créer un site Web pour publier son point de vue, le rendant immédiatement accessible à tout le monde. En quelques clics de souris, les médias sociaux tels que Facebook et Twitter peuvent attirer l'attention de millions de personnes sur des documents intéressants ou controversés, en se passant ainsi totalement du soutien des intermédiaires établis. Il est facile pour nous d'oublier à quel point la dissémination d'idées dissidentes était extrêmement ardue à l'époque des rotatives, du papier et de l'encre, et de reconnaître qu'une personne exclue de son média habituel aura peut-être besoin de nombreuses années pour retrouver toute sa place.

Pravda américaine : Notre Grande Purge des années 1940
RON UNZ - 11 JUIN 2018 - 5400 MOTS

Les écrivains britanniques avaient été confrontés à des périls idéologiques similaires un an avant que A.J.P. Taylor ne s'aventure dans ces eaux troublées, comme l'a découvert un éminent historien naval britannique en 1953 : Première guerre mondiale et qui, plus tard, aida à diriger le Collège d'état-major de la Marine royale, tout en publiant six livres de haut niveau sur la stratégie navale et en servant de correspondant naval au *Daily Telegraph*. Grenfell reconnaissait que de grandes quantités de mensonges accompagnent presque inévitablement toute guerre importante. Mais alors que plusieurs années s'étaient écoulées depuis la fin des hostilités, il s'inquiétait de plus en plus du fait que le poison persistant de cette propagande du temps de guerre pourrait menacer la paix future de l'Europe si un antidote n'était pas rapidement largement appliqué. Sa considérable érudition historique et son ton mesuré brillent dans ce fascinant ouvrage, qui se concentre prioritairement sur les événements de la Seconde guerre mondiale, mais inclut de fré-



quentes digressions sur les guerres napoléoniennes, voire des conflits plus anciens. Un des plus intrigants aspects de sa présentation est qu'une grande partie de la propagande anti-allemande qu'il essaie de démystifier serait de nos jours perçue comme tellement absurde et ridicule qu'elle a en fait été presque entièrement oubliée, tandis qu'une grande partie de l'image extrêmement hostile que nous avons actuellement de l'Allemagne hitlérienne ne reçoit presque aucune mention, peut-être parce qu'elle n'avait pas encore été implantée, ou était alors considérée comme trop excentrique pour que quiconque la prenne au sérieux. Entre autres, il rapporte avec une désapprobation certaine que les principaux journaux britanniques avaient publié des articles à la une sur les horribles tortures infligées aux prisonniers allemands lors de procès pour crimes de guerre afin de les contraindre à toutes sortes de confessions douteuses.

Certaines des remarques de Grenfell soulèvent des doutes sur divers aspects du tableau conventionnel de la politique d'occupa-

tion allemande. Il note de nombreuses histoires dans la presse britannique d'anciens « *ouvriers-esclaves* » français qui organisèrent après-guerre des retrouvailles amicales avec leurs anciens employeurs allemands. Il rappelle également qu'en 1940, ces mêmes journaux britanniques rapportaient le comportement absolument exemplaire des soldats allemands envers les civils français même si par la suite, des attaques terroristes par les forces clandestines communistes ayant provoqué des représailles, les relations empirèrent.

Plus important encore, il souligne que l'énorme campagne alliée de bombardements stratégiques contre les villes et l'industrie françaises tua un grand nombre de civils, probablement plus que ceux qui moururent entre les mains des Allemands, ce qui provoqua inévitablement une forte haine. En Normandie, lui-même et d'autres officiers britanniques furent avertis de rester très prudents envers les civils français qu'ils rencontraient de peur d'être l'objet d'attaques meurtrières.

Bien que le texte de Grenfell et son ton me frappent par leur recul et leur objectivité, d'autres le virent évidemment sous une lumière différente. La jaquette de l'édition Devin-Adair note qu'aucun éditeur britannique n'était disposé à accepter le manuscrit et quand le livre parut, aucun critique américain majeur n'évoqua son existence. De manière plus inquiétante encore, on a dit que Grenfell travaillait sur une suite quand il mourut soudainement de causes inconnues en 1954 à l'âge de 62 ans, comme l'explique sa [longue nécrologie](#) dans le *London Times*. Un autre observateur contemporain de premier plan de cette époque donne un portrait de la France pendant la Seconde Guerre mondiale qui est diamétriquement opposé à celui de la narration largement acceptée d'aujourd'hui :

Sur les questions françaises, Grenfell fournit plusieurs références extensives à un livre de 1952 intitulé [France : The Tragic Years, 1939-1947](#) par Sisley Huddleston, un auteur totalement inconnu pour moi, ce qui a stimulé ma curiosité. Une des utilités de mon système d'archi-

vage de contenus est de fournir facilement le contexte approprié pour les écrivains oubliés depuis longtemps. Le nombre d'occurrences pour Huddleston dans The Atlantic Monthly, The Nation et dans The New Republic, en plus de ses trente livres de niveau reconnu sur la France, semblent confirmer qu'il a été durant des décennies l'un des principaux spécialistes de la France pour les lecteurs américains et britanniques instruits. En effet, son entretien exclusif avec le Premier ministre britannique Lloyd George à la Conférence de la paix de Paris devint un scoop international. Comme beaucoup d'autres écrivains, après la Seconde guerre mondiale son éditeur américain devint par nécessité Devin-Adair, qui publia une édition posthume de son livre en 1955. Compte tenu de ses éminentes références journalistiques, le travail de Huddleston sur la période de Vichy fut chroniqué dans les périodiques américains, bien que de manière plutôt superficielle et dédaigneuse. J'en ai commandé une copie et je l'ai lue. Je ne peux pas attester de l'exactitude du compte rendu de 350 pages que Huddleston fait sur la France pendant les années de guerre et immédiatement après, mais en tant que journaliste reconnu pour ses compétences et observateur de longue date, témoin oculaire des événements qu'il décrit, écrivant à un moment où le récit historique officiel n'avait pas encore été plongé dans le béton, je pense que son point de vue devrait être pris très au sérieux. Le réseau personnel de Huddleston était certainement étendu et montait assez haut puisque l'ancien ambassadeur des États-Unis, William Bullitt, était l'un de ses plus vieux amis. Or, la présentation de Huddleston est radicalement différente de l'histoire conventionnelle que j'ai toujours entendue. Évaluer la crédibilité d'une source si ancienne n'est pas facile, mais parfois un seul détail ré-

vélateur fournit un indice important. En relisant le livre de Huddleston, j'ai remarqué qu'il mentionnait avec dé-sinvolture qu'au printemps 1940, les Français et les Britanniques étaient sur le point de lancer une attaque militaire contre la Russie soviétique, qu'ils considéraient comme l'allié crucial de l'Allemagne. Ils avaient planifié un assaut sur Bakou, visant à détruire les grands champs pétrolifères de Staline au Caucase par une campagne de bombardements stratégiques. Je n'avais jamais lu une seule mention de ce projet dans aucun de mes livres d'histoire de la Seconde guerre mondiale, et jusqu'à récemment, j'aurais rejeté l'histoire comme une rumeur absurde de cette époque, depuis longtemps démythifiée. Mais il y a quelques semaines à peine, j'ai découvert dans *The National Interest* un article de 2015 qui confirmait l'exactitude de ces faits, plus de soixante-dix ans après qu'ils aient été effacés de tous nos récits historiques. Comme Huddleston le décrit, l'armée française s'effondra en mai 1940, et le gouvernement désespéré contacta Pétain, alors octogénaire et considéré comme un grand héros de guerre, pour le rappeler de son affectation comme ambassadeur en Espagne. Bientôt, le président français lui demanda de former un nouveau gouvernement et d'organiser un armistice avec les Allemands victorieux. Cette proposition reçut un soutien quasi unanime de l'Assemblée nationale et du Sénat français, y compris le soutien de presque tous les parlementaires de gauche. Pétain obtint ce résultat, et un autre vote quasi unanime du parlement français l'autorisa alors à négocier un traité de paix complet avec l'Allemagne, ce qui plaça sans aucun doute ses actions politiques sur la base juridique la plus solide possible. À ce moment, presque tout le monde en Europe croyait que la guerre était terminée, et que la Grande-Bretagne

ferait bientôt la paix. Alors que le gouvernement français pleinement légitime de Pétain négociait avec l'Allemagne, un petit nombre de durs-à-cuire, dont le colonel Charles de Gaulle, désertèrent et s'enfuirent de l'autre côté de la Manche, déclarant qu'ils avaient l'intention de poursuivre la guerre indéfiniment. Mais dans un premier temps, ils attirèrent peu de soutien et d'attention. Un aspect intéressant de la situation était que De Gaulle avait longtemps été l'un des principaux protégés de Pétain, et une fois que son influence politique commença à augmenter quelques années plus tard, on entendit souvent des spéculations dépassionnées selon lesquelles lui et son ancien mentor avaient arrangé une « division du travail », au sein de laquelle le premier signait une paix officielle avec les Allemands pendant que le second partait organiser la résistance outre-mer dans l'attente d'opportunités. Bien que le nouveau gouvernement de Pétain ait garanti que sa puissante marine ne serait jamais utilisée contre les Britanniques, Churchill ne prit aucun risque et lança rapidement une attaque contre la flotte de son ancien allié, dont les navires étaient déjà désarmés et amarrés sans danger dans le port de Mers-el-Kébir, fit couler la plupart d'entre eux et tuer près de 2 000 Français. Cet incident n'est pas tout à fait différent de l'attaque japonaise contre Pearl Harbor qui eut lieu l'année suivante, et scandalisa les Français pour de nombreuses années. Huddleston passa ensuite une grande partie du livre à discuter de la complexe politique française des années suivantes, car la guerre avait continué de façon inattendue, et la Russie ainsi que l'Amérique avaient rejoint la cause alliée, augmentant considérablement les chances de victoire contre l'Allemagne. Pendant cette période, les dirigeants politiques et militaires français procédèrent à un

subtil arbitrage, en résistant aux demandes allemandes sur certains points et en les acceptant sur d'autres, tandis que le mouvement de résistance interne se développait, attaquait des soldats allemands et provoquait de sévères représailles allemandes. Étant donné mon manque d'expertise, je ne peux pas vraiment juger de l'exactitude de ce récit, mais il me semble tout à fait réaliste et plausible, bien que les spécialistes puissent sûrement y trouver des erreurs. Cependant, les affirmations les plus remarquables du livre de Huddleston arrivent à la fin, quand il décrit ce qu'on a par la suite appelé « la libération de la France ». Elle eut lieu en 1944-45, quand les forces allemandes en retraite abandonnèrent le pays et se retranchèrent sur leurs propres frontières. Entre autres, il suggère que le nombre de Français revendiquant des titres de « résistance » se multiplia par cent une fois que les Allemands furent partis et qu'il n'y avait plus de risque à adopter cette position. Et c'est à ce moment-là que d'énormes bains de sang commencèrent sans attendre. Ce fut de loin la pire vague d'exécutions extrajudiciaires de toute l'histoire de France. La plupart des historiens s'accordent à dire qu'environ 20 000 personnes perdirent la vie pendant la célèbre période de « Terreur » de la Révolution française, et que peut-être 18 000 moururent pendant la répression brutale de la Commune de Paris en 1870-1871. Mais selon Huddleston, les dirigeants américains estimèrent qu'il y avait eu au moins 80 000 exécutions sommaires dans les premiers mois de la Libération. Le député socialiste, qui était ministre de l'Intérieur en mars 1945 et qui se trouvait le mieux informé, affirma aux représentants de De Gaulle que 105 000 assassins avaient eu lieu entre août 1944 et mars 1945, un chiffre largement repris dans le public à l'époque. Étant

donné qu'une grande partie de la population française avait passé des années à se comporter d'une manière qui pourrait dorénavant être considérée comme « collaborationniste », un nombre énorme de personnes étaient exposées, et même, risquaient la mort. Elles cherchaient donc parfois à sauver leur propre vie en dénonçant leurs connaissances ou voisins. Les communistes clandestins avaient longtemps été un élément majeur de la Résistance, et beaucoup d'entre eux s'empressèrent de porter le fer contre leurs « ennemis de classe » détestés, tandis que de nombreuses personnes profitèrent de l'occasion pour régler des comptes privés. Un autre facteur était que beaucoup de communistes qui avaient combattu pendant la guerre civile espagnole, y compris des milliers de membres des Brigades internationales, avaient fui en France après leur défaite militaire en 1938. À ce moment, ils prirent souvent l'initiative pour se venger contre les mêmes forces conservatrices qui les avaient précédemment vaincus dans leur propre pays. Bien que Huddleston lui-même fût un journaliste international âgé et reconnu, possédant des amis américains très haut placés, et qu'il eût rendu quelques menus services en faveur de la Résistance, lui et sa femme échappèrent de justesse à une exécution sommaire pendant cette période. Il propose une importante collection de récits qui lui parvinrent quant à des victimes moins chanceuses que lui. Mais ce qui semble avoir été de loin le pire bain de sang sectaire de l'histoire de France a été tranquillement rebaptisé « libération » et presque entièrement retiré de notre mémoire historique, excepté le souvenir des têtes rasées de quelques femmes déshonorées. De nos jours Wikipedia distille l'essence congelée de notre Vérité officielle, et son article [fr]sur ces événements place seulement le nombre de morts à un dixième des

chiffres cités par Huddleston, que je trouve une source beaucoup plus crédible.

On peut facilement imaginer qu'un individu éminent et très respecté au sommet de sa carrière et de son influence publique pourrait soudainement perdre la raison et commencer à promouvoir des théories excentriques et erronées, assurant ainsi sa chute. Dans de telles circonstances, ses affirmations peuvent être traitées avec beaucoup de scepticisme et peut-être tout simplement ignorées.

Mais lorsque le nombre de ces voix très réputées mais contraires devient suffisamment important et que leurs affirmations semblent généralement cohérentes entre elles, nous ne pouvons plus négligemment rejeter leurs critiques. Leur position engagée sur ces questions controversées s'était avérée fatale pour leur réputation publique, et bien qu'ils aient dû reconnaître ces conséquences probables, ils ont néanmoins suivi cette voie, se donnant même la peine d'écrire de longs livres présentant leurs opinions et chercher un éditeur quelque part qui serait prêt à les publier.

John T. Flynn, Harry Elmer Barnes, Charles Beard, William Henry Chamberlin, Russell Grenfell, Sisley Huddleston et de nombreux autres chercheurs et journalistes de haut calibre et de réputation ont tous raconté une histoire assez cohérente de la Seconde Guerre mondiale, mais en totale contradiction avec celle de l'histoire actuelle, et ce, au détriment de leur carrière. Une décennie ou deux plus tard, le célèbre historien A.J.P. Taylor a réaffirmé ce même récit de base et a été purgé d'Oxford en conséquence. Je trouve très difficile d'expliquer le comportement de tous ces individus à moins qu'ils ne présentent un témoignage véridique.

Si un establishment politique au pouvoir et ses organes médiatiques offrent des récompenses somptueuses en termes de financement, de promotion et d'acclamations publiques à ceux qui soutiennent sa propagande partisane tout en jetant dans l'obscurité ceux qui sont en désaccord, les déclarations des premiers doivent être considérées avec beaucoup de suspicion. Barnes a popularisé

l'expression « *historiens de cour* » pour décrire ces individus malhonnêtes et opportunistes qui suivent les vents politiques dominants, et il n'y a guère à douter que nos médias contemporains en regorgent.

Un climat de grave répression intellectuelle complique grandement notre capacité de découvrir les événements du passé. Dans des circonstances normales, des revendications concurrentes peuvent être prises en compte dans un débat contradictoire en public ou au niveau universitaire, mais cela devient évidemment impossible si les sujets discutés sont interdits. De plus, les écrivains sur l'histoire sont des êtres humains, et s'ils ont été purgés de leurs fonctions prestigieuses, mis sur la liste noire des lieux publics et même jetés dans la pauvreté, nous ne devrions pas être surpris s'ils se mettent parfois en colère et s'irritent de leur sort, réagissant peut-être de manière à ce que leurs ennemis puissent par la suite attaquer leur crédibilité.

A.J.P. Taylor a perdu son poste à Oxford pour avoir publié son analyse honnête des origines de la Seconde Guerre mondiale, mais son énorme stature antérieure et l'acclamation générale que son livre avait reçue semblaient le protéger contre d'autres dommages, et l'œuvre elle-même devint rapidement reconnue comme un grand classique, remises sans arrêt sous presse et plus tard en honorant les listes de lectures requises de nos universités les plus élitistes. Cependant, d'autres qui se sont plongés dans ces mêmes eaux troubles ont eu beaucoup moins de chance.

L'année même où le livre de Taylor est paru, un travail couvrant à peu près le même sujet a été réalisé par un jeune chercheur nommé [David L. Hoggan](#). Hoggan avait obtenu son doctorat en 1948 en histoire diplomatique à Harvard sous la direction du professeur William Langer, l'une des figures dominantes dans ce domaine, et sa première œuvre [*The Forced War*](#) était une conséquence directe de sa thèse de doctorat. Bien que le livre de Taylor soit assez court et s'inspire surtout de sources publiques et de certains documents britanniques, le volume de Hoggan est exceptionnellement long et

détaillé, comptant près de 350 000 mots, y compris des références, et s'appuie sur ses nombreuses années de recherches minutieuses dans les nouvelles archives gouvernementales de Pologne et d'Allemagne. Bien que les deux historiens étaient tout à fait d'accord sur le fait que Hitler n'avait certainement pas eu l'intention de déclencher la Seconde Guerre mondiale, Hoggan a soutenu que plusieurs individus puissants au sein du gouvernement britannique avaient délibérément travaillé pour provoquer le conflit, forçant ainsi la main à l'Allemagne d'Hitler, comme son titre le suggérait.

Compte tenu de la nature très controversée des conclusions de Hoggan et de son manque de réalisations scientifiques antérieures, son énorme travail n'est apparu que dans une édition allemande, où il est rapidement devenu un best-seller controversé dans cette langue. En tant que jeune universitaire, Hoggan était très vulnérable à l'énorme pression et à l'opprobre qu'il a dû affronter. Il semble s'être disputé avec Barnes, son mentor révisionniste, alors que ses espoirs d'organiser une édition en anglais via un petit éditeur américain se sont rapidement dissipés. C'est peut-être pour cette raison que le jeune savant aux prises avec des difficultés a ensuite connu une série de crises de nerfs, et à la fin des années 1960, il avait démissionné de son poste au *San Francisco State College*, le dernier poste universitaire sérieux qu'il ait jamais occupé. Il a ensuite gagné sa vie en tant que chercheur dans un petit groupe de réflexion libertarien, et a fini ensuite par enseigner dans un collège local junior, pas vraiment la trajectoire professionnelle attendue pour quelqu'un qui avait commencé avec de si bons antécédents à Harvard.

En 1984, une version anglaise de son œuvre majeure était enfin sur le point d'être publiée lorsque les installations de son petit éditeur révisionniste dans la région de Los Angeles ont été incendiées et totalement détruites par des militants juifs, oblitérant ainsi les plaques et tout le matériel existant. Vivant dans un anonymat total, Hoggan lui-même mourut d'une crise cardiaque en 1988, à l'âge de 65 ans, et l'année suivante, une version anglaise de son œuvre

parut enfin, près de trois décennies après sa production originale, les rares exemplaires qui subsistent aujourd’hui étant extrêmement rares et coûteux. Cependant, une version PDF sans toutes les notes de bas de page est disponible sur Internet, et j’ai maintenant ajouté le volume de Hoggan à ma collection de livres HTML, le rendant enfin disponible à un public plus large, près de six décennies après son achèvement.

The forced war Quand le révisionnisme pacifique a échoué
DAVID L. HOGGAN - 1989 - 320 000 MOTS

Ce n’est que récemment que j’ai découvert l’opus de Hoggan, et je l’ai trouvé exceptionnellement détaillé et complet, quoique plutôt sec. J’ai lu la centaine de premières pages environ, plus quelques sélections ici et là, juste une petite partie des 700 pages, mais assez pour en tirer une idée d’ensemble.

La courte introduction de 1989 de l’éditeur la caractérise comme un traitement unique et complet des circonstances idéologiques et diplomatiques entourant le déclenchement de la guerre, et cela semble une évaluation exacte, qui peut même être encore valable aujourd’hui. Par exemple, le premier chapitre fournit une description remarquablement détaillée de plusieurs courants idéologiques contradictoires du nationalisme polonais au cours du siècle qui a précédé 1939, un sujet très pointu que je n’avais jamais rencontré ailleurs ni trouvé d’un grand intérêt.

Malgré sa longue occultation, vu les nombreuses circonstances, un travail aussi exhaustif, fondé sur de nombreuses années de recherche archivistique, pourrait constituer le fondement de recherches pour les historiens ultérieurs, et c’est exactement de cette manière que divers auteurs révisionnistes récents ont fait confiance à Hoggan. Mais malheureusement, il y a de sérieuses préoccupations autour de cet auteur. Comme on pouvait s’y attendre, l’écrasante majorité des discussions sur Hoggan trouvées sur Internet est hostile et insultante, et pour des raisons évidentes, cela pourrait norma-

lement être rejeté. Cependant, Gary North, lui-même un révisionniste éminent qui connaissait personnellement Hoggan, a été tout aussi critique, le décrivant comme partial, peu fiable sur les faits et même malhonnête.

J'ai l'impression que l'écrasante majorité des documents de Hoggan sont probablement exacts et précis, bien que nous puissions contester ses interprétations. Cependant, étant donné la gravité des accusations, nous devrions probablement traiter toutes ses affirmations avec une certaine prudence, d'autant plus qu'il faudrait beaucoup de recherches archivistiques pour vérifier la plupart des résultats de ses recherches spécifiques. En fait, étant donné qu'une grande partie du cadre général des événements de Hoggan correspond à celui de Taylor, je pense qu'il est beaucoup plus avantageux pour nous de nous en remettre généralement à ce dernier.

Heureusement, ces mêmes préoccupations au sujet de l'exactitude peuvent être entièrement écartées dans le cas d'un écrivain beaucoup plus important, et dont la production volumineuse éclipse facilement celle de Hoggan ou de presque tout autre historien de la Deuxième Guerre mondiale. Voici comment j'ai décrit David Irving l'année dernière :

Avec plusieurs millions de ses livres imprimés, y compris une série de best-sellers traduits dans de nombreuses langues, il est tout à fait possible que Irving, âgé de quatre-vingts ans, se classe parmi les historiens britanniques les plus reconnus au cours des cent dernières années. Bien que je me sois contenté de lire quelques-unes de ses œuvres les plus courtes, j'ai trouvé celles-ci absolument exceptionnelles, Irving affichant régulièrement sa remarquable maîtrise des preuves documentaires de première main pour démolir complètement ma compréhension naïve des événements historiques majeurs. Cela ne me surprendrait guère que l'énorme corpus de ses écrits constitue finalement un pilier central

sur lequel les futurs historiens s'appuieraient pour chercher à comprendre les années catastrophiques et sanglantes de notre XXe siècle extrêmement destructeur, même après que la plupart des chroniqueurs de cette époque seront oubliés. ... Face à des affirmations étonnantes qui renversent complètement le récit historique établi, un scepticisme considérable est justifié, et mon propre manque d'expertise spécialisée dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale m'a laissé particulièrement prudent. Les documents que Irving présente semblent dépeindre un Winston Churchill si radicalement différent de celui de ma compréhension naïve qu'il en est presque méconnaissable, ce qui soulève naturellement la question de savoir si je pouvais faire crédit à l'exac-titude du témoignage d'Irving et à son interprétation. Tout son matériel argumentaire est massivement documenté dans des notes de bas de page, référençant des documents copieux dans de nombreuses archives officielles, mais comment pourrais-je éventuellement trouver le temps ou l'énergie pour les vérifier ? Plutôt ironiquement, une tournure des événements extrêmement malheureuse semble avoir complètement résolu cette question cruciale. Irving est un individu d'une intégrité intellectuelle exceptionnellement forte, et en tant que tel, il est incapable de voir dans un dossier des choses qui n'existent pas, même si c'était dans son intérêt évident de le faire, ni de fabriquer des preuves inexistantes. Par conséquent, sa réticence à dissimuler ou à rendre hommage, du bout des lèvres, à divers totems culturels largement vénérés a finalement provoqué une vague de diffamation poussée par un essaim de fanatiques idéologiques issus de convictions ethniques/religieuses particulières. Cette situation était plutôt semblable aux ennuis que mon vieux professeur de Harvard, E.O. Wilson, avait

vécus à peu près à la même époque lors de la publication de son propre ouvrage, *Sociobiology : The New Synthesis*, le livre qui a contribué à lancer le domaine de la psychobiologie évolutionnaire humaine moderne. Ces activistes ethniques zélés ont entamé une campagne coordonnée pour faire pression sur les éditeurs prestigieux d'Irving afin qu'ils laissent tomber ses livres, tout en perturbant ses visites fréquentes à l'étranger et même en faisant pression sur les pays pour l'empêcher d'entrer. Ils ont également battu un tambour de diffamation médiatique, noircissant continuellement son nom et ses compétences de recherche, allant même jusqu'à le dénoncer comme un « nazi » et un « amant hitlérien », comme cela avait été le cas pour le Professeur Wilson. Au cours des années 1980 et 1990, ces efforts déterminés, parfois soutenus par une violence physique considérable, portèrent de plus en plus leurs fruits, et la carrière d'Irving fut sévèrement frappée. Il avait été autrefois fêté par les plus grandes maisons d'édition du monde et ses livres publiés en série dans les plus grands journaux britanniques ; maintenant il est devenu progressivement un personnage marginalisé, presque un paria, avec d'énormes dommages à ses sources de revenus. En 1993, Deborah Lipstadt, professeur d'études de théologie et d'Holocauste (ou peut-être de « théologie de l'Holocauste »), plutôt ignorante et fanatique, l'a *férocelement attaqué* dans son livre comme « négateur de l'Holocauste », menant l'éditeur timoré d'Irving à annuler le contrat pour son nouveau volume historique majeur. Ce développement a finalement déclenché un procès rancunier en 1998, qui a abouti à un célèbre procès en diffamation en 2000 devant une cour britannique. Cette bataille juridique était certainement une affaire de *David et Goliath*, avec de riches producteurs de films juifs,

*et des dirigeants d'entreprises, apportant une somme énorme de 13 millions de dollars à Lipstadt, ce qui lui a permis de financer une véritable armée de 40 chercheurs et experts juridiques, sous la direction de l'un des juristes juifs les plus réputés de Grande-Bretagne. En revanche, Irving, étant un historien impécunieux, a été forcé de se défendre sans bénéficier de conseils juridiques. Dans la vraie vie, contrairement à la légende, les Goliaths de ce monde sont presque invariablement triomphants, et ce cas ne fait pas exception, Irving étant poussé à la banqueroute personnelle, il a perdu sa belle maison au centre de Londres. Mais vu sur une perspective plus longue de l'histoire, je pense que la victoire de ses bourreaux était une remarquable victoire à la Pyrrhus. Bien que la cible de leur haine déchaînée ait été le prétendu « déni de l'Holocauste » d'Irving, pour autant que je puisse le dire, ce sujet était presque entièrement absent des plusieurs douzaines de livres d'Irving, et c'est précisément ce même silence qui avait provoqué leurs crachats indignés. Par conséquent, en l'absence d'une cible aussi claire, leur groupe de chercheurs généreusement rémunérés a passé au moins une année à effectuer, apparemment, une analyse ligne par ligne et note de bas de page de tout ce qu'Irving avait publié, localisant chaque erreur historique qui pourrait éventuellement lui donner une mauvaise réputation professionnelle. Avec de l'argent et de la main-d'œuvre presque illimités, ils ont même utilisé le processus légal d'investigation pour l'assigner et lire les milliers de pages de ses journaux intimes et de sa correspondance, espérant trouver des preuves de ses « mauvaises pensées ». Le film hollywoodien de 2006, intitulé *Le Déni* et co-écrit par Lipstadt, peut fournir un aperçu raisonnable de la séquence des événements, vu de sa propre pers-*

pective. Malgré ces ressources financières et humaines énormes, il n'en est apparemment presque rien sorti, au moins si l'on en croit le livre triomphaliste de Lipsstadt titrant Histoire d'un procès et paru en 2005. Au cours de quatre décennies de recherches et de publications, qui ont avancé de nombreuses affirmations historiques controversées, de la nature la plus étonnante, ils n'ont réussi à trouver que quelques douzaines d'erreurs de fait ou d'interprétation, la plupart ambiguës ou contestées. Et le pire qu'ils aient découvert après avoir lu chaque page des nombreux mètres linéaires des journaux intimes d'Irving était qu'il avait autrefois composé une courte chanson « insensible à la race » pour sa petite fille, un élément trivial qu'ils ont claironné comme preuve qu'il était « raciste ». Ainsi, ils semblaient admettre que l'énorme corpus de textes historiques d'Irving était peut-être vrai à 99,9%. Je pense que ce silence du « chien qui n'aboie pas » est éloquent comme un coup de tonnerre. Je ne connais aucun autre chercheur académique, dans l'histoire du monde entier, qui ait vu toutes ses décennies de vie au travail soumises à un examen exhaustif aussi minutieusement hostile. Et puisque Irving a apparemment réussi ce test avec autant de brio, je pense que nous pouvons considérer presque toutes les affirmations étonnantes contenues dans ses livres – et récapitulées dans ses vidéos – comme absolument exactes.

La remarquable historiographie de David Irving

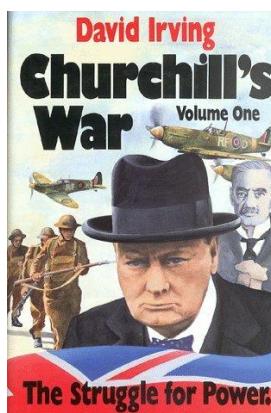
RON UNZ - 4 JUIN 2018 - 1700 MOTS

Il y a quelques années, j'avais lu deux œuvres plus courtes d'Irving, Nuremberg : *The Last Battle* et *The War Path*, ce dernier traitant des événements qui ont mené au déclenchement du conflit et qui, par conséquent, se chevauchent largement avec l'histoire

de Taylor. L'analyse d'Irving semble assez semblable à celle de son éminent prédécesseur d'Oxford, tout en fournissant une abondance de preuves documentaires méticuleuses à l'appui de cette simple histoire décrite deux décennies auparavant. Cet accord ne m'a guère surpris, car de multiples efforts pour décrire avec précision la même réalité historique sont susceptibles d'être raisonnablement congruents, alors que la propagande malhonnête peut diverger largement dans toutes sortes de directions différentes.

J'ai récemment décidé de m'attaquer à l'une des œuvres beaucoup plus longues d'Irving, le premier volume de *Churchill's War*, un texte classique de quelque 300 000 mots qui couvre l'histoire du légendaire premier ministre britannique à la veille de l'[opération Barbarossa](#), et je l'ai trouvé tout aussi remarquable que je l'avais prévu. Comme un petit indicateur de la candeur et des connaissances d'Irving, il se réfère à plusieurs reprises, quoique brièvement, aux plans des Alliés de 1940 d'attaquer soudainement l'URSS et de détruire ses champs de pétrole de Bakou, une proposition tout à fait désastreuse qui nous aurait certainement fait perdre la guerre si elle avait été suivie d'effets. En revanche, les [faits exceptionnellement embarrassants](#) de l'[opération Pike](#) ont été totalement exclus de presque tous les récits occidentaux ultérieurs du conflit, ce qui nous laisse à nous demander lesquels de nos nombreux historiens professionnels sont simplement ignorants et lesquels sont coupables de mentir par omission.

Jusqu'à récemment, ma familiarité avec Churchill était plutôt superficielle, et les révélations d'Irving m'ont ouvert les yeux. La découverte la plus frappante fut sans doute les remarquables vé-



nalité et corruption de l'homme, Churchill avait un train de vie dispendieux et vivait somptueusement et souvent bien au-delà de ses moyens financiers, employant une armée de dizaines de servants personnels dans sa grande propriété de campagne malgré le manque fréquent de revenus réguliers et assurés pour les entretenir. Cette situation difficile l'a naturellement mis à la merci de ceux qui étaient prêts à soutenir son mode de vie somptueux en échange de la détermination de ses activités politiques. Et des moyens pécuniaires un peu similaires ont été utilisés pour obtenir le soutien d'un réseau d'autres personnalités politiques de tous les partis britanniques, qui sont devenus les proches alliés politiques de Churchill.

En clair, au cours des années qui ont précédé la Seconde Guerre mondiale, Churchill et de nombreux autres collègues députés britanniques ont reçu régulièrement des allocations financières considérables - des pots-de-vin en espèces - de sources juives et tchèques en échange de la promotion d'une politique d'hostilité extrême envers le gouvernement allemand et du fait qu'il préconisait la guerre. Les sommes en jeu étaient considérables, le gouvernement tchèque à lui seul ayant probablement versé des dizaines de millions de dollars en monnaie actuelle à des élus, des éditeurs et des journalistes britanniques qui s'efforçaient de renverser la politique officielle de paix de leur gouvernement en place. Un cas particulièrement remarquable s'est produit au début de 1938 lorsque Churchill a soudainement perdu toutes ses richesses accumulées lors d'un pari stupide sur le marché boursier américain, et a rapidement été forcé de mettre en vente sa propriété de campagne bien-aimée pour éviter la faillite personnelle, avant d'être rapidement sauvé par un millionnaire juif étranger désireux de promouvoir une guerre contre l'Allemagne. En effet, les premières étapes de l'implication de Churchill dans ce comportement sordide sont racontées dans un chapitre d'Irving intitulé à juste titre « *Aide à l'embauche* ».

Ironiquement, les services de renseignements allemands ont appris l'existence de cette corruption massive de parlementaires britanniques et ont transmis l'information au premier ministre Neville

[Chamberlain](#), qui a été horrifié de découvrir les motifs corrompus de ses féroces opposants politiques, mais il est apparemment resté trop gentleman pour les faire arrêter et poursuivre. Je ne suis pas un expert des lois britanniques de l'époque, mais le fait que des représentants élus fassent monter les enchères d'étrangers sur des questions de guerre et de paix en échange d'énormes paiements secrets me semble presque un exemple classique de trahison, et je pense que l'exécution rapide de Churchill aurait sans doute sauvé des dizaines de millions de vies.

J'ai l'impression que les individus à faible caractère personnel sont les plus susceptibles de vendre les intérêts de leur propre pays en échange d'importantes sommes d'argent venant de l'étranger, et en tant que tels constituent habituellement les cibles naturelles des trafiquants et des espions étrangers malfaisants. Churchill semble certainement entrer dans cette catégorie, avec des rumeurs de corruption personnelle massive autour de lui dès le début de sa carrière politique. Plus tard, il a complété son revenu en s'engageant dans la contrefaçon d'art à grande échelle, un fait que Roosevelt a plus tard découvert et probablement utilisé comme un point de levier personnel contre lui. L'état d'ébriété constant de Churchill était tout aussi grave, son état d'ébriété étant si répandu qu'il constituait un cas clinique d'alcoolisme. En fait, Irving note que dans ses conversations privées, que [Franklin Delano Roosevelt](#) (FDR) qualifiait couramment Churchill de « *clochard ivre* ».

À la fin des années 1930, [Churchill](#) et sa clique d'alliés politiques achetés et payés de la même façon avaient sans cesse attaqué et dénoncé le gouvernement de Chamberlain pour sa politique de paix, et il lançait régulièrement les accusations les plus folles et non fondées, prétendant que les Allemands avaient entrepris un énorme renforcement militaire visant la Grande-Bretagne. Ces accusations ont souvent été largement reprises par des média fortement influencés par les intérêts juifs et ont beaucoup contribué à empoisonner l'état des relations germano-britanniques. Finalement, ces pressions accumulées ont forcé Chamberlain à prendre

l'acte extrêmement imprudent de fournir une garantie inconditionnelle de soutien militaire à la dictature irresponsable de la Pologne. En conséquence, les Polonais refusèrent alors avec arrogance toute négociation frontalière avec l'Allemagne, allumant ainsi la mèche qui conduisit finalement à l'invasion allemande six mois plus tard et à la déclaration de guerre britannique qui suivit. Les médias britanniques avaient largement fait la promotion de Churchill en tant que figure politique pro-guerre de premier plan, et une fois que Chamberlain fut forcé de créer un gouvernement d'unité nationale en temps de guerre, son principal critique y fut amené et se vit confier le portefeuille des affaires maritimes.

Après la défaite éclair en six semaines de la Pologne, Hitler chercha sans succès à faire la paix avec les Alliés, et la guerre tomba en suspens. Puis, au début de 1940, Churchill persuada son gouvernement d'essayer de surpasser stratégiquement les Allemands en préparant une grande invasion maritime de la Norvège neutre ; mais Hitler découvrit le plan et devança l'attaque, les graves erreurs opérationnelles de Churchill entraînant une défaite surprenante des forces britanniques, largement supérieures. Pendant la Première Guerre mondiale, la catastrophe de [Gallipoli](#) avait forcé Churchill, qui en était responsable, à démissionner du Cabinet britannique, mais cette fois-ci, les médias amis ont contribué à faire en sorte que Chamberlain soit tenu responsable de la débâcle quelque peu similaire de [Narvik](#), de sorte que c'est ce dernier qui fut contraint à la démission, Churchill prenant dès lors sa place de Premier ministre. Les officiers de la marine britannique étaient consternés que l'architecte principal de leur humiliation en soit devenu le principal bénéficiaire politique, mais puisque la réalité est ce que les médias rapportent, le public britannique n'a jamais découvert cette grande ironie.

Cet incident n'était que le premier d'une longue série d'échecs militaires majeurs et de trahisons flagrantes de Churchill qui sont racontés de façon convaincante par Irving, et qui ont presque tous été par la suite effacés de notre histoire hagiographique du conflit.

Nous devrions reconnaître que les chefs de guerre qui passent une grande partie de leur temps en état d'ivresse sont beaucoup moins susceptibles de prendre des décisions optimales, surtout s'ils sont extrêmement enclins à la micro-gestion militaire comme ce fut le cas avec Churchill.

Au printemps 1940, les Allemands lancèrent leur soudaine poussée de troupes blindées en France via la Belgique, et comme l'attaque commençait à réussir, Churchill ordonna au commandant général britannique de fuir immédiatement avec ses forces vers la côte, et ce sans informer ses homologues français ou belges de l'énorme trou qu'il ouvrirait ainsi sur le front allié, assurant ainsi l'encerclement et la destruction de leurs armées. Après la défaite et l'occupation de la France, le Premier ministre britannique ordonna une attaque surprise soudaine contre la flotte française désarmée, la détruisant complètement et tuant quelque 2 000 de ses anciens alliés ; la cause immédiate fut sa mauvaise traduction d'un seul mot en français, mais cet [incident](#) du type « *Pearl Harbor* » continua à être mal digéré par les dirigeants Français pendant des décennies.

Hitler avait toujours voulu des relations amicales avec la Grande-Bretagne et avait certainement cherché à éviter la guerre qui lui avait été imposée. La France étant maintenant vaincue et les forces britanniques chassées du continent, il offrit donc à la Grande-Bretagne des conditions de paix très magnanimes et une nouvelle alliance avec l'Allemagne. Le gouvernement britannique avait été contraint d'entrer en guerre sans raison logique et contre ses propres intérêts nationaux, de sorte que Chamberlain et la moitié du Cabinet étaient naturellement favorables à l'ouverture de négociations de paix, et la proposition allemande aurait probablement reçu l'approbation écrasante des élites publiques et politiques britanniques si elles avaient été informées de ses termes.

Mais malgré quelques hésitations occasionnelles, Churchill est demeuré absolument inflexible quant à la nécessité de poursuivre la guerre, et Irving soutient de façon plausible que son motif était très personnel. Tout au long de sa longue carrière, Churchill avait

connu de remarquables échecs répétés, et le fait qu'il ait finalement réalisé l'ambition de toute sa vie de devenir premier ministre pour perdre une guerre majeure quelques semaines seulement après avoir atteint le numéro 10 Downing Street aurait fait en sorte que sa place permanente dans l'histoire soit extrêmement humiliante. D'un autre côté, s'il parvenait à poursuivre la guerre, la situation pourrait peut-être s'améliorer plus tard, surtout si les Américains pouvaient être persuadés d'entrer un jour dans le conflit du côté britannique.

Puisque la fin de la guerre avec l'Allemagne était dans l'intérêt de sa nation mais pas dans le sien, Churchill adopta des moyens impitoyables pour empêcher les sentiments de paix de devenir assez forts pour submerger son opposition. Comme la plupart des autres grands pays, la Grande-Bretagne et l'Allemagne avaient signé des conventions internationales interdisant le bombardement aérien de cibles urbaines civiles, et malgré les espoirs qu'entretenait le dirigeant britannique de voir les Allemands attaquer ainsi des villes britanniques, Hitler respectait ces dispositions. En désespoir de cause, Churchill ordonna une série de raids de bombardement à grande échelle contre Berlin, la capitale allemande, y occasionnant des dégâts considérables, et après de nombreux avertissements sévères, Hitler commença finalement à riposter par des attaques similaires contre des villes britanniques. La population subit les lourdes destructions infligées par ces bombardements allemands et ne fut jamais informée des attaques britanniques qui les avaient précédées et provoquées, si bien que l'opinion publique s'opposa fermement à l'idée de faire la paix avec cet adversaire allemand apparemment diabolique.

Dans ses mémoires publiés un demi-siècle plus tard, le professeur Revilo P. Oliver, qui avait occupé un poste de haut rang dans le renseignement militaire américain pendant la guerre, a décrit cette séquence d'événements en des termes très amers :

La Grande-Bretagne, en violation de toute l'éthique de

la guerre civilisée qui avait jusque-là été respectée par notre race, et en violation traître des engagements diplomatiques solennellement assumés sur les « villes ouvertes », avait secrètement bombardé intensivement de telles villes ouvertes en Allemagne dans le but exprès de tuer suffisamment d'hommes et de femmes désarmés et sans défense pour forcer le gouvernement allemand à répliquer et à bombarder les villes britanniques et à tuer ainsi suffisamment d'hommes, de femmes et d'enfants britanniques sans défense pour susciter chez les Anglais l'enthousiasme pour la guerre folle dans laquelle leur gouvernement les avait engagés. Il est impossible d'imager un acte gouvernemental plus vil et plus dépravé que d'inventer la mort et la souffrance pour son propre peuple - pour les citoyens mêmes qu'il exhortait à la "loyauté" - et je soupçonne qu'un acte de trahison aussi infâme et sauvage aurait rendu malade même Genghis Khan ou Hulagu ou Tamerlan, barbares orientaux universellement décriés pour leur folie sanguinaire. L'histoire, si je me souviens bien, n'indique pas qu'ils aient jamais massacré leurs propres femmes et enfants pour faciliter quelques propagande mensongère[...] En 1944, les membres du renseignement militaire britannique ont tenu pour acquis qu'après la guerre, Sir Arthur Harris serait pendu ou tué pour haute trahison contre le peuple britannique...

La violation impitoyable par Churchill des lois de la guerre concernant les bombardements aériens urbains a directement conduit à la destruction de nombreuses villes parmi les plus belles et les plus anciennes d'Europe. Mais peut-être influencé par son ivresse chronique, il chercha plus tard à commettre des crimes de guerre encore plus horribles et ne fut empêché de le faire que par l'opposition tenace de tous ses subordonnés militaires et politiques.

Outre les lois interdisant le bombardement des villes, tous les pays ont également accepté d'interdire la première utilisation de gaz toxique, tout en accumulant des quantités nécessaires en guise de représailles. L'Allemagne étant le leader mondial de la chimie, les nazis avaient produit les formes les plus mortelles de nouveaux gaz neurotoxiques, comme le [Tabun](#) et le [Sarin](#), dont l'utilisation aurait pu facilement conduire à de grandes victoires militaires sur les fronts oriental et occidental, mais Hitler avait scrupuleusement respecté les protocoles internationaux que sa nation avait signés. Cependant, à la fin de la guerre, en 1944, le bombardement incessant des villes allemandes par les Alliés a mené aux attaques de représailles dévastatrices des bombes volantes V-1 contre Londres, et un Churchill indigné est devenu inflexible sur le fait que les villes allemandes devraient être attaquées au gaz toxique en représailles. Si Churchill avait obtenu ce qu'il voulait, des millions de Britanniques auraient bientôt péri à la suite des contre-attaques allemandes au gaz neurotoxique. À peu près à la même époque, Churchill vit également contrée sa proposition de bombarder l'Allemagne de centaines de milliers de bombes mortelles à l'anthrax, une opération qui aurait pu rendre une grande partie de l'Europe centrale et occidentale inhabitable pour des générations.

J'ai trouvé les révélations d'Irving sur toutes ces questions absolument étonnantes, et je suis profondément reconnaissant envers Deborah Lipstadt et son armée de chercheurs diligents , qui ont soigneusement étudié et apparemment confirmé l'exactitude de pratiquement chaque élément.

Les deux volumes existants du chef-d'œuvre d'Irving Churchill totalisent plus de 700 000 mots, et leur lecture nécessiterait évidemment des semaines d'efforts soutenus. Heureusement, Irving est aussi un conférencier passionnant et plusieurs de ses conférences approfondies sur le sujet peuvent être visionnées sur BitChute après avoir été récemment censurées par YouTube :

<https://www.bitchute.com/embed/C9z1fCgUn5If/>
<https://www.bitchute.com/embed/bNm0ZG1GnbCC/>

J'ai relu très récemment le livre de Pat Buchanan de 2008 qui condamnait sévèrement Churchill pour son rôle dans la guerre mondiale cataclysmique et j'ai fait une découverte intéressante. Irving est certainement l'un des biographes les plus influents de Churchill, ses recherches documentaires exhaustives étant à l'origine de tant de nouvelles découvertes et ses livres se vendant par millions. Pourtant, le nom d'Irving n'apparaît jamais une seule fois ni dans le texte de Buchanan ni dans sa bibliographie, bien que l'on puisse soupçonner qu'une grande partie des éléments d'Irving a été « *blanchie* » par d'autres sources secondaires de Buchanan. Buchanan cite abondamment A.J.P. Taylor, mais ne fait aucune mention de Barnes, Flynn ou d'autres éminents universitaires et journalistes américains qui ont été purgés pour avoir exprimé des opinions contemporaines qui ne sont pas si différentes de celles de l'auteur lui-même.

Au cours des années 1990, Buchanan s'était classé parmi les personnalités politiques américaines les plus en vue, avec une empreinte médiatique énorme tant dans la presse écrite qu'à la télévision, et avec ses campagnes insurrectionnelles remarquablement fortes pour l'élection présidentielle républicaine en 1992 et 1996, qui ont renforcé son statut national. Mais ses nombreux ennemis idéologiques ont travaillé sans relâche pour le miner, et en 2008, sa présence continue en tant qu'expert sur la chaîne câblée de MSNBC était l'un de ses derniers leviers de pouvoir d'importance publique majeure. Il a probablement compris que la publication d'une histoire révisionniste de la Seconde Guerre mondiale pourrait mettre en danger sa position, et a estimé que toute association directe avec des figures purgées et diffamées comme Irving ou Barnes conduirait certainement à son bannissement permanent de tous les médias électroniques.

Il y a dix ans, j'avais été assez impressionné par l'histoire de Buchanan, mais j'avais par la suite beaucoup lu sur cette époque et je me suis trouvé quelque peu déçu la deuxième fois. Mis à part ton souvent aéré, rhétorique et peu scolaire, mes critiques les

plus vives ne portaient pas sur les positions controversées qu'il a prises, mais sur les autres sujets et questions controversées qu'il a si soigneusement évités.

La plus évidente d'entre elles est peut-être la question des véritables origines de la guerre, qui a dévasté une grande partie de l'Europe, tué peut-être cinquante ou soixante millions de personnes et donné naissance à l'ère de la guerre froide qui a suivi, pendant laquelle les régimes communistes ont contrôlé la moitié du continent-monde eurasiatique. Taylor, Irving et bien d'autres ont complètement démythifié la mythologie ridicule selon laquelle la cause réside dans le désir fou d'Hitler de conquérir le monde, mais si le dictateur allemand n'avait manifestement qu'une responsabilité mineure, y avait-il vraiment un vrai coupable ? Ou cette guerre mondiale massivement destructrice s'est-elle produite d'une manière quelque peu similaire à celle la précédent, que nos histoires conventionnelles traitent comme étant principalement due à une série de bavures, de malentendus et d'escalades inconsidérées ?

Au cours des années 1930, John T. Flynn était l'un des journalistes progressistes les plus influents d'Amérique, et bien qu'il ait commencé comme un fervent partisan de Roosevelt et de son New Deal, il est progressivement devenu un critique sévère, concluant que les divers plans gouvernementaux de FDR n'avaient pas réussi à relancer l'économie américaine. Puis, en 1937, un nouvel effondrement de l'économie a fait grimper le chômage aux mêmes niveaux que lorsque le président était entré en fonction pour la première fois, confirmant ainsi le verdict sévère de Flynn. Et comme je l'ai écrit l'année dernière :

En réalité, Flynn allègue que fin 1937, FDR s'était orienté vers une politique étrangère agressive visant à impliquer le pays dans une guerre étrangère importante, principalement parce qu'il pensait que c'était le seul moyen de sortir de sa situation économique et politique désespérée, un stratagème qui n'était pas inconnu pour les dirigeants.

geants nationaux au cours de l'histoire. Dans sa chronique du 5 janvier 1938 dans The New Républic, il avertit ses lecteurs incrédules de la perspective imminente d'un important renforcement de la marine et des moyens militaires, après qu'un important conseiller de Roosevelt lui aurait vanté, en privé, les mérites d'un grand conflit de « keynesianisme militaire » et d'une guerre majeure qui résoudraient les problèmes économiques apparemment insurmontables du pays. À cette époque, une guerre avec le Japon, qui portait peut-être sur des intérêts en Amérique latine, semblait être l'objectif recherché, mais l'évolution de la situation en Europe a rapidement convaincu FDR que fomenter une guerre générale contre l'Allemagne était la meilleure solution. Les mémoires et autres documents historiques obtenus ultérieurement par des chercheurs semblent généralement soutenir les accusations de Flynn en indiquant que Roosevelt a ordonné à ses diplomates d'exercer une énorme pression sur les gouvernements britannique et polonais pour éviter tout règlement négocié avec l'Allemagne, entraînant ainsi le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale en 1939.

Ce dernier point est important, car les opinions confidentielles des personnes les plus proches des événements historiques importants devraient avoir une valeur probante considérable. Dans un [article récent](#), John Wear a rassemblé les nombreuses évaluations contemporaines qui impliquaient FDR en tant que figure centrale dans l'orchestration de la guerre mondiale par sa pression constante sur les dirigeants politiques britanniques, une politique au sujet de laquelle il a même admis en privé qu'elle pourrait signifier sa destitution si elle devait être révélée. Entre autres témoignages, nous avons les déclarations des ambassadeurs polonais et britannique à Washington et de l'ambassadeur américain à Londres, qui ont également

transmis l'opinion concordante du Premier ministre Chamberlain lui-même. En effet, le vol et la publication par l'Allemagne de documents diplomatiques secrets polonais en 1939 avaient déjà révélé une grande partie de ces informations, et William Henry Chamberlin a confirmé leur authenticité dans son livre de 1950. Mais comme les médias grand public n'ont jamais rapporté aucune de ces informations, ces faits restent encore peu connus aujourd'hui.

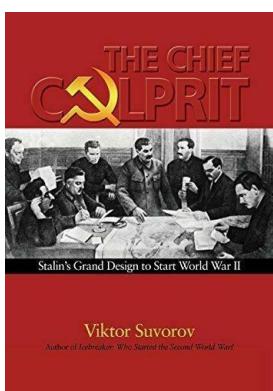
FDR semble avoir joué un rôle crucial dans l'orchestration du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, grandement aidé par Churchill et son cercle d'amis en Grande-Bretagne. Mais en 1939, les tensions croissantes au sujet de Dantzig donnèrent à Staline une formidable ouverture stratégique. En signant un pacte avec Hitler, ils envahirent bientôt conjointement la Pologne, mais même si les Soviétiques s'emparèrent de la moitié du territoire, la Grande-Bretagne et la France déclarèrent la guerre uniquement à l'Allemagne. Et tandis que Staline attendait que les autres puissances européennes s'épuisent les unes les autres, il commença la préparation d'une offensive militaire d'une ampleur sans précédent, ayant bientôt des chars beaucoup plus nombreux et meilleurs que ceux du reste du monde réunis.

Comme je l'ai écrit plus tôt cette année :

Ces considérations importantes deviennent particulièrement pertinentes lorsque nous tentons de comprendre les circonstances entourant l'opération Barbarossa, l'attaque de l'Allemagne contre l'Union soviétique en 1941, qui a constitué le point tournant central de la guerre. Tant à l'époque qu'au cours du demi-siècle qui suivit, les historiens occidentaux affirmèrent unanimement que l'assaut surprise avait pris Staline dans l'ignorance totale, le mobile d'Hitler étant son rêve de créer l'immense empire terrestre allemand dont il avait esquissé les contours dans les pages de Mein Kampf, publiées seize ans auparavant. Mais en 1990, un ancien officier

du renseignement militaire soviétique qui avait fait défection à l'Ouest et vivait en Grande-Bretagne a lâché une véritable bombe. Sous le nom de plume de Viktor Souvorov, il avait déjà publié un certain nombre d'ouvrages très appréciés sur les forces armées de l'URSS, mais dans Icebreaker, il prétendait maintenant que ses recherches approfondies dans les archives soviétiques avaient révélé qu'en 1941, Staline avait réuni d'énormes forces militaires offensives et les avait placées tout le long de la frontière, se préparant à attaquer et facilement écraser les forces largement en sous effectifs et mal équipées de la Wehrmacht, préparant une conquête rapide de l'Europe entière. Puis, presque au dernier moment, Hitler se rendit soudain compte du piège stratégique dans lequel il était tombé, et ordonna à ses troupes largement en sous-effectif et mal équipées de lancer une attaque surprise désespérée contre les Soviétiques, les attrapant par une attaque surprise au moment même où leurs propres préparations finales les avaient rendus les plus vulnérables, et arrachant ainsi une victoire initiale majeure des mâchoires d'une défaite certaine. D'énormes stocks de munitions et d'armes soviétiques avaient été disposés près de la frontière pour approvisionner l'armée d'invasion de l'Allemagne, et ils tombèrent rapidement entre les mains des Allemands, apportant un complément important à leurs propres ressources terriblement insuffisantes. Bien que presque totalement ignoré dans le monde anglophone, le livre précurseur de Souvorov est rapidement devenu un best-seller sans précédent en Russie, en Allemagne et dans de nombreuses autres parties du monde, et avec plusieurs volumes à suivre, ses cinq millions d'exemplaires imprimés en font l'historien militaire le plus lu dans l'histoire du monde. Pendant ce temps, les médias et

les milieux universitaires anglophones ont scrupuleusement maintenu le silence total sur le débat mondial en cours, aucune maison d'édition n'étant même disposée à produire une édition anglaise des livres de Souvorov jusqu'à ce qu'un éditeur de la prestigieuse presse de l'Académie navale brise finalement l'embargo près de deux décennies plus tard. Cette censure quasi totale de l'attaque soviétique massive prévue en 1941 semble assez semblable à la censure quasi totale de l'indéniable réalité de l'attaque massive prévue par les Alliés contre les Soviétiques l'année précédente.



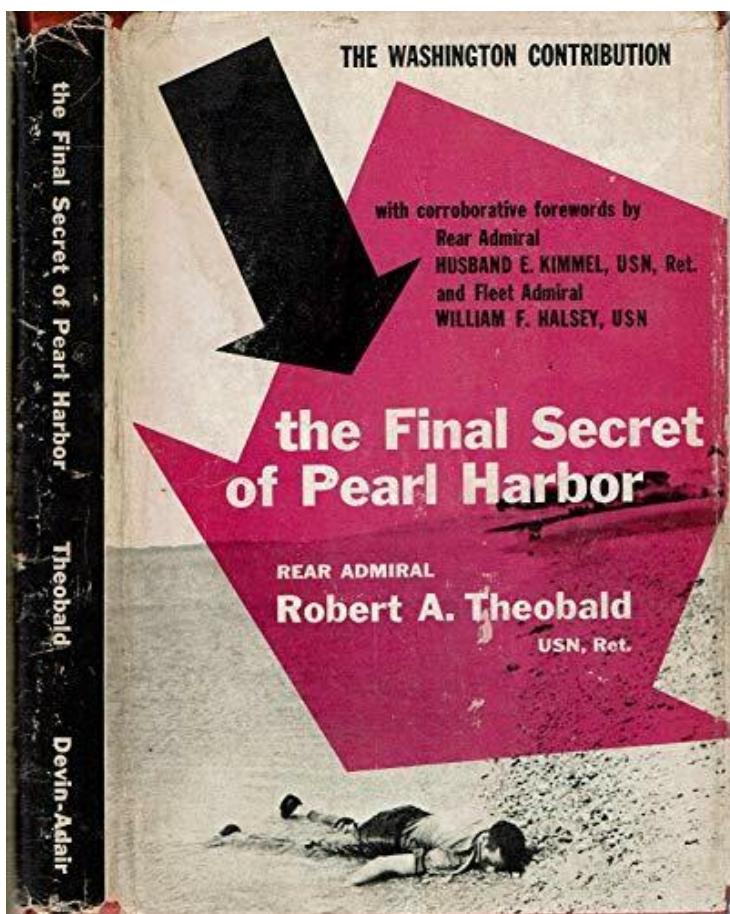
Bien que cette discussion ait surtout porté sur la guerre en Europe, les circonstances du conflit du Pacifique semblent aussi très différentes de notre histoire officielle. Le Japon combattait en Chine depuis 1937, mais c'est rarement considéré comme le début de la guerre mondiale. Au lieu de cela, l'attaque du 7 décembre 1941 sur Pearl Harbor est généralement considérée comme le point où la guerre est devenue mondiale.

A partir de 1940, la FDR avait fait un grand effort politique pour impliquer directement l'Amérique dans la guerre contre l'Allemagne, mais l'opinion publique y était massivement opposée, avec des sondages montrant que jusqu'à 80% de la population étaient contre. Tout cela a immédiatement changé une fois les bombes japonaises larguées sur Hawaï, et soudain le pays se trouva en guerre.

Compte tenu de ces faits, on soupçonnait naturellement Roosevelt d'avoir délibérément provoqué l'attaque par ses décisions

exécutives de geler les avoirs japonais, d'imposer un embargo sur toutes les livraisons de combustibles essentiels et de repousser les demandes répétées des dirigeants de Tokyo de négocier. Dans le volume de 1953 édité par Barnes, l'historien diplomatique Charles Tansill [résumait](#) ses arguments très solides selon lesquels FDR cherchait à utiliser une attaque japonaise comme sa meilleure « *porte dérobée pour provoquer la guerre* » contre l'Allemagne, argument qu'il avait avancé l'année précédente dans un livre du même nom. Au fil des décennies, les informations contenues dans les journaux intimes et les documents gouvernementaux semblent avoir presque définitivement établi cette interprétation, le secrétaire à la Guerre Henry Stimson indiquant que le plan était de « *manœuvrer [le Japon] pour leur faire tirer le premier coup de canon* ». Dans ses mémoires ultérieurs, le professeur Oliver s'est appuyé sur les connaissances intimes qu'il avait acquises pendant son rôle dans le renseignement militaire en temps de guerre pour prétendre même que FDR avait délibérément dupé les Japonais en leur faisant croire qu'il avait l'intention de lancer une attaque surprise contre leurs forces, les persuadant ainsi de frapper en premier en état de légitime défense.

En 1941, les États-Unis avaient brisé tous les codes de chiffrement diplomatiques japonais et lisaient librement leurs communications secrètes. Par conséquent, il existe aussi depuis longtemps la croyance répandue, quoique contestée, que le président était bien au courant de l'attaque japonaise prévue contre notre flotte et qu'il a délibérément omis d'avertir ses commandants locaux, s'assurant ainsi que les lourdes pertes américaines qui en résulteraient entraîneraient une nation vengeresse unie pour la guerre. Tansill et un ancien chercheur en chef de la commission d'enquête du Congrès a fait cette hypothèse dans le même volume de Barnes de 1953, et l'année suivante, un ancien amiral américain a publié [*The Final Secret of Pearl Harbor*](#), fournissant des arguments similaires plus en détail. Ce livre comprenait également une introduction de l'un des commandants navals américains les mieux classés de la Seconde



Guerre mondiale, qui approuvait pleinement la théorie controversée. En 2000, le journaliste Robert M. Stinnett a publié une foule d'autres preuves à l'appui, fondées sur ses huit années de recherche

archivistique, dont il a été question dans un [article récent](#). Stinnett fait remarquer que si Washington avait averti les commandants de Pearl Harbor, leurs préparatifs défensifs auraient été remarqués par les espions japonais locaux et transmis à la force opérationnelle qui approchait ; et avec l'élément de surprise perdu, l'attaque aurait probablement été interrompue, ce qui aurait contrarié tous les plans de guerre soigneusement préparés de FDR. Bien que divers détails puissent être contestés, je trouve les preuves de la connaissance préalable de Roosevelt très convaincantes.

Les problèmes économiques de Roosevelt l'avaient conduit à chercher une guerre étrangère, mais c'est probablement l'hostilité écrasante des Juifs envers l'Allemagne nazie qui l'avait conduit dans cette direction particulière. Le [rapport confidentiel](#) de l'ambassadeur de Pologne aux États-Unis, cité par John Wear, décrit de façon frappante la situation politique aux États-Unis au début de 1939 :

Il y a maintenant un sentiment qui prévaut aux États-Unis, marqué par une haine croissante du fascisme, et surtout du chancelier Hitler et de tout ce qui est lié au national-socialisme. La propagande est surtout entre les mains des Juifs qui contrôlent presque 100 % de la radio, du cinéma, de la presse quotidienne et périodique. Bien que cette propagande soit extrêmement grossière et présente l'Allemagne aussi noire que possible, surtout en ce qui concerne les persécutions religieuses et l'exploitation des camps de concentration, cette propagande est néanmoins extrêmement efficace, car l'opinion publique ici est totalement ignorante et ne connaît rien de la situation en Europe. À l'heure actuelle, la plupart des Américains considèrent le chancelier Hitler et le national-socialisme comme le plus grand mal et le plus grand péril qui menace le monde. La situation ici offre une excellente tribune pour les orateurs publics

de toutes sortes, pour les émigrants d'Allemagne et de Tchécoslovaquie qui, avec beaucoup de mots et des calomnies très diverses, incitent le public à s'exprimer. Ils font l'éloge de la liberté américaine qu'ils opposent aux États totalitaires. Il est intéressant de noter que dans cette campagne extrêmement bien planifiée, menée avant tout contre le national-socialisme, la Russie soviétique est presque complètement éliminée. La Russie soviétique, si elle est mentionnée, l'est d'une manière amicale et les choses sont présentées d'une telle manière qu'il semblerait que l'Union soviétique coopère avec le bloc des États démocratiques. Grâce à la propagande intelligente, les sympathies du public américain sont complètement du côté de l'Espagne rouge.

Étant donné la forte implication juive dans le financement de Churchill et de ses alliés ainsi que dans l'orientation du gouvernement et du public américains vers la guerre contre l'Allemagne, des groupes juifs organisés portent probablement la responsabilité centrale de la provocation de la 2nd guerre mondiale, et la plupart des gens bien informés l'ont certainement reconnu à ce moment-là. En effet, le *Forrestal Diaries* a enregistré la déclaration très révélatrice de notre ambassadeur à Londres : « *Chamberlain, dit-il, a déclaré que l'Amérique et les Juifs avaient forcé l'Angleterre à la guerre* ».

La lutte en cours entre Hitler et les Juifs du monde entier faisait l'objet d'une attention considérable de la part du public depuis des années. Pendant son ascension politique, Hitler avait à peine caché son intention de déloger la petite population juive allemande de l'emprise qu'elle avait acquise sur les médias et la finance allemands, et de diriger le pays dans le meilleur intérêt de la majorité allemande à 99%, une proposition qui a provoqué partout l'amère hostilité des Juifs. En effet, immédiatement après son entrée en fonction, un grand journal londonien avait publié un titre mémorable en 1933 annonçant que les Juifs du monde avaient déclaré la



FIGURE 7.1 – Page de une du *Daily Express* en date du 4 mars 1933

guerre à l'Allemagne et organisaient un boycott international pour affamer les Allemands et les soumettre.

Ces dernières années, des efforts quelque peu similaires, organisés par les Juifs, en matière de sanctions internationales visant à mettre à genoux les nations récalcitrantes, sont devenus partie intégrante de la politique mondiale. Mais de nos jours, la domination juive sur le système politique américain est devenue si écrasante qu'au lieu de boycotts privés, ces actions sont directement appliquées par le gouvernement américain. Dans une certaine mesure, cela avait déjà été le cas avec l'Irak dans les années 1990, mais c'est devenu beaucoup plus courant après le début du nouveau siècle.

Bien que notre enquête officielle du gouvernement ait conclu que le coût financier total des attaques terroristes du 11 septembre 2001 avait été une somme absolument insignifiante, l'administration Bush, dominée par les néo-conservateurs, s'en est servi comme excuse pour créer un nouveau poste important au sein du département du Trésor, le sous-sécrétariat au terrorisme et aux renseignements financiers. Ce bureau a rapidement commencé à utiliser le contrôle américain du système bancaire mondial et du commerce international dominé par le dollar pour imposer des sanctions fi-

nancières et mener une guerre économique, ces mesures étant généralement dirigées contre des individus, des organisations et des nations considérées comme hostiles envers Israël, notamment l'Iran, le Hezbollah et la Syrie.

Peut-être par coïncidence, bien que les Juifs ne représentent que 2% de la population américaine, les quatre personnes qui ont occupé ce poste très puissant au cours des 15 dernières années depuis sa création - Stuart A. Levey, David S. Cohen, Adam Szubin, [Sigal Mandelker](#) - ont été juifs, le plus récent étant carrément un citoyen israélien. Levey, le premier sous-secrétaire d'État, a commencé son travail sous le président Bush, puis l'a poursuivi sans interruption pendant des années sous le président Obama, soulignant la nature entièrement bipartisane de ces activités. [Mme Mandelker a été remplacé par [Justin Muzinich](#) en Mars 2018, juif lui aussi même si sa fiche Wikipédia omet ce détail, NdT]

La plupart des experts en politique étrangère sont certainement conscients que les groupes et les militants juifs ont joué un rôle central dans la désastreuse guerre en Irak en 2003, et que bon nombre de ces mêmes groupes et individus ont passé les douze dernières années à fomenter une attaque américaine similaire contre l'Iran, mais sans succès jusqu'ici. Cela semble assez proche de la situation politique de la fin des années 1930 en Grande-Bretagne et en Amérique.

Les personnes outrées par la couverture médiatique trompeuse de la guerre en Irak, mais qui ont toujours accepté comme par hasard le récit conventionnel de la Seconde Guerre mondiale, devraient envisager une expérience de réflexion que j'ai proposée l'an dernier :

Lorsque nous cherchons à comprendre le passé, nous devons veiller à ne pas nous baser sur une sélection restreinte de sources, surtout si une des parties était victorieuse à la fin et dominait complètement la production ultérieure de livres et autres commentaires. Avant

l'existence d'internet, cette tâche était particulièrement difficile, nécessitant souvent un effort considérable de la part des chercheurs, ne serait-ce que pour examiner les volumes reliés de périodiques jadis populaires. Pourtant, sans une telle diligence, nous pouvons faire de très graves erreurs. La guerre en Irak et ses conséquences ont certainement été l'un des événements centraux de l'histoire américaine au cours des années 2000. Cependant, supposons que dans un avenir lointain, certains lecteurs ne disposent que des archives de The Weekly Standard, National Review, de la page d'opinion du Wall Street Journal et des transcriptions de FoxNews pour leur apporter une compréhension de l'histoire de cette période, peut-être avec les livres écrits par les contributeurs au médias précédemment cités, je doute que, à part une petite fraction de ce qu'ils liraient, le reste puisse être qualifié de mensonge pur et simple. Mais la couverture massivement biaisée, les distorsions, les exagérations et surtout les omissions ahurissantes leur fourniraient sûrement une vision totalement irréaliste de ce qui s'était réellement passé pendant cette période importante.

Un autre parallèle historique frappant est la diabolisation féroce du président russe Vladimir Poutine, qui a provoqué la grande hostilité des éléments juifs lorsqu'il a évincé la poignée d'oligarques juifs qui avaient pris le contrôle de la société russe sous la mauvaise conduite du président Boris Eltsine et appauvri profondément l'essentiel de la population. Ce conflit s'est intensifié après que l'investisseur juif [William F. Browder](#) eut fait adopter par le Congrès la [loi Magnitsky](#) pour punir les dirigeants russes des actions en justice qu'ils avaient intentées contre son immense empire financier dans leur pays. Les critiques néo-conservateurs les plus sévères de Poutine l'ont souvent condamné comme « *un nouvel Hitler* » alors que certains [observa-](#)

teurs neutres ont reconnu qu'aucun dirigeant étranger depuis le Chancelier allemand des années 1930 n'avait été aussi violemment vilipendé par les médias américains. Vu sous un angle différent, il peut effectivement y avoir une correspondance étroite entre Poutine et Hitler, mais pas de la manière habituellement suggérée.

Des personnes bien informées ont certainement été conscientes du rôle crucial des Juifs dans l'orchestration de nos attaques militaires ou financières contre l'Irak, l'Iran, la Syrie et la Russie, mais il a été exceptionnellement rare qu'une personnalité publique ou des journalistes réputés mentionnent ces faits pour ne pas être dénoncés et calomniés par des militants juifs zélés et les médias qu'ils dominent. Par exemple, il y a quelques années, un seul tweet suggestif de Valerie Plame, célèbre agent anti-prolifération de la CIA, a provoqué une telle vague de vitupération qu'elle a été forcée de démissionner de son poste dans une organisation à but non lucratif de premier plan. Un parallèle étroit impliquant un personnage beaucoup plus célèbre s'était produit trois générations plus tôt :

Ces faits, maintenant fermement établis par des décennies d'études, fournissent le contexte nécessaire au discours célèbre et controversé de Lindbergh lors d'un rassemblement de l'America First en septembre 1941. Lors de cet événement il a accusé trois groupes « de pousser ce pays à la guerre, les Britanniques, les Juifs et le gouvernement Roosevelt », déclenchant ainsi une énorme tempête d'attaques et de dénonciations de la part des médias, notamment des accusations généralisées d'antisémitisme et de sympathies nazies. Étant donné les réalités de la situation politique, la déclaration de Lindbergh constitue une illustration parfaite de la fameuse boutade de Michael Kinsley selon laquelle « une gaffe, c'est quand un politicien dit la vérité – une vérité évidente qu'il n'est pas supposé dire ». Mais en conséquence, la réputation autrefois héroïque de Lind-

bergh a subi des dommages énormes et permanents, les échos de la campagne de diffamation ont été entendus pendant les trois dernières décennies de sa vie, et même bien au-delà. Bien qu'il n'ait pas été totalement exclu de la vie publique, sa réputation n'a plus jamais été la même. Avec de tels exemples à l'esprit, il ne faut pas s'étonner que, pendant des décennies, cet énorme engagement juif dans l'orchestration de la Seconde Guerre mondiale ait été soigneusement omis de presque tous les récits historiques ultérieurs, même de ceux qui ont fortement remis en question la mythologie du récit officiel. L'index de l'œuvre iconoclaste de Taylor de 1961 ne contient absolument aucune mention des Juifs, et il en va de même pour les livres précédents de Chamberlin et Grenfell. En 1953, Harry Elmer Barnes, doyen des révisionnistes historiques, publia son volume majeur visant à démolir les mensonges de la Seconde Guerre mondiale, et une fois de plus, toute discussion sur le rôle juif faisait presque entièrement défaut, avec seulement une partie d'une seule phrase et la courte citation suspendue de Chamberlain apparaissant dans plus de 200 000 mots du texte. Barnes et beaucoup de ses collaborateurs avaient déjà été purgés et leur livre n'a été publié que par un petit éditeur de l'Idaho, mais ils cherchaient toujours à éviter certaines choses non mentionnées.

Même l'archi-révisionniste David Hoggan semble avoir soigneusement contourné le sujet de l'influence juive. Son index de 30 pages ne contient aucune entrée sur les Juifs et ses 700 pages de texte ne contiennent que des références éparses. En effet, bien qu'il cite les déclarations privées explicites de l'ambassadeur de Pologne et du Premier ministre britannique soulignant l'énorme rôle juif dans la promotion de la guerre, il affirme alors de façon plutôt discutable

que ces déclarations confidentielles de personnes ayant la meilleure compréhension des événements devraient simplement être ignorées.

Dans la populaire série Harry Potter, Lord Voldemort, le grand ennemi des jeunes magiciens, est souvent identifié comme « *celui qui ne doit pas être nommé* », car la simple vocalisation de ces quelques syllabes particulières pourrait entraîner la mort de l'orateur. Les Juifs jouissent depuis longtemps d'un pouvoir et d'une influence énormes sur les médias et la vie politique, tandis que les militants juifs fanatiques font preuve d'un empressement féroce à dénoncer et à calomnier tous ceux qui sont soupçonnés d'être insuffisamment amicaux envers leur groupe ethnique. La combinaison de ces deux facteurs a donc induit un tel « *effet Lord Voldemort* » concernant les activités juives chez la plupart des écrivains et des personnalités publiques. Une fois que nous reconnaissions cette réalité, nous devrions devenir très prudents dans l'analyse des questions historiques controversées qui pourraient contenir une dimension juive, et aussi être particulièrement prudents face aux arguments du silence.

Les écrivains désireux de briser ce redoutable tabou juif au sujet de la Seconde Guerre mondiale étaient assez rares, mais une exception notable me vient à l'esprit. Comme je l'ai [écrit récemment](#) :

Il y a quelques années, je suis tombé sur un livre qui m'était totalement inconnu, datant de 1951 et intitulé Iron Curtain Over America de John Beaty, un professeur d'université très respecté. Beaty avait passé ses années de guerre dans le renseignement militaire, étant chargé de préparer les rapports de briefing quotidiens distribués à tous les hauts responsables américains résumant les informations de renseignement acquises au cours des 24 heures précédentes, ce qui était évidemment un poste à responsabilité considérable. En tant qu'anticommuniste zélé, il considérait une grande partie de la population juive américaine comme profondément impliquée dans des activités subversives, consti-

tuant ainsi une menace sérieuse pour les libertés traditionnelles américaines. En particulier, la mainmise juive croissante sur l'édition et les médias rendait de plus en plus difficile pour les points de vue discordants d'atteindre le peuple américain, ce régime de censure constituant le « rideau de fer » décrit dans son titre. Il accusait les intérêts juifs de pousser à une guerre totalement inutile contre l'Allemagne hitlérienne qui cherchait depuis longtemps de bonnes relations avec l'Amérique mais qui avait subi une destruction totale en raison de sa forte opposition à la menace communiste qui était soutenue par les Juifs d'Europe. À l'époque comme aujourd'hui, un livre prenant des positions aussi controversées avait peu de chance de trouver un éditeur new-yorkais, mais il fut quand même publié par une petite entreprise de Dallas, puis remporta un énorme succès, étant réimprimé dix-sept fois au cours des années suivantes. Selon Scott McConnell, le rédacteur en chef fondateur de The American Conservative, le livre de Beatty est devenu le deuxième texte conservateur le plus populaire des années 1950, ne se classant qu'après le classique emblématique de Russell Kirk, The Conservative Mind. Les livres d'auteurs inconnus qui sont publiés par de minuscules éditeurs se vendent rarement à beaucoup d'exemplaires, mais le travail a attiré l'attention de George E. Stratemeyer, un général à la retraite qui avait été l'un des commandants de Douglas MacArthur, et il a écrit une lettre d'approbation à Beatty. Beatty a commencé à inclure cette lettre dans son matériel promotionnel, suscitant la colère de l'ADL [Anti Defamation League], dont le président national a contacté Stratemeyer, lui demandant de répudier le livre, qui a été décrit comme une « amorce pour les groupes marginaux déments » partout en Amérique. Au lieu de cela,

Stratemeyer a donné une réponse cinglante à l'ADL, la dénonçant pour avoir proféré des « menaces voilées » contre « la liberté d'expression et de pensée » et tenté d'établir une répression à la mode soviétique aux États-Unis. Il déclara que tout « citoyen loyal » devrait lire The Iron Curtain Over America, dont les pages révélaient enfin la vérité sur la situation de notre pays, et il commença à promouvoir activement le livre dans tout le pays en attaquant la tentative juive de le faire taire. De nombreux autres généraux et amiraux américains de haut rang se sont rapidement joints à Stratemeyer pour appuyer publiquement le travail, tout comme quelques membres influents du Sénat américain, ce qui a conduit à ses énormes ventes nationales.

Contrairement à presque tous les autres récits de la Seconde Guerre mondiale, qu'ils soient orthodoxes ou révisionnistes, l'index du volume de Beaty est absolument débordant de références aux Juifs et aux activités juives, avec des dizaines d'entrées séparées et le sujet mentionné sur une fraction substantielle de toutes les pages de son livre assez court. Je soupçonne donc que tout lecteur occasionnel moderne qui renconterait le volume de Beaty serait stupéfait et consterné par un matériel aussi omniprésent et rejettterait probablement l'auteur comme étant délivrant et « obsédé par les Juifs » ; mais je pense que le traitement de Beaty est probablement le plus honnête et le plus réaliste. Comme je l'ai noté l'an dernier sur une question connexe :

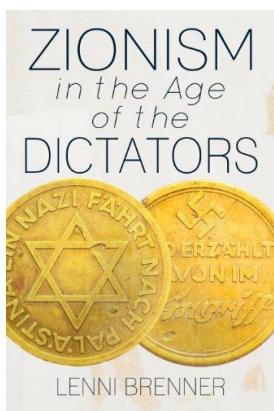
... une fois que le dossier historique a été suffisamment blanchi ou réécrit, tout fil conducteur de la réalité originale qui pourrait survivre est souvent perçu comme une étrange illusion ou dénoncé comme une « théorie du complot ».

Le rôle de Beaty en temps de guerre au sein des services de renseignements américains lui a certainement donné une bonne idée

de l'évolution des événements, et l'appui enthousiaste que lui ont témoigné nombre de nos commandants militaires les plus haut placés appuie cette conclusion. Plus récemment, une décennie de [recherches archivistiques](#) menées par le professeur Joseph Bendersky, un éminent historien du courant dominant, a révélé que les vues de Beaty étaient partagées en privé par bon nombre de nos professionnels du renseignement militaire et des généraux supérieurs de l'époque, étant très répandues dans ces milieux.

Le rideau de fer sur l'Amérique

John Beaty - 1951 - 82 000 mots



À la fin des années 1960, les historiens ont recommencé à se concentrer sur le rôle central des Juifs dans la guerre mondiale. En effet, au cours des dernières décennies, l'amer conflit entre l'Allemagne nazie et le judaïsme mondial est devenu un thème tellement écrasant de nos médias populaires que cet élément est peut-être presque le seul aspect de l'époque de la Seconde Guerre mondiale qui est connu de nombreux jeunes Américains. Mais la véritable histoire est en fait beaucoup plus complexe que la simple caricature selon laquelle Hitler

était mauvais et il détestait les Juifs parce qu'ils étaient bons. Entre autres choses, il existe la réalité historique de l'[important partenariat économique nazi-sioniste](#) des années 1930, qui a joué un rôle si crucial dans la création de l'État d'Israël. Bien que ces faits soient bien documentés et aient même fait l'objet d'une importante couverture médiatique dans les années 1980, notamment par l'auguste *Times* de Londres, au cours des dernières décennies, l'histoire a

été si massivement réprimée qu'il y a quelques années, un homme politique de gauche important a été *chassé* du Parti travailliste britannique simplement pour y avoir fait allusion. David Irving a également découvert le détail fascinant que les deux plus grands donateurs financiers allemands aux nazis pendant leur montée au pouvoir étaient tous deux des banquiers juifs, l'un d'eux étant le leader sioniste le plus en vue du pays, bien que les motifs impliqués n'étaient pas entièrement clairs. Un *autre fait obscurci* est que quelque 150 000 demi-juifs et quarts de juifs ont servi loyalement dans les armées de la Seconde Guerre mondiale d'Hitler, principalement en tant qu'officiers de combat, dont au moins 15 généraux et amiraux à moitié juifs, et une douzaine de quarts de juifs occupant ces mêmes grades élevés. L'exemple le plus remarquable est celui du maréchal Erhard Milch, le puissant commandant en second d'Hermann Goering, qui a joué un rôle opérationnel si important dans la création de la Luftwaffe. Milch avait certainement un père juif et, selon certaines affirmations beaucoup moins fondées, peut-être même une mère juive, alors que sa sœur était mariée à un général SS. Pendant ce temps, bien que nos médias fortement dominés par les Juifs présentent régulièrement Hitler comme l'homme le plus maléfique qui ait jamais vécu, beaucoup de ses contemporains en vue semblent avoir eu une opinion très différente. Comme je l'*ai écrit* récemment :

*En ressuscitant une Allemagne prospère alors que presque tous les autres pays restaient embourbés dans la Grande dépression mondiale, Hitler a attiré les éloges d'individus de tout le spectre idéologique. Après une visite prolongée en 1936, David Lloyd George, ancien premier ministre britannique en temps de guerre, fit l'*éloge du chancelier* en le qualifiant de « George Washington de l'Allemagne », un héros national de la plus grande envergure. Au fil des ans, j'ai vu des affirmations plausibles ici et là qu'au cours des années 1930, Hitler était*

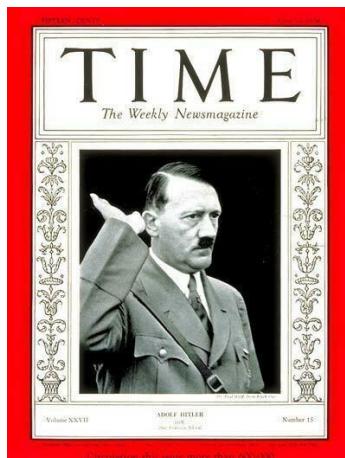


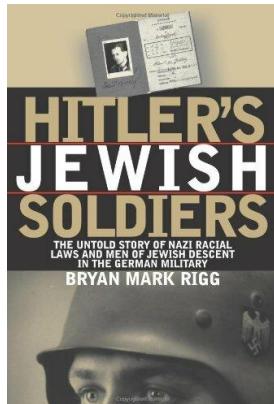
FIGURE 7.2 – Hitler dénommé *Homme de l'année 1938* par le *Times*

largement reconnu comme le leader national le plus populaire et le plus prospère au monde, et le fait qu'il ait été élu Homme de l'année 1938 par Time Magazine tend à confirmer cette conviction.

J'ai découvert un exemple particulier de ces perspectives manquantes plus tôt cette année lorsque j'ai décidé de lire *The Prize*, l'histoire de l'industrie pétrolière mondiale de Daniel Yergin, lauréat du Magistère et du Prix Pulitzer en 1991, et j'ai découvert quelques paragraphes surprenants enfouis profondément dans les 900 pages de texte dense. Yergin expliqua qu'au milieu des années 1930, le président impérieux de la Royal Dutch Shell, qui avait passé des décennies au sommet absolu du monde des affaires britannique, était devenu très épris d'Hitler et de son gouvernement nazi. Il croyait qu'une alliance anglo-allemande était le meilleur moyen de maintenir la paix en Europe et de protéger le conti-

ment de la menace soviétique, et il s'est même retiré en Allemagne, conformément à ses nouvelles sympathies.

Depuis que l'histoire actuelle de cette époque a été si complètement remplacée par une propagande extrême, les spécialistes universitaires qui étudient de près des sujets particuliers rencontrent parfois des anomalies troublantes. Par exemple, un peu de recherches très décontractées sur Internet a attiré mon attention sur un [article intéressant](#) d'une biographe éminente de la célèbre écrivaine moderniste juive [Gertrude Stein](#), qui semblait totalement mystifiée de voir pourquoi son icône féministe semblait avoir été une admiratrice majeure d'Hitler et une partisane enthousiaste du gouvernement pro-allemand de Vichy, en France. L'auteur note également que Stein n'était guère seule dans ses sentiments, qui étaient généralement partagés par tant de grands écrivains et philosophes de l'époque.



Il y a aussi le cas très intéressant mais beaucoup moins bien documenté de Lawrence d'Arabie, l'un des plus grands héros militaires britanniques au sortir de la Première Guerre mondiale et qui avait peut-être pris une direction assez similaire, juste avant sa mort en 1935 dans un accident de moto suspect. Un [compte rendu présumé](#) de l'évolution de ses opinions politiques semble extrêmement détaillé et mérite peut-être qu'on s'y attarde, l'original ayant été retiré d'Internet mais il est toujours disponible sur [Archive.org](#).

Il y a quelques années, le journal intime d'un John F. Kennedy de 28 ans voyageant dans l'Europe de l'après-guerre a été vendu aux enchères, et le contenu a [révélé](#) sa fascination plutôt favorable pour Hitler. Le jeune JFK prédit que « *Hitler sortira de la haine qui l'entoure aujourd'hui comme l'une des figures les plus signifi-*

catives qui ait jamais vécu » et a senti qu’« *il avait en lui ce dont les légendes sont faites* ». Ces sentiments sont particulièrement remarquables parce qu’ils ont été exprimés juste après la fin d’une guerre brutale contre l’Allemagne et malgré lénorme volume de propagande hostile qui l’avait accompagnée.

Les enthousiasmes politiques des intellectuels de la littérature, des jeunes écrivains ou même des hommes d’affaires âgés ne sont guère les sources les plus fiables pour évaluer un régime particulier. Mais plus tôt cette année, j’ai [fait état](#) d’une évaluation assez complète des origines et de la politique de l’Allemagne nationale-socialiste par l’un des historiens les plus éminents de Grande-Bretagne :

Il n'y a pas si longtemps, je suis tombé sur un livre très intéressant écrit par Sir Arthur Bryant, un historien influent dont la page [Wikipedia](#) le décrit comme le favori personnel de Winston Churchill et de deux autres premiers ministres britanniques. Il avait travaillé sur Unfinished Victory à la fin des années 1930, puis l'avait quelque peu modifié pour le publier au début de 1940, quelques mois après que le début de la Seconde Guerre mondiale eut considérablement modifié le paysage politique. Mais peu de temps après, la guerre est devenue beaucoup plus amère et il y avait une dure répression contre les voix discordantes dans la société britannique, de sorte que Bryant s'est alarmé de ce qu'il avait écrit et a essayé de retirer toutes les copies existantes de la circulation. Par conséquent, les seuls copies disponibles à la vente sur Amazon le sont à un [prix exorbitant](#), mais heureusement, l'œuvre est également disponible gratuitement sur [Archive.org](#). Écrivant avant que la « version officielle » des événements historiques n'ait été déterminée de manière rigide, Bryant décrit la situation intérieure très difficile de l’Allemagne entre les deux guerres mondiales, ses relations problématiques avec sa

minuscule minorité juive, et les circonstances derrière la montée d'Hitler, fournissant une perspective très différente sur ces événements importants que ce que nous lisons habituellement dans nos manuels scolaires standard. Entre autres faits surprenants, il note que même si les Juifs ne représentaient que 1% de la population totale, même cinq ans après l'arrivée au pouvoir d'Hitler et l'application de diverses politiques antisémites, ils possédaient encore apparemment environ un tiers de tous les biens immobiliers du pays, la majeure partie de ces vastes biens ayant été acquis envers des Allemands désespérés et affamés dans les terribles années 1920. Ainsi, une grande partie de la population allemande (99%) de l'Allemagne venait d'être récemment dépossédée des biens qu'elle avait accumulés au fil des générations...

Bryant note aussi avec franchise l'énorme présence juive à la tête des mouvements communistes qui s'étaient temporairement emparés du pouvoir après la Première Guerre mondiale, tant dans la majeure partie de l'Allemagne que dans la Hongrie voisine. C'était un parallèle inquiétant avec les bolchéviks juifs qui, dans leur **écrasante majorité**, avaient pris le contrôle de la Russie, puis massacré ou expulsé les élites dirigeantes traditionnelles russe et allemande de ce pays, et donc une source majeure de craintes nazies.

Contrairement à tant d'autres historiens précédemment discuté, après que le climat politique a changé, Bryant a travaillé assidûment pour effacer toute trace écrite de ses vues soudainement démodées, et par conséquent a continué à jourir d'une longue et réussie carrière, couronnée par les accolades d'un *establishment* britannique reconnaissant. Mais je soupçonne que son volume de 1940, longtemps étouffé, présentant une vision raisonnablement favorable d'Hitler et de l'Allemagne nazie, est probablement plus précis et plus réaliste que les milliers d'œuvres de propagande

d'autres auteurs qui ont rapidement suivi. Je l'ai maintenant incorporé dans mon système HTML Books, pour que ceux qui s'y intéressent puissent le lire et décider par eux-mêmes.

Victoire inachevée

Arthur Bryant - 1940 - 79 000 mots

Pour la plupart des Américains d'aujourd'hui, l'image primaire associée à Hitler et à son régime allemand est l'ampleur horrible des crimes de guerre qu'ils auraient commis pendant le conflit mondial qu'ils auraient déclenché. Mais dans l'une de ses conférences, Irving a fait l'observation assez révélatrice que l'ampleur relative de tels crimes pendant la Seconde Guerre mondiale et en particulier leur base probante pourrait ne pas nécessairement pointer dans la direction d'une implication des Allemands.

Bien qu'Hollywood et les personnes qui l'entourent aient sans cesse cité les conclusions des tribunaux de Nuremberg comme le dernier mot sur la barbarie nazie, même un examen superficiel de ces procédures suscite un énorme scepticisme. Au fil du temps, les historiens ont progressivement reconnu que certains des éléments de preuve les plus choquants et les plus effrayants utilisés pour obtenir la condamnation mondiale des accusés - les abat-jour et les pains de savon humains, les têtes réduites - étaient entièrement frauduleux. Les Soviétiques étaient déterminés à poursuivre les nazis pour le massacre de la forêt de Katyn du corps des officiers polonais capturés, même si les Alliés occidentaux étaient convaincus que Staline en était effectivement responsable, une conviction confirmée par Gorbatchev et par les archives soviétiques récemment ouvertes. Si les Allemands avaient réellement fait tant de choses horribles, on peut se demander pourquoi l'accusation aurait pris la peine d'inclure de telles accusations fabriquées de toutes pièces et fausses.

Et au fil des décennies, de nombreuses preuves se sont accumulées que les chambres à gaz et l'Holocauste juif - les éléments centraux de la « légende noire » nazie actuelle - étaient tout aussi fictifs

que tous ces autres éléments. Les Allemands étaient notoirement méticuleux et précis dans la tenue des dossiers, embrassant une bureaucratie ordonnée comme personne d'autre, et presque toutes leurs archives ont été capturées à la fin de la guerre. Dans ces circonstances, il semble plutôt étrange qu'il n'y ait pratiquement aucune trace des plans ou directives associés aux crimes monstrueux que leurs dirigeants auraient ordonné de commettre d'une manière aussi massivement industrielle. Au lieu de cela, l'ensemble de la preuve semble consister en une infime quantité de documents plutôt douteux, en l'interprétation douteuse de certaines phrases et en divers aveux allemands, souvent obtenus sous la torture brutale.

Étant donné son rôle crucial en temps de guerre dans le renseignement militaire, Beaty a été **particulièrement sévère** dans sa dénonciation de cette procédure, et les nombreux généraux américains de haut rang qui ont approuvé son livre ajoutent considérablement au poids de son verdict :

Il dénonçait aussi le procès de Nuremberg, qu'il décrivait comme une « tache indélébile majeure » sur l'Amérique et une « parodie de justice ». Selon lui, la procédure était dominée par des Juifs allemands vengeurs, dont beaucoup se livraient à la falsification de témoignages ou avaient même des antécédents criminels. En conséquence, ce « fiasco fétide » n'a fait qu'enseigner aux Allemands que « notre gouvernement n'avait aucun sens de la justice ». Le sénateur Robert Taft, le chef républicain de l'immédiat après-guerre, avait une position très similaire, ce qui lui a valu plus tard l'éloge de John F. Kennedy dans Profiles in Courage. Le fait que le procureur en chef soviétique de Nuremberg ait joué le même rôle lors des fameux procès staliniens de la fin des années 1930, au cours desquels de nombreux anciens bolcheviques ont avoué toutes sortes de choses absurdes et ridicules, n'a guère renforcé la crédibilité des procédures

aux yeux de nombreux observateurs extérieurs.

En revanche, Irving note que si les Alliés avaient été sur le banc des accusés à Nuremberg, les preuves de leur culpabilité auraient été absolument accablantes. Après tout, c'est Churchill qui a commencé le bombardement illégal des villes par la terreur, une stratégie visant délibérément à provoquer des représailles allemandes et qui a finalement entraîné la mort d'un million ou plus de civils européens. Vers la fin de la guerre, les renversements militaires avaient même persuadé le dirigeant britannique d'ordonner des attaques au gaz毒ique tout aussi illégales contre des villes allemandes, ainsi que le déclenchement d'une guerre biologique encore plus horrible impliquant des bombes à base d'anthrax. Irving a trouvé ces directives signées dans les archives britanniques, bien que Churchill ait été persuadé par la suite de les annuler avant qu'elles ne soient exécutées. En revanche, les archives allemandes montrent qu'Hitler avait à plusieurs reprises exclu toute première utilisation de telles armes illégales, même si l'arsenal beaucoup plus meurtrier de l'Allemagne aurait pu renverser le cours de la guerre en sa faveur.

Bien qu'oubliée depuis longtemps aujourd'hui, Freda Utley était une journaliste du milieu du siècle d'une *certaine importance*. Née anglaise, elle avait épousé un communiste juif et s'était installée en Russie soviétique, puis s'était enfuie en Amérique après la chute de son mari dans l'une des purges de Staline. Bien que peu sympathique aux nazis vaincus, elle partageait fortement l'opinion de Beaty sur la monstrueuse perversion de la justice à Nuremberg et son *récit de première main* des mois passés en Allemagne occupée est révélateur dans sa description des terribles souffrances imposées à la population prostrée même des années après la fin de la guerre. De plus :

Son livre traite également des expulsions organisées d'Allemands de Silésie, des Sudètes, de Prusse orientale et de diverses autres parties de l'Europe centrale et orientale où ils avaient vécu pacifiquement pendant des siècles.

Le nombre total de ces expulsés est généralement estimé entre 13 et 15 millions. On donnait parfois aux familles dix minutes pour quitter les maisons où elles habitaient depuis un siècle ou plus, puis on les obligeait à marcher, parfois sur des centaines de kilomètres, vers une terre lointaine qu'elles n'avaient jamais vue, avec leurs seules possessions tenant dans leurs mains. Dans certains cas, tous les hommes survivants furent séparés et envoyés dans des camps de travail, et c'est pourquoi l'exode fut composé uniquement de femmes, d'enfants et de personnes très âgées. Selon toutes les estimations, au moins deux millions de personnes périrent en cours de route, à cause de la faim, de la maladie ou des risques divers. Ces jours-ci, nous lisons de nombreuses et douloreuses discussions sur la fameuse « Piste des larmes » endurée par les Cherokees dans le lointain passé du début du XIX^e siècle, mais cet événement du XX^e siècle, assez semblable, fut presque mille fois plus grand. Malgré cet énorme écart dans l'ampleur et une distance beaucoup plus grande dans le temps, je crois que le premier événement provoque mille fois plus la sensibilité les Américains ordinaires. Si tel est le cas, cela démontrerait que l'écrasant contrôle des médias peut facilement modifier la réalité perçue d'un facteur d'un million ou plus. On peut penser que ce déplacement de populations a représenté le plus grand nettoyage ethnique de l'histoire du monde, et si l'Allemagne avait fait quelque chose d'à peu près similaire au cours de ses années de victoires et de conquêtes européennes, les scènes terribles d'un tel flot de réfugiés se traînant avec désespoir seraient sûrement devenues la pièce centrale de nombreux films des soixante-dix dernières années. Mais puisque rien de tel n'est arrivé, les scénaristes d'Hollywood ont perdu une incroyable op-

portunité.

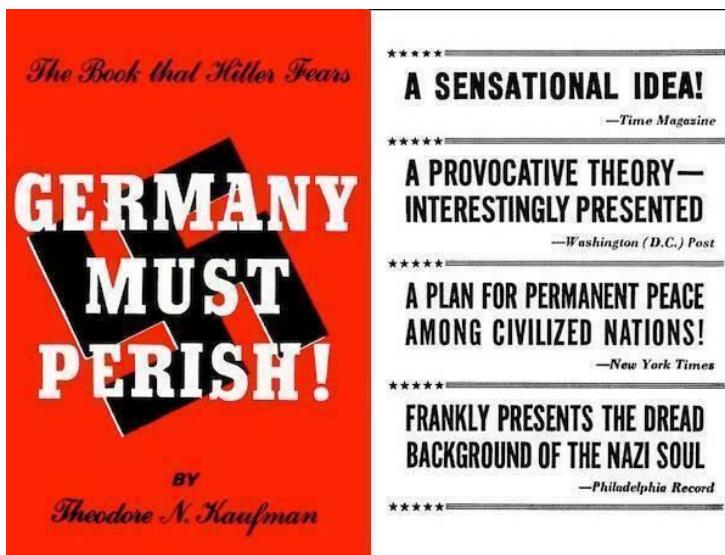
Je pense que l'explication la plus plausible de la promotion généralisée d'une multitude de crimes de guerre allemands largement fictifs à Nuremberg était peut-être le camouflage et l'obscurcissement des crimes de guerre très réels vraiment commis par les Alliés.

D'autres indicateurs connexes peuvent être trouvés dans le ton extrême de certaines publications américaines de l'époque, même celles produites bien avant que notre pays n'entre en guerre. Par exemple :

Mais dès 1940, un juif américain du nom de Theodore Kaufman devint tellement enragé par ce qu'il considérait comme les mauvais traitements d'Hitler envers les Juifs allemands qu'il publia un court livre intitulé Germany Must Perish!, [L'Allemagne doit périr!, NdT], dans lequel il plaide explicitement pour l'extermination totale du peuple allemand. Or ce livre reçut apparemment un accueil favorable, et même tout à fait sérieux dans bon nombre de nos plus prestigieux médias, y compris le New York Times, le Washington Post, et Time Magazine.

N'importe quel livre similaire publié dans l'Allemagne d'Hitler qui préconisait l'extermination de tous les Juifs ou de tous les Slaves aurait certainement été une pièce maîtresse à Nuremberg, et tous les critiques de journaux qui l'auraient traité favorablement auraient probablement été sur le banc des accusés de « *crimes contre l'humanité* ».

Pendant ce temps, la nature terrible de la guerre du Pacifique qui a suivi Pearl Harbor est suggérée par un numéro de 1944 du magazine *Life* qui portait la photo d'une jeune Américaine avec le crâne d'un soldat japonais que son petit ami lui avait envoyé comme souvenir de guerre. Si des magazines nazis avaient jamais publié des images similaires, je doute que les Alliés aient eu besoin de fabriquer des histoires ridicules d'abat-jour ou de savon humains.



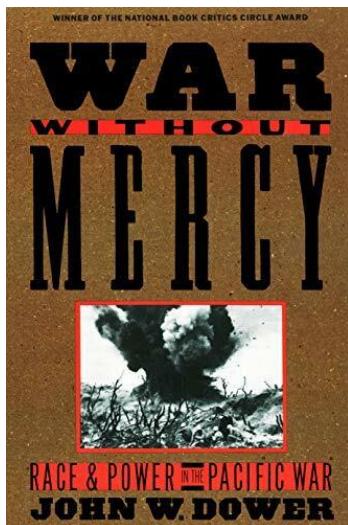
Et assez remarquablement, cette scène grotesque fournit en fait une indication raisonnablement précise des atrocités sauvages qui ont été régulièrement commises pendant les combats brutaux du théâtre de guerre du Pacifique. Ces faits désagréables ont été exposés en détail dans « *War Without Mercy* », un ouvrage primé publié en 1986 par l'éminent historien américain John W. Dower, qui a reçu les éloges d'éminents universitaires et intellectuels publics.

La triste vérité, c'est que les Américains massacraient généralement les Japonais qui cherchaient à se rendre ou qui avaient déjà été faits prisonniers, de sorte que seule une petite part de troupes japonaises - quelques années durant, une infime partie seulement - défaites au combat a survécu. L'excuse traditionnelle invoquée publiquement pour expliquer l'absence quasi totale de prisonniers de guerre japonais était que leur *code Bushido* rendait impensable



FIGURE 7.3 – Natalie Nickerson, 20 ans, regarde un crâne - qui serait celui d'un soldat japonais - qui lui a été envoyé de Nouvelle-Guinée par son petit ami servant dans le Pacifique. (exemplaire du 22 mai 1944 de LIFE, p. 35)

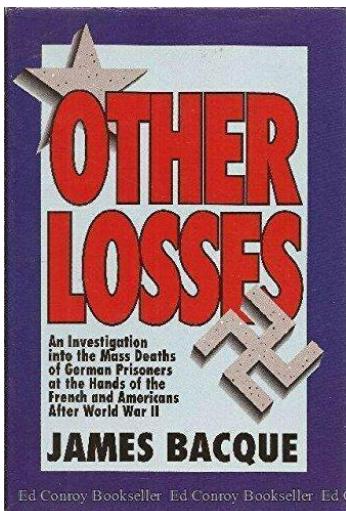
la reddition, mais lorsque les Soviétiques ont vaincu les armées japonaises en 1945, ils n'ont eu aucune difficulté à capturer plus d'un million de prisonniers. En effet, comme l'interrogatoire des prisonniers était important à des fins de renseignement, les commandants américains ont commencé, vers la fin de la guerre, à offrir des récompenses comme de la crème glacée à leurs troupes pour avoir ramené des Japonais qui se rendaient vivants plutôt que de les tuer sur place. Les GIs américains ont aussi commis régulièrement des atrocités remarquablement sauvages. Les Japonais morts ou blessés avaient souvent leurs dents en or cassées et prises pour des butins de guerre, et leurs oreilles étaient souvent coupées et gardées en souvenir, comme c'était aussi parfois le cas avec leurs crânes. Pendant ce temps, Dower note l'absence de toute preuve suggérant un comportement similaire de l'autre côté. Les médias américains ont généralement dépeint les Japonais comme de la vermine apte à être éradiquée, et de nombreuses déclarations publiques de hauts



responsables militaires américains ont explicitement affirmé que la majeure partie de la population japonaise devrait probablement être exterminée pour que la guerre aboutisse. Comparer des faits aussi bien documentés avec les accusations plutôt ténues généralement portées contre les dirigeants politiques ou militaires nazis est assez révélateur.

À la fin des années 1980, des preuves d'autres secrets profonds du temps de guerre sont [soudainement apparues](#).

Alors qu'en 1986, il s'était rendu en France pour préparer un livre sur un autre sujet, un écrivain canadien nommé James Bacque tomba sur des indices suggérant que l'un des plus terribles secrets de l'Allemagne d'après-guerre était resté complètement caché. Il se lança immédiatement dans des recherches approfondies et publia finalement [Other Losses](#) [Autres Pertes, NdT.] en

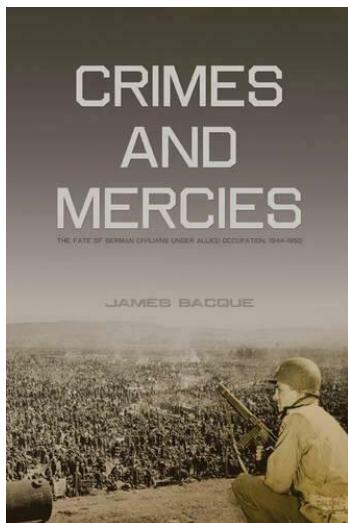


1989. Se fondant sur des éléments de preuve considérables, comprenant des dossiers du gouvernement, des entrevues personnelles et des témoignages oculaires validés, il expliqua qu'après la fin de la guerre, les Américains avaient affamé jusqu'à un million de prisonniers de guerre allemands. C'était apparemment un acte politique délibéré, un crime de guerre, sûrement parmi les plus considérables de l'histoire. Pendant des décennies, les propagandistes occidentaux critiquèrent sans relâche les Soviétiques en prétendant qu'ils retenaient un million ou plus de prisonniers de guerre allemands « disparus » comme esclaves du Goulag, alors que les Soviétiques niaient sans répit ces accusations. Selon Bacque, les Soviétiques avaient toujours dit la vérité, et les soldats disparus étaient parmi les très nombreux qui avaient fui vers l'ouest à la fin de la guerre, cherchant

ce qu'ils supposaient être un bien meilleur traitement aux mains des armées anglo-américaines. Mais au lieu de cela, ils furent privés de toute protection légale, et confinés dans des conditions horribles où ils périrent rapidement à cause de la faim, de la maladie et des risques. Sans prétendre résumer la vaste accumulation des documents de Bacque, quelques éléments factuels valent la peine d'être mentionnés. À la fin des hostilités, le gouvernement américain détournait un raisonnement juridique pour faire valoir que les millions de soldats allemands qu'il avait capturés ne devraient pas être considérés comme des « prisonniers de guerre » et n'étaient donc pas couverts par les dispositions de la Convention de Genève. Peu après, les tentatives de la Croix-Rouge internationale pour acheminer de la nourriture vers les gigantesques camps de prisonniers alliés furent rejetées à plusieurs reprises, et des avis furent affichés dans les villes et villages allemands avoisinants indiquant que tout civil qui tentait de faire passer de la nourriture aux prisonniers de guerre pourrait être abattu à vue. Ces faits historiques indéniables semblent déboucher sur de sombres interprétations. Bien qu'initialement sorti chez un obscur éditeur, rapidement le livre de Bacque fit sensation et devint un best-seller international. Il y dépeignait le Général Dwight Eisenhower comme le principal responsable de cette tragédie, remarquant que les pertes de prisonniers de guerre étaient beaucoup plus faibles dans les régions qui échappaient à son contrôle, et laissait entendre qu'en tant que « général politique » très ambitieux d'ascendance germano-américaine, il eut peut-être à subir d'intenses pressions pour prouver sa « dureté » envers l'ennemi vaincu. De plus, une fois la guerre froide terminée et les archives soviétiques ouvertes aux savants, leur contenu semble avoir forte-

ment validé la thèse de Bacque. Il note que bien que les archives contiennent des preuves explicites d'atrocités telles que le massacre de Katyn du corps des officiers polonais par Staline, elles ne montrent absolument aucune trace d'un million de prisonniers de guerre allemands manquants, qui trouverent vraisemblablement la mort par la famine et la maladie dans les camps d'Eisenhower. Bacque souligne que le gouvernement allemand a émis de graves menaces juridiques contre qui-conque chercherait à enquêter sur les fosses communes qui contiennent probablement les restes de ces prisonniers de guerre morts depuis longtemps et dans une édition mise à jour, il mentionne également l'adoption récente par l'Allemagne de lois sévères condamnant à de lourdes peines de prison quiconque remet simplement en question le récit officiel de la Seconde guerre mondiale.

Les nouvelles preuves extraites par Bacque des archives du Kremlin constituent une partie relativement faible de la suite parue en 1997, [Crimes and mercies](#) [Crimes et grâces, NdT], qui est centrée sur une analyse encore plus explosive. Elle est également devenue un best-seller international. Comme décrit précédemment, des observateurs directs de l'Allemagne de 1947 et 1948 comme Gollanz et Utley, apportèrent des témoignages directs des conditions horribles qu'ils avaient découvertes. Ils affirmèrent que depuis des années, les rations alimentaires officielles prévues pour la population étaient comparables à celle des détenus dans les camps de concentration nazis. Elles étaient même parfois beaucoup plus basses, entraînant la malnutrition et les maladies courantes qu'ils pouvaient observer. Ils notèrent également la destruction de la plupart des logements d'avant-guerre en Allemagne et le terrible surpeuplement produit par



l'afflux de millions de réfugiés allemands dénués de tout, expulsés de certaines parties de l'Europe centrale et orientale. Mais ces enquêteurs n'avaient pas accès à des statistiques de population fiables, et ne pouvaient que spéculer sur le nombre énorme de pertes humaines que la faim et la maladie avaient déjà infligées et qui continueraient sûrement sans changement urgent de politique. Bacque cumula des années de recherches sur les archives pour tenter de répondre à cette question, et la conclusion qu'il fournit n'est pas du genre agréable. En effet, tant le gouvernement militaire allié que les autorités civiles allemandes ultérieures semblent avoir concerté leurs efforts pour cacher ou obscurcir l'ampleur réelle de la calamité qui frappa les civils allemands au cours des années 1945-1950. Les statistiques officielles sur la mortalité que l'on trouve dans les rapports

gouvernementaux sont tout simplement trop incroyables pour être correctes, bien qu'elles aient fourni la base de l'histoire de cette période. Par exemple, Bacque note que ces chiffres indiquent que le taux de mortalité dans les conditions terribles de 1947, longtemps connue comme l'« Année de la faim » (Hungerjahr) que Gollancz décrit de manière précise, aurait été inférieurs à celui de l'Allemagne prospère de la fin des années 1960. En outre, des rapports privés des autorités américaines, les taux de mortalité des localités et d'autres preuves fiables démontrent que ces statistiques, admises depuis longtemps, étaient pour l'essentiel fictives. À leur place, Bacque tente de fournir des estimations plus réalistes sur la base d'un examen des totaux de population des différents recensements allemands ainsi que l'afflux de réfugiés allemands tel qu'il a pu être enregistré. À partir de ces données simples, il arrive à la conclusion raisonnablement probante que l'excédent de décès allemands au cours de cette période s'éleva à au moins environ 10 millions, avec une marge de plusieurs millions. De plus, il fournit des preuves substantielles que la famine fut délibérément organisée, ou du moins considérablement aggravée par la résistance du gouvernement américain à une aide alimentaire. Peut-être ne devrions pas être totalement surpris par ces conclusions, étant donné que le très officiel plan Morgenthau avait envisagé l'élimination d'environ 20 millions d'Allemands. Or, comme Bacque le démontre, les principaux dirigeants américains acceptèrent discrètement de poursuivre cette politique dans la pratique, même s'ils y avaient renoncé en théorie. En supposant que ces chiffres soient corrects, les implications sont tout à fait remarquables. Dans ce cas, le nombre de victimes de la catastrophe humaine survenue en Allemagne figu-

rerait certainement parmi les plus importants de l'histoire moderne en temps de paix, et dépasse de loin le nombre de morts liés à la famine ukrainienne du début des années 1930. Il s'approcherait même de la mortalité non planifiée consécutive au Grand bond en avant de Mao en 1959-61. Il y a plus : les pertes allemandes dépasseraient largement en pourcentage l'un et l'autre de ces événements terribles, et cela resterait vrai même si les estimations de Bacque étaient sensiblement réduites. Pourtant je doute que même une petite fraction des Américains soient aujourd'hui conscients de cette gigantesque catastrophe. Je présume que les souvenirs sont beaucoup plus prégnants en Allemagne, mais étant donné la répression juridique des opinions discordantes dans ce malheureux pays, je soupçonne que quiconque discute du sujet trop énergiquement court le risque d'être immédiatement emprisonné. Dans une large mesure, cette ignorance historique a été fortement encouragée par nos gouvernements, souvent par des moyens sournois ou franchement malveillants. Tout comme dans l'ancienne URSS déclinante, une grande partie de la légitimité politique actuelle du gouvernement américain et des divers États-vassaux européens est fondée sur une récit interprétatif particulier de la Seconde guerre mondiale. Or, la remise en question de ce récit pourrait avoir des conséquences politiques désastreuses. Bacque raconte de façon crédible certains des efforts visiblement déployés pour dissuader tout grand journal ou magazine de publier des articles sur les découvertes bouleversantes de son premier livre, imposant ainsi un « blackout » qui vise à réduire au minimum l'exposition médiatique. De telles mesures semblent avoir été très efficaces, car jusqu'à il y a huit ou neuf ans, je ne suis pas sûr d'avoir jamais entendu un mot de ces thèses

scandaleuses. De même, je n'ai certainement jamais vu de telles discussions sérieuses dans les nombreux journaux ou magazines que j'ai lus attentivement au cours des trois dernières décennies. Des moyens illégaux eux-mêmes ont été employés pour entraver les efforts de ce chercheur solitaire et déterminé. Il est arrivé que les lignes téléphoniques de Bacque aient été mises sur écoute, son courrier intercepté, et son matériel de recherche copié subrepticement, tandis que son accès à certaines archives officielles avait été bloqué. Certains des témoins oculaires âgés qui corroboraient personnellement son analyse ont reçu des menaces écrites et eurent leurs biens vandalisés. Dans l'avant-propos du livre de 1997, De Zayas, cet éminent avocat international des droits de l'homme, a fait l'éloge des recherches révolutionnaires de Bacque. Il espérait qu'elles conduiraient rapidement à un grand débat académique visant à rétablir les faits qui avaient eu lieu un demi-siècle plus tôt. Mais dans sa mise à jour de l'édition 2007, il s'indigne qu'aucune discussion de ce genre n'ait jamais eu lieu. Au lieu de cela, le gouvernement allemand a simplement adopté une série de lois sévères imposant des peines de prison à quiconque contesterait en profondeur le récit institutionnel de la Seconde guerre mondiale et de ses suites immédiates, et même potentiellement à ceux qui se concentreraient exagérément sur les souffrances du peuple allemand. Même si les deux livres de Bacque sont devenus des best-sellers internationaux, l'absence quasi totale de toute promotion médiatique a fait en sorte que leur impact sur le public n'ait pas dépassé l'effet d'une piqûre d'épinglé. Un autre facteur explicatif important est la portée totalement disproportionnée des médias imprimés et électroniques. Certes, un best-seller peut être lu par des dizaines de milliers

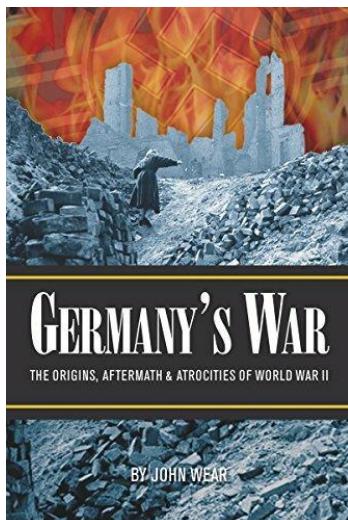
de personnes, mais un film réussi peut en toucher des dizaines de millions, et tant qu'Hollywood tournera indéfiniment des films dénonçant les atrocités allemandes et pas un seul de l'autre côté, les faits réels de l'histoire auront peu de chances d'attirer quelque attention. Je soupçonne fortement qu'aujourd'hui, il y a beaucoup plus de gens qui croient en l'existence réelle de Batman et Spiderman que de gens informés de l'hypothèse de Bacque.

La Pravda américaine. Après-guerre française, après-guerre allemande

RON UNZ - 9 JUILLET 2018 - 6600 MOTS

Bon nombre des éléments présentés ci-dessus ont été tirés de mes articles précédents publiés au cours de la dernière année environ, mais je crois qu'il serait utile de fournir ces mêmes éléments sous une forme unifiée plutôt que séparément, même si la longueur totale devient nécessairement considérable.

La Seconde Guerre mondiale domine notre paysage du XXe siècle comme un colosse et jette encore d'immenses ombres sur notre monde moderne. Ce conflit mondial a probablement fait l'objet d'une couverture beaucoup plus soutenue, dans la presse écrite ou électronique, que tout autre événement de l'histoire humaine. Ainsi, si nous rencontrons une petite poignée d'éléments très anormaux qui semblent contredire directement un tel océan d'informations extrêmement détaillées et acceptées depuis longtemps, il y a une tendance naturelle à rejeter ces quelques valeurs aberrantes comme invraisemblables ou même illusoires. Mais une fois que le nombre total de ces éléments discordants, en apparence pourtant bien documentés, devient suffisamment important, nous devons les prendre plus au sérieux, et peut-être finir par admettre que la plupart d'entre eux sont probablement corrects. Comme le suggère une citation largement attribuée à Staline, « *la quantité a une qualité qui lui est propre* ». Je ne suis pas le premier individu à prendre



progressivement conscience de ce contre-narratif large et cohérent de la Seconde Guerre mondiale, et il y a quelques mois, j'ai lu la *Guerre d'Allemagne*, publiée en 2014 par John Wear, historien amateur. Tirant des sources qui chevauchent en grande partie celles dont j'ai parlé, ses conclusions sont raisonnablement semblables aux miennes, mais présentées sous la forme d'un livre qui comprend quelque 1 200 références exactes. Ainsi, ceux qui sont intéressés par une exposition beaucoup plus détaillée de ces mêmes questions peuvent le lire et décider par eux-mêmes. Lorsque la liberté intellectuelle est menacée, la remise en cause d'une mythologie officiellement consacrée peut devenir juridiquement périlleuse. J'ai vu que des milliers de personnes qui ont des opinions hétérodoxes sur divers aspects de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale sont aujourd'hui emprisonnées dans toute l'Europe sur la base de ces convictions. Si tel est le cas, ce total est probablement beaucoup plus élevé que le nombre de dissidents idéologiques qui avaient subi

un sort similaire dans les pays en déclin du bloc soviétique dans les années 1980.

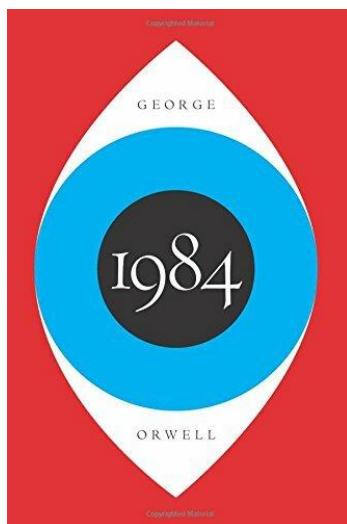
La Seconde Guerre mondiale a pris fin il y a près de trois générations, et peu de ses survivants adultes marchent encore sur la terre. D'un côté, les faits réels de ce conflit et la question de savoir s'ils contredisent ou non nos croyances traditionnelles peuvent sembler plutôt hors de propos. Déboulonner les statues de certains personnages historiques disparus depuis longtemps et les remplacer par des statues d'autres ne semble guère avoir une grande valeur pratique.

Mais si nous concluons graduellement que l'histoire qui nous a été racontée pendant toute notre vie est fausse et peut-être largement inversée, les implications pour notre compréhension du monde sont énormes. La plupart des documents surprenants présentés ici sont à peine cachés ou gardés sous clé. Presque tous les livres sont facilement disponibles sur Amazon ou même librement lisibles sur Internet, beaucoup d'auteurs ont reçu un accueil critique et scientifique, et dans certains cas leurs œuvres se sont vendues par millions. Pourtant, ces éléments importants ont été presque entièrement ignorés ou rejetés par les médias populaires qui façonnent les croyances communes de notre société. Nous devons donc nécessairement commencer à nous demander quelles autres faussetés massives ont pu être promues de la même façon par ces médias, peut-être à la suite d'incidents du passé récent ou même du présent. Et ces derniers événements ont une énorme importance pratique. Comme je l'ai souligné il y a plusieurs années dans mon article original sur la [Pravda américaine](#) :

Au-delà des perceptions que nous accordent nos sens, presque tout ce que nous savons du passé, ou des informations contemporaines, nous vient de traces d'encre sur du papier, ou de pixels colorés sur un écran, et il est heureux que depuis une décennie ou deux, la croissance d'internet ait considérablement élargi le champ

des informations à notre portée dans cette dernière catégorie. Même si l'écrasante majorité des affirmations non-orthodoxes livrées par ces sources sur le réseau sont incorrectes, au moins la possibilité existe-t-elle à présent d'extraire les pépites de vérité de vastes montagnes d'impostures.

Nous devons également reconnaître que bon nombre des idées fondamentales qui dominent notre monde actuel ont été fondées sur une compréhension particulière de cette histoire de guerre, et s'il semble y avoir de bonnes raisons de croire que la narration est essentiellement fausse, nous devrions peut-être commencer à remettre en question le cadre des croyances qui ont été érigées autour.



George Orwell a combattu pendant la guerre civile espagnole dans les années 1930 et a découvert que les faits réels en Espagne étaient radicalement différents de ce qu'il avait été amené

à croire par les médias britanniques de son époque. En 1948, ces expériences passées ainsi que l'*« histoire officielle »* de la Seconde Guerre mondiale, qui s'est rapidement confondu, ont peut-être été au centre de ses préoccupations lorsqu'il a publié son roman classique « *1984* », qui déclarait que « *qui contrôle le passé contrôle l'avenir ; qui contrôle le présent contrôle le passé* ». En fait, comme je l'ai fait remarquer l'an dernier, cette observation n'a jamais été aussi vraie que lorsque l'on considère certaines des hypothèses historiques qui gouvernent la politique du monde d'aujourd'hui et la probabilité qu'elles soient entièrement trompeuses :

À l'époque de la fin de la guerre froide, le nombre de civils innocents tués pendant la révolution bolchévique et les deux premières décennies du régime soviétique s'élevait dans l'ensemble à plusieurs dizaines de millions lorsque l'on inclut les victimes de la guerre civile russe, les famines provoquées par le gouvernement, le Goulag et les exécutions. J'ai entendu dire que ces chiffres ont été considérablement revus à la baisse, à une vingtaine de millions peut-être, mais peu importe. Bien que les apologistes soviétiques déterminés puissent contester ces très grands nombres, ils ont toujours fait partie de l'histoire institutionnelle enseignée en Occident. Parallèlement, tous les historiens savent parfaitement que les dirigeants bolchéviks étaient majoritairement juifs, trois des cinq révolutionnaires que Lénine a nommés comme ses successeurs plausibles venant de ce milieu. Bien qu'environ 4% seulement de la population russe ait été juive, Vladimir Poutine déclarait, il y a quelques années, que les juifs constituaient peut-être 80-85% du premier gouvernement soviétique, une estimation tout à fait cohérente avec les affirmations contemporaines de Winston Churchill, du correspondant du Times of London, Robert Wilton, et des officiers des services de

renseignements militaires américains. Les livres récents d'Alexandre Soljenitsine, Yuri Slezkine et d'autres ont tous brossé un tableau très similaire. Et avant la Seconde Guerre mondiale, les juifs restaient énormément surreprésentés dans la direction communiste, en particulier dans l'administration du Goulag et dans les rangs supérieurs du redoutable NKVD. Ces deux faits simples ont été largement acceptés en Amérique tout au long de ma vie. Mais combinez-les avec la taille relativement petite de la communauté juive mondiale, environ 16 millions avant la Seconde Guerre mondiale, et la conclusion inéluctable est que, ramené au nombre d'habitants, les Juifs formaient les plus grands assassins de masse du XXe siècle, méritant cette malheureuse distinction par une marge énorme et sans qu'aucune autre nationalité ne s'en approche, même de loin. Et pourtant, par l'étonnante alchimie d'Hollywood, les plus grands tueurs des cent dernières années ont en quelque sorte été transmutés pour être considérés comme les plus grandes victimes, une transformation si peu plausible que les générations futures en seront sûrement stupéfaites. Les néocons américains d'aujourd'hui sont tout aussi juifs que l'étaient les bolcheviks d'il y a cent ans, et ils ont grandement bénéficié de l'immunité politique fournie par cette inversion totalement bizarre de la réalité historique. En partie à cause de leur statut de victimes fabriquées par les médias, ils ont réussi à prendre le contrôle d'une grande partie de notre système politique, en particulier de notre politique étrangère, et ils ont passé les dernières années à faire tout leur possible pour fomenter une guerre absolument insensée contre la Russie, pays doté de l'arme nucléaire. S'ils parviennent à atteindre ce but malheureux, ils surpasseront certainement le nombre impressionnant de corps humains ac-

cumulés par leurs ancêtres ethniques.

Ron Unz

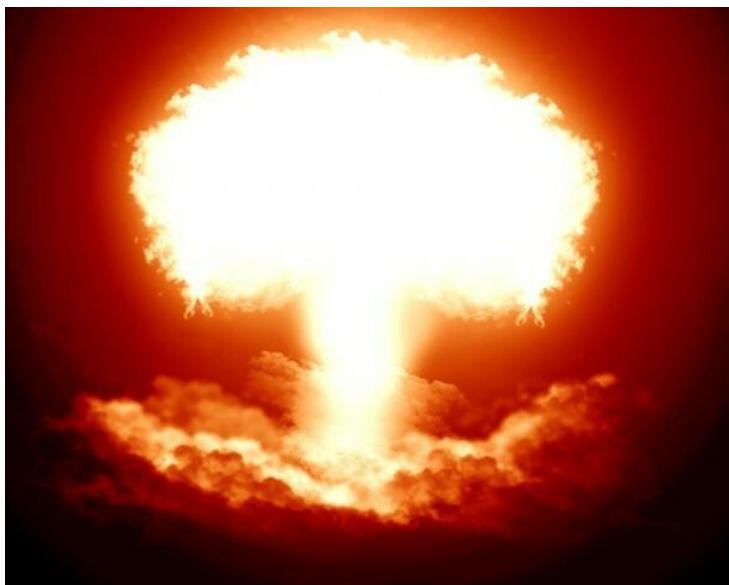
Chapitre 8

Le projet étasunien d'une frappe nucléaire préventive contre la Russie au début des années 1960

Ce chapitre constitue une retranscription de l'article [Le projet étasunien d'une frappe nucléaire préventive contre la Russie au début des années 1960](#)

Par Ron Unz - Le 15 août 2016 - Source [Unz Review](#)

Il y a quelques années, quelques articles que j'avais écrits pour soutenir la thèse d'une forte hausse du salaire minimum m'avaient valu l'attention de James Galbraith, le célèbre économiste libéral, et nous eûmes quelques relations amicales. Il était président du groupe les Économistes pour la paix et la sécurité, et en tant que tel, il m'invita à parler de ces sujets lors d'une conférence qu'il organisait à Washington DC fin 2013. À l'issue de ces sessions, il avait convenu de retrouver un ami à lui, présentant quelque influence



dans les cercles politiques de la capitale, pour que nous puissions, à deux, lui présenter mes propositions sur le salaire minimal.

Alors que nous attendions l'arrivée de notre taxi pour nous amener à cette rencontre, je saisiss malgré moi quelques mots d'une conversation qu'il tenait avec un ami sur le trottoir. J'entendis des fragments de phrases tels que « *attaquer la Russie* », « *frappe nucléaire préventive* », et « *Kennedy et les dirigeants des armées* ». Je ne me souviens pas des termes exacts, mais ces bribes de conversation ne quittèrent pas mon esprit ; je continuais d'y repenser lors de mon vol retour ce soir-là ; je n'avais pas réagi sur le moment, mais je me demandai quels faits historiques remarquables il pouvait avoir évoqués sur ce trottoir. Son père n'est autre que l'économiste légendaire [John Kenneth Galbraith](#), l'une des figures intellectuelles de premier plan aux USA pendant des décennies, et un personnage

très influent au sein de l'administration Kennedy, si bien que je devinais que cette conversation n'était pas fortuite.

Après une ou deux semaines, ma curiosité l'emporta, et je me décidai à lui envoyer un message : je lui exposai avec précaution que j'avais saisi sans le vouloir le sujet de cette conversation, et je lui instillai l'idée qu'au cas où il serait en possession d'informations sur l'hypothèse incroyable que l'administration Kennedy aurait pu envisager de procéder à une frappe nucléaire préventive contre l'URSS, il était peut-être de son devoir de porter ces éléments à la connaissance du public, pour éviter que ces faits ne tombent dans les oubliettes de l'histoire.

Il me répondit qu'en effet, il disposait de preuves convaincantes que l'armée étasunienne avait soigneusement établi un projet de frappe nucléaire préventive contre l'Union Soviétique au début des années 1960, et convint de l'importance historique de ce sujet. Mais il avait déjà publié un article exposant ces faits. Vingt ans plus tôt. Dans le magazine *The American Prospect*, très respectable même si orienté vers le libéralisme. Je pus en trouver une copie sur l'internet :

*L'armée étasunienne projetait-elle une attaque nucléaire préventive pour 1963 ?*¹ Heather A. Purcell et James K. Galbraith, *The American Prospect*, Automne 1994.

Je dévorai l'article, et fus stupéfait de ce que j'y trouvai. Le principal document qu'il relatait était un mémo condensé classé Top Secret/confidentiel rédigé par Howard Burris, résumant une session de juillet 1961 du Conseil de sécurité national. Howard Burris était l'aide de camp du Vice-Président Lyndon Johnson, et ce mémo fut par la suite classé dans les archives Johnson, et finit par se voir déclassifié. La discussion qu'il relate s'intéressait à l'efficacité d'une première frappe nucléaire en projet, et indiquait que l'année 1963 constituerait l'année optimale pour une telle attaque, car c'est alors que l'avantage relatif étasunien en matière de

1. Cet article a été traduit par les-crises.fr

missiles nucléaires intercontinentaux serait au plus haut. Heather A. Purcell, l'étudiante qui travaillait avec Galbraith, avait trouvé ce mémo dans les archives publiées et avait co-écrit l'article avec lui. Ils indiquaient dans cet article que cette réunion secrète avait eu lieu peu après que l'armée étasunienne ne découvre que les capacités soviétiques en matière de missiles étaient bien moindres qu'évaluées jusqu'alors ; c'est cette découverte qui avait amené à proposer cette attaque préventive, et cela prouve que la première frappe qui était discutée était bel et bien provoquée par le camp américain.

Ce fait historique divergeait significativement du cadre stratégique de dissuasion nucléaire américaine, auquel j'avais jusqu'alors constamment été exposé à en croire les journaux et les manuels d'histoire.

De toute évidence, une telle attaque nucléaire n'a pas eu lieu, et ce projet a dû se voir modifié ou abandonné, d'autant plus que le président Kennedy, selon diverses sources, se montrait très réticent dès le départ. Mais l'article expose tout de même qu'à l'époque, l'hypothèse d'une première frappe américaine était prise très au sérieux par les dirigeants politiques et militaires étasuniens de premier plan. Dès lors qu'on accepte cette idée, d'autres puzzles historiques deviennent plus aisés à assembler.

Voyons, par exemple, la campagne massive de « *défense civile* » que les USA lancèrent très peu de temps après, et qui avait amené à la construction en masse d'abris antinucléaires sur tout le pays – dont les célèbres abris pour jardin de maison de banlieue, qui avaient été à la source de diverses caricatures ironiques. Pour éloigné que je sois de constituer un expert en guerre nucléaire, la motivation de ces constructions ne m'avait jamais convaincu : dans leur immense majorité, les réserves dont ils disposaient aurait permis à leurs habitants de tenir au mieux quelques semaines, alors que les retombées radioactives induites par de multiples frappes thermonucléaires soviétiques sur les centres urbains américains auraient été bien plus longues. Mais une frappe préventive étasunienne chan-



FIGURE 8.1 – Photo : bibliothèque publique de Los Angeles

geait la donne. La réussite d'une attaque menée par les USA aurait garanti que bien peu, voire aucune bombe soviétique n'atteindrait le sol américain, et l'utilité de ces fameux abris aurait donc été de protéger les Américains pendant quelques semaines des retombées radioactives mondiales (nuages de poussières radioactives) résultant de la destruction nucléaire de l'Union soviétique, qui n'auraient atteint le continent américain que sous une forme fortement diluée.

Nous devons également revoir notre lecture de la crise des missiles de Cuba de 1962, qui constitua sans doute l'un des événe-

ments les plus importants et les plus dangereux de cette ère. À supposer que les analystes militaires soviétiques soient parvenus aux mêmes conclusions que celles de leurs homologues étasuniens, il ne faut pas s'étonner que leurs dirigeants politiques se soient exposés aux risques immenses induits par le déploiement de missiles à portée intermédiaire, dotés de têtes nucléaires, au plus près des villes américaines : cela améliorait de manière importante la capacité de dissuasion nucléaire soviétique, en amont de leur principal point de vulnérabilité stratégique. Et la possibilité est bien réelle également que les agents de renseignements soviétiques aient pu collecter des indices des projets de première frappe nucléaire fomentés par les américains. Les médias étasuniens ont toujours exposé comme inimaginable l'idée que les USA pourraient frapper en premier ; cette idée n'aurait été qu'une fable paranoïaque développée par les Soviétiques. Mais dès lors qu'une telle hypothèse ne relève pas de l'imagination, mais que nous disposons de la preuve que des projets concrets ont été développés par les USA, il nous faut revoir l'ensemble du récit de la Guerre froide que nous connaissons. Et peut-être bien que divers aspects importants de cette ère de confrontations entre les deux superpuissances doivent être totalement inversés.

Était-il possible qu'une découverte aussi capitale se voie totalement ignorée par nos journalistes et historiens établis, au point que je n'en aie jamais entendu parler au cours des 20 dernières années ? On faisait à l'occasion de nouveaux titres sur les rumeurs d'une nouvelle infidélité conjugale de JFK, mais pourquoi aucune discussion n'était-elle jamais menée quant au très sérieux projet étasunien de lancer une guerre thermonucléaire non défensive, dont l'issue probable aurait été la mort de personnes par millions ?

Ne disposant que d'une expertise limitée pour analyser la stratégie de guerre nucléaire ou interpréter les documents de sécurité nationale, je pouvais aussi me fourvoyer dans mon analyse de ce sujet. Mais un numéro ultérieur du magazine *The American Prospect* contenait une publication de William Burr et David Alan Ro-

senberg, des étudiants spécialisés dans ces domaines précis ; cette publication constituait une [longue réfutation](#) du premier article, et était suivie d'une réplique rédigée par Galbraith et Purcell. Et à mon avis, la critique émise par Burr/Rosenberg était peu convaincante.

Correspondance : la peur nucléaire

William Burr, David Alan Rosenberg, James K. Galbraith, Heather A. Purcell, *The American Prospect*, Printemps 1995

Dans leur argumentaire, ils insistaient sur le fait que le document principal ait été découvert dans les archives de la Vice-Présidence, alors que les Archives nationales ainsi que les archives du président Kennedy en personne constituent normalement une bien meilleure source d'information. Mais justement, c'est peut-être là un point intéressant. Nul n'a jamais remis en question l'authenticité du document rédigé par Burris, et Burr/Rosenberg ne présentent absolument aucun document d'archive contradictoire, ce qui semble indiquer qu'ils ne disposaient d'aucune preuve documentaire. Les documents établissant une thèse aussi explosive n'ont donc jamais été déclassifiés, ou ont pu se voir purement et simplement retirés des archives principales, le mémo de Burris, moins exposé, survivant seul à la purge, et se trouvant plus tard déclassifié, peut-être du fait que le traitement du sujet qu'il expose était beaucoup moins explicite.

En outre, une lecture attentive du mémo de Burris étaye fortement l'interprétation de Galbraith/Purcell, à savoir qu'en juillet 1961, le président Kennedy et les hauts dirigeants du pays ont discuté un projet d'attaque nucléaire totale, lancée de sang froid contre l'Union soviétique, prévu dans les deux ans, c'est à dire au moment où l'équilibre des forces stratégiques serait le plus favorable. La proposition apparaissait comme tout à fait concrète, loin de constituer une simple hypothèse parmi d'autres proposées à l'envi par l'ensemble des organisations militaires.

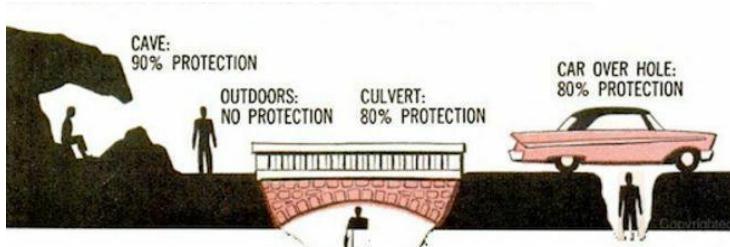


FIGURE 8.2 – Image extraite d'un article de The Popular science "7 des plus sinistres des abris nucléaires de la Guerre Froide"

Galbraith, dans une note de bas de page un peu plus loin, mentionne même qu'il a vu son interprétation confirmée en personne par l'ancien conseiller en Sécurité nationale de Kennedy :

Lorsque j'interrogeai feu Walt Rostow pour établir s'il avait eu connaissance de la réunion du 20 juillet 1961 (au cours de laquelle ce projet fut présenté), il me répondit sans hésiter : "Vous voulez parler de celle où ils voulaient faire sauter la planète ?"

Dès lors que j'acceptai la vraisemblance de cette analyse, je me voyais choqué du peu d'attention dont cet article remarquable avait fait l'objet. En recherchant simplement sur Google le nom des auteurs « Galbraith Heather Purcell », ne remontèrent que de très brèves mentions ici et là, le plus souvent dans des ouvrages spécialisés ou des articles écrits par Galbraith lui-même ; rien du tout dans les grands médias. Cette révision de notre histoire, figurant peut-être parmi les plus importantes de toutes, concernant la Guerre froide – et ses immenses conséquences pour la crise des missiles cubains – semble n'avoir obtenu aucun écho significatif dans la sphère publique.

Mais ce sujet a fait l'objet de suites. En 2001, le rédacteur en affaires militaires Fred Kaplan publiait un article d'importance dans

The Atlantic, sous le titre explicite « *Le projet de frappe préventive de JFK* ». Sur la base de toute une série de documents d'archive déclassifiés, il décrivait de la même manière comment l'administration Kennedy avait préparé un projet de première frappe nucléaire contre les soviétiques. Son analyse était sensiblement différente, plaident l'idée que Kennedy en personne approuvait la proposition dans son ensemble, mais que l'attaque ne constituait qu'une option à envisager dans l'hypothèse d'une confrontation militaire ultérieure, et non pas un projet daté dans le calendrier.

Le projet de frappe préventive de JFK

Fred Kaplan, *The Atlantic*, Octobre 2001

Le projet gouvernemental déniché par Kaplan fait référence, de toute évidence, à la même stratégie que celle qui est discutée dans le mémo de Burris, mais dans la mesure où Kaplan ne republie aucun de ces documents sources, il est difficile d'établir si les preuves convergent avec l'interprétation divergente de Galbraith/Purcell. Il est également tout à fait étrange que le long article de Kaplan ne mentionne ni ne réfute nulle part sa connaissance des travaux préalables menés sur le sujet, ni de leurs conclusions. Il m'apparaît très difficile à croire qu'un spécialiste comme Kaplan n'ait jamais eu connaissance de l'analyse publiée dans *The American Prospect* plusieurs années avant ses propres travaux, même si cela pourrait s'expliquer, après tout, par l'absence totale de relais qu'en ont fait les médias. Avant l'arrivée de l'Internet, et même à ses débuts, des informations importantes restant ignorées par les médias pouvaient facilement s'évaporer sans presque laisser de trace.

Le long article de Kaplan semble avoir subi le même sort. Outre quelques mentions qu'il en fit lui-même dans des articles ultérieurs, je n'ai trouvé presque aucune référence à son travail sur les dernières 15 dernières années en cherchant sur Google. On peut penser que le calendrier a été particulièrement peu favorable, son article apparaissant dans l'édition de 2001 du magazine, publiée juste

après les attaques du 11 septembre, mais le silence autour de cet article n'en est pas moins troublant.

On peut le déplorer, mais le fait est que si une information d'importance de premier plan n'est publiée qu'une seule fois, sans faire l'objet de reprises, son impact peut rester très faible. Une toute petite frange du public reçoit cette annonce initiale, et le fait qu'elle ne soit pas reprise fait que les personnes qui en ont pris initialement connaissance finissent par l'oublier, ou font l'hypothèse semi-consciente que le silence qui suit indique que l'information était erronée ou s'est vue réfutée. Chaque narrative standard reprenant les années 1960, et continuant d'ignorer les sérieux projets de première frappe nucléaire étasunienne constitue une réfutation tacite de cette réalité importante, et suggère implicitement que les preuves n'en existent pas, ou auraient été réfutées. En conséquence, je doute que parmi le lectorat quotidien du *New York Times* et du *Wall Street Journal*, on trouve plus qu'une faible tranche qui soit informée de ces faits historiques importants, et il en va sans doute de même des journalistes-mêmes qui contribuent à ces publications renommées. Seules la répétition et la couverture continue permettent d'intégrer peu à peu un sujet dans la vision que nous nous faisons du passé et de l'histoire.

Il est facile d'imaginer comment les événements auraient pu prendre une autre tournure. Imaginons, par exemple, que des preuves solides du même ordre établissant l'existence d'un projet visant à déclencher une attaque nucléaire non défensive dévastatrice de l'Union soviétique sous le mandat présidentiel de Richard Nixon ou de Ronald Reagan. N'est-il pas hautement plus probable que cette information aurait été couverte de manière autrement plus sérieuse, et répétée sans fin par nos médias, jusqu'à devenir partie prenante de notre récit historique standard, et connue de tout citoyen informé ?

D'une certaine manière, remettre sur la table ces événements remontant à plus d'un demi-siècle en arrière n'a que peu d'intérêt pour nous aujourd'hui : les personnes impliquées ne sont plus

que des noms dans nos livres d'histoire, et le monde a beaucoup changé. Aussi, malgré les différences importantes entre l'analyse de Galbraith/Purcell et celle de Kaplan, qui pourraient mobiliser les spécialistes académiques en la matière, les différences pratiques en seraient minimes pour ce qui concerne la connaissance que nous partageons du passé.

Mais, au contraire, le silence des médias sur ce sujet est absolument assourdissant. Si nos médias ne peuvent pas nous remonter les faits nouveaux majeurs remontant au début des années 1960, pouvons-nous réellement compter sur eux pour couvrir de manière fiable les événements contemporains importants, avec toutes les pressions et les intérêts politiques qui s'en mêlent ? Si l'histoire officielle des cinquante dernières années est fortement défaillante, qu'est ce qui nous indique que les articles que nous lisons chaque matin quant aux conflits en cours en Ukraine, en Mer de Chine du Sud, ou au Moyen Orient, sont d'une quelconque fiabilité ?

Essayons d'imaginer une expérience de pensée particulièrement dérangeante : imaginons que l'attaque nucléaire proposée contre la Russie ait eu lieu, que des dizaines de millions de personnes soient mortes sous les bombes et les retombées nucléaires mondiales, avec pourquoi pas un million ou plus de pertes humaines américaines, si la première frappe avait échoué à éradiquer toute capacité de réponse. Dans un scénario aussi dur, n'est-il pas probable que chaque organe médiatique américain aurait immédiatement été enrôlé pour promouvoir un récit nettoyé justifiant ces événements terribles, ne laissant place à aucune voix dissonante ? Sans doute John F. Kennedy aurait-il été encensé comme l'un des présidents de temps de guerre les plus héroïques – plus grand que Lincoln et que Franklin Roosevelt réunis – le dirigeant qui aurait sauvé l'Ouest d'une attaque soviétique imminente, un Pearl Harbor nucléaire catastrophique. Comment notre gouvernement pourrait-il jamais admettre la vérité ? Même après des décennies, ce récit historique patriotique, adopté à l'unisson par les journaux, les livres, les films et la télévision serait devenu inattaquable. Seuls quelques individus

marginaux et anti-sociaux oseraient avancer l'idée que les faits en auraient été différents, et ces marginaux seraient largement considérés comme excentriques ou même fous. Après tout, où le grand public pourrait-il trouver de meilleures informations ? Je ne cesse de le répéter aux gens que je rencontre : les médias créent la réalité.

Je suis reconnaissant que le monde ait échappé à ce destin nucléaire terrible et désastreux. Mais je trouve profondément dérangeant le fait d'avoir lu chaque matin le *New York Times* pendant des dizaines d'années, pour en arriver à ne découvrir cet élément central de la Guerre froide que par hasard, à une station de taxi, en saisissant les bribes d'une conversation.

Le Professeur James Galbraith a souhaité ajouter une note, pour clarifier sa propre vision des sujets discutés dans cet article :

Aux lecteurs n'ayant pas eu le temps de consulter les documents que nous avons utilisés comme sources, permettez-moi d'affirmer que je suis convaincu, sur la base de toutes les preuves que j'ai pu récolter, et sur la connaissance qu'avait mon père de Kennedy, que ce dernier n'aurait jamais envisagé d'accepter le projet de frappe nucléaire qui lui fut présenté en ce mois de juillet 1961 – ni tout autre projet ultérieur, tel que ceux qui sont présentés dans l'article de Fred Kaplan. La meilleure preuve, provenant des mémoires de Rusk (que nous citons), de ma conversation avec Rostow, et d'autres sources, en est que Kennedy était irrité par les fondements mêmes du projet. Pour lui, le problème nucléaire était de savoir comment contrôler ces armes et en empêcher leur utilisation – pas la meilleure méthode pour en user. Ce point se voit confirmé dans l'excellent mémoire de Daniel Ellsberg, paru bien après notre article, sous le titre Secrets. Je suis également convaincu que Lyndon Johnson partageait ces préoccupations quand il prit ses fonctions de président, ainsi que Robert McNamara tout au

long de son mandat de secrétaire de la Défense. Johnson y fait allusion dans les toutes premières pages de son mémoire, et Rostow m'a confirmé, au cours de conversations personnelles que nous avons échangées lors de notre long séjour au Texas, qu'empêcher que la situation ne puisse s'envenimer – en particulier au Vietnam – au point d'en arriver à l'usage du feu nucléaire, constituait une préoccupation de premier plan tout au long de la présidence de Lyndon Johnson. Ce n'est pas un secret que les généraux en chef de l'Air Force étasunienne avaient des vues différentes. Et nous convenons, bien entendu, de l'importance de cette question. Le contrôle de l'énergie nucléaire reste un sujet de préoccupation de premier plan à ce jour. Ceux qui veulent une bonne présentation peuvent s'intéresser au discours de Daniel Ellsberg au dîner annuel des Économistes pour la paix et la sécurité de janvier 2016, disponible à l'adresse <http://www.epsusa.org>